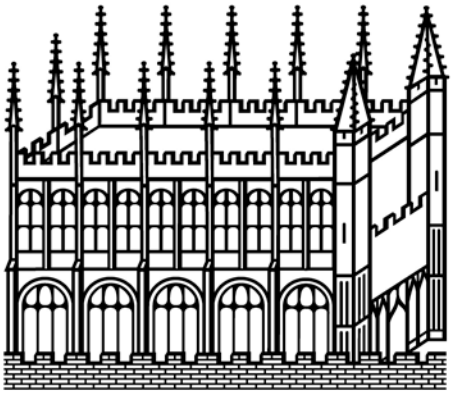

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

fra d. Kgl. Bibl. til Univ. og d. Lærd Selsk.

1023.

17.

Vet. Fr. II B. 98

Theol. A E a 49

PRINCIPES
DE
MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS
DE
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

PAR MR. FORMEY.

M. D. S. E. Prof. en Philoſ., Séc. perpetuel de l'Ac. R. des S. & B. L. de *Pruſſe*, Membre des Acad. Imp. de *St. Petersbourg*, & des Curieux de la Nat. de la S. R. de *Londres*, de l'Inſt. de *Bologne*, de la S. R. Allem. de *Göttingue*, de celles de *Greiffswald*, de *Jena*, & de *Helmſtaedt*, & de la S. Litt. de *Châlons*.

TOME PREMIER.

A LEIDE,
CHEZ ELIE LUZAC,
M. DCC. LXII.

TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1961
OXFORD
LIBRARY

À

MESSIEURS,

LES PRÉSIDENS, LES DIRECTEURS, ET LES MEMBRES DES ACADEMIES IMPÉRIALES ET DES SOCIÉTÉS, TANT ROYALES QUE LITTERAIRES,

Auxquelles je ſuis aggregé.

MESSIEURS,

J'AI reſſenti, comme je le devois, l'honneur que Vous m'avez *fait*, *en* m'adoptant. Mais ce ſentiment agréable n'a pû qu'être accompagné d'un autre, propre à y répandre quel-

que amertume ; c'eſt celui de mon inſuffiſance à Vous offrir les vrayes preuves de reconnoiſſance qu'un Académicien doit aux Compagnies dont il eſt Membre. Voilà ce qui m'a empêché juſqu'ici de me parer, en quelque ſorte, des Titres dont Vous m'avez décoré, & de les mettre au frontiſpice de mes Ouvrages. Ce n'eſt pas, j'oſe le dire, que ces Ouvrages ayent été entierement indignes de Vous être offerts ; le principe qui me les a dicté, a toujours dû leur mériter quelque indulgence, ou même quelque eſtime. Je m'y ſuis principalement propoſé d'éclairer les hommes, & de rectifier leurs idées

ſur les choſes qui les intéreſſent, ou du moins, qui devroient les intéreſſer le plus, ſur celles qui contribuent eſſentiellement au bonheur de leur état préſent, & de leur état à venir. Le flambeau de la Philoſophie, de cette ſaine doctrine qui ſert de baſe à la Religion, m'a guidé dans toutes ces *diſcuſſions*; *j'ai eu*, & j'ai encore tous les jours, la ſatisfaction de voir qu'elles ont produit des effets ſupérieurs à mon attente.

Cependant, MESSIEURS, ces Ouvrages étoient moins des Ouvrages philoſophiques, que des applications de la Logique à la Morale & à la vie commune. J'ai

crû devoir eſſayer mes forces en remontant plus haut. Je perſévére dans le deſſein de répandre une lumiere utile, autant que j'en ſuis capable; & comment pourrois-je y réuſſir mieux qu'en épurant & en perfectionnant le principe de toutes nos lumieres, l'Entendement humain, en faiſant voir d'où vient ſa force, juſqu'où elle peut aller, & comment on doit l'employer? C'eſt le but direct & perpétuel de ce nouveau Traité, à la tête duquel j'ai crû devoir exprimer les rélations honorables que j'ai avec Vous. Vous y verrez, MESSIEURS, naître en quelque ſorte les forces intellectuelles, & ſortir des forces natu-

turelles dont nous ſommes doués; Vous verrez les facultés ſupérieures s'élever d'elles-mêmes ſur le droit uſage des facultés inférieures; *Vous verrez l'édifice* de nos connoiſſances devenir un édifice dont la ſolidité & la hauteur vont au delà de ce qu'on s'en promet ordinairement, faute de connoître les moyens, & d'uſer des précautions que je dévelope ici; Vous verrez enfin, & c'eſt l'eſſentiel, que l'homme ne ſçauroit devenir meilleur s'il ne commence par devenir plus éclairé, & qu'il devient *inutilement plus éclairé*, ſi les connoiſſances qu'il acquiert, ne le rendent de jour en jour meilleur.

Nous avons déja d'excellens Ouvrages, dont le but s'accorde avec celui du mien. Tels ſont ſurtout ceux du Père *Malebranche*, de M. *Locke*, & de M. de *Tſchirnhauſen*. Je n'ai pas la folle préſomption de vouloir me placer à côté de ces grands hommes; mais par là même que ce ſont de grands hommes, & que m'ayant précédé, ils ont applani les voyes, je puis tâcher de glaner quelques idées après eux, de donner un dévelopement ulterieur à quelques matieres, & ſurtout d'offrir de nouveaux points de vuë rélatifs à la pratique. Si j'ai le bonheur de réuſſir, je m'en féliciterai, mais ce ſera beaucoup moins à cau-

cauſe de l'honneur qui pourroit m'en revenir, que par rapport au bien public, & à l'avancement des Sciences ſolides.

Je déclare ici, MESSIEURS, au cas que cela ſoit néceſſaire, non ſeulement que je n'ai eu aucun particulier en vuë dans les divers exemples dont je puis m'être ſervi, *& que je proteſte d'avance* contre toutes les applications perſonnelles qu'on voudroit faire, mais que je n'ai prétendu attaquer aucune Science proprement dite, les reſpectant toutes, comme je le fais très ſincèrement; mais je me ſuis crû obligé de combattre l'eſpece de deſpotiſme que certains Savans affectent, quoi-

que les Sciences qu'ils poſſedent, ou qu'ils profeſſent, ne ſoyent aſſurément pas les premieres & les plus importantes, & que ce ne ſont pas d'elles que découlent, comme ils le prétendent, les principes de toutes les autres. Ce déplacement, ce renverſement de ſubordination, eſt peut-être un des plus grands obſtacles aux progrès & à la certitude de nos connoiſſances. Je ſuis revenu fréquemment, & avec étendue, à ce ſujet, parce que je le crois capital, & qu'il n'a pas encore été traité d'une maniere proportionnée à ſon importance.

Si ces *Principes de Morale, déduits de l'uſage des facultés de l'Entendement*

tendement humain, trouvent quelques approbateurs parmi ceux dont j'ambitionne les ſuffrages, j'y ferai ſuccèder des *Principes de Morale déduits des opérations de la Volonté humaine*, & ce ſera proprement la *Morale pratique*, le titre de *Morale intellectuelle* convenant aſſez bien au préſent Traité. Au cas que je finiſſe ma carrière par l'exécution de cette tâche, je croirai avoir donné l'exemple en ſuivant le précepte que je ne ceſſe d'inculquer, c'eſt celui de faire de toutes les forces & de toutes les graces que l'Auteur de notre être nous accorde, l'uſage dont elles ſont ſuſceptibles.

Je fais, MESSIEURS, les vœux les plus ardens pour la proſpérité conſtante de vos célébres Compagnies & de vos illuſtres Perſonnes. Puiſſe, tandis que je forme ces vœux, le plus preſſant de tous être exaucé! Puiſſe la Paix deſcendre du Ciel, & ramener la félicité!

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très obéiſſant Serviteur,

FORMEY.

A Berlin,
le 1. jour de l'an
1761.

INTRODUCTION.

LA *Morale eſt une partie importante de la Philoſophie ; ou, pour mieux dire, la Philoſophie toute entiere n'a de véritable importance, d'utilité réelle, qu'autant qu'elle conduit l'homme à une Morale ſaine, épurée, & ſuffiſante pour le faire arriver par la route de la perfection à la poſſeſſion du bonheur. Ce bonheur eſt le but de tous les Etres intelligens, le centre auquel toutes leurs actions aboutiſſent. Cela ſuppoſe en eux la liberté, & le bon uſage de cette faculté. La Morale, ſuivant ces notions, peut donc être définie ;* la Science pratique qui enſeigne à l'homme, comment il peut devenir heureux, en réglant ſes actions libres d'une maniere conforme à la Loi naturelle.

ICI *l'homme eſt conſidéré dans ſon état primitif, & jouïſſant de l'indépendance originaire, où maître de ſoi-même & de ſes actions, il n'eſt aſſujetti à aucune puiſſance temporelle, & perſonne n'eſt en droit de*

lui demander raiſon de ce qu'il fait. Alors il n'a d'autre guide, & d'autre régle, que la Loi naturelle. Tant qu'il ne s'en écarte pas, il eſt tel qu'il doit être, ſes actions ſont bonnes, & elles le conduiſent au bonheur.

CE *qui met l'homme en état d'agir, & de répandre une diverſité preſque infinie dans les actions dont il eſt capable, ce ſont les facultés qu'il poſſéde naturellement. En les rapportant à leur véritable deſtination, il s'éleve par de continuels degrés juſqu'au terme dont ſa Nature eſt ſuſceptible; il devient auſſi éclairé, auſſi vertueux, auſſi parfait, auſſi heureux, que le permet la meſure des forces humaines.*

TOUTE *la Morale ſe réduit donc à enſeigner aux hommes les moyens de développer avec le plus grand ſuccès leurs facultés naturelles, & à leur propoſer des motifs qui les déterminent à employer ces facultés ainſi développées de la maniere la plus propre à leur procurer une félicité réelle & durable.*

L'EN-

L'ENTENDEMENT *doit être l'objet des premiers ſoins ; c'eſt de la perfection, c'eſt à dire, du degré de lumiere qui y régne, que dépendent toutes les autres perfections de l'homme. On ne ſçauroit pouſſer trop loin ſa culture, être trop ſoigneux d'acquérir de juſtes idées des choſes, d'en déduire des principes dont la rectitude & l'utilité ſoyent évidentes, & d'arriver de ces principes à des conſéquences légitimes pouſſées auſſi loin qu'elles peuvent l'être, ou du moins que nos véritables intérêts le demandent. Il eſt eſſentiel d'inſiſter là deſſus, vû l'erreur capitale qui eſt univerſelle, & dont les effets ont été de tout tems ſi funeſtes, c'eſt qu'en Morale il ſuffit preſque d'avoir de bonnes intentions, que les raiſonnemens, les théories, ne ſont pas de grand uſage, & que tout homme qui a une volonté conſtante de bien faire, trouvera dans cette diſpoſition une ſource ſuffiſante de perfection & de bonheur. Et cependant l'Expérience fait voir continuellement que les gens les mieux intentionnés, faute de lumieres, ſe por-*

portent aux démarches les plus contraires à leurs propres intérêts, ou à ceux des autres.

LA *Morale étant une Science, doit procéder par voye de démonſtration, & ſuivre l'ordre démonſtratif. Cela n'exige point l'apparat geométrique; il ſuffit que la réalité s'y trouve, c'eſt à dire, qu'en partant de définitions exactes, & en s'appuyant ſur des expériences inconteſtables, on parvienne à des concluſions évidentes par une ſuite de raiſonnemens conformes aux régles de la Logique. Tout Ouvrage où ces conditions ne ſont pas obſervées, ne portera jamais qu'abuſivement le titre de Philoſophique.*

L'USAGE *des facultés humaines eſt l'objet des démonſtrations de la Morale, qui montre comment, après avoir fait paſſer ces facultés de la poſſibilité à l'actualité, on doit les déterminer pour rendre leurs effets conformes à la Loi naturelle. La Morale pratique n'eſt autre choſe que la détermination actuelle de nos actions d'une maniere qui s'accorde avec le but que la Nature*

ture s'eſt propoſé en nous donnant les facultés d'où procédent ces actions. Tout conſiſte donc à bien expliquer le droit uſage des facultés humaines.

DE *cet uſage, comme d'une ſource pure & féconde, naiſſent toutes les Vertus, dans leur véritable ordre, & dans leur liaiſon naturelle. Cette notion eſt parfaitement lumineuſe: elle fournit une pierre de touche infaillible, pour diſcerner les fauſſes Vertus d'avec les véritables, & pour renfermer celles-ci dans les limites exactes qui leur conviennent. Toutes les Vertus intellectuelles & morales ne ſont abſolument autre choſe que l'exercice complet de nos facultés rapportées à leur deſtination. Quiconque n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit, s'il fait tout l'uſage qu'il peut faire de ſes facultés, & s'il applique cet uſage convenablement aux maximes de la Loi naturelle, ne pourra jamais ſçavoir, s'il eſt véritablement vertueux, & par conſéquent il ne le ſera effectivement pas.*

MAIS *pourquoi acquérir ces connoiſſances?*

ces ? Pourquoi s'occuper de ces recherches ? A-t-on des motifs qui puiſſent engager à un travail ſi penible ? Et peut-on ſe promettre d'être récompenſé de ſes peines ? Ouï, la plus grande récompenſe y eſt attachée ; il ne s'agit pas moins que de la poſſeſſion du SOUVERAIN BIEN. *La Morale eſt la Science pratique, ou ſi vous voulez, le ſecret d'acquérir ce Bien ; & l'on défie hardiment quelque Philoſophe, quelque Intelligence que ce ſoit, d'y conduire l'Homme par une autre route.* DIEU *lui même ne ſçauroit le faire ; parce que tout ce qui eſt contradictoire en ſoi, ne peut être l'objet de la volonté, ni de la puiſſance de cet Etre ſuprème.*

CEUX *qui étudient donc la Morale dans d'autres vuës que de devenir meilleurs & plus heureux, prennent totalement le change, & n'ont pas ſeulement la notion eſſentielle de cette Science. Ainſi leurs ſpéculations ſont autant de chimères, & leurs efforts demeurent ſans fruit. Il eſt vrai que les Philoſophes n'ont guères manqué d'af-*

d'afficher, ſi je puis m'exprimer ainſi, le Souverain Bien comme le but auquel ils ſe propoſoient de conduire leurs Diſciples; mais n'ayant pas connu en quoi il conſiſte, & s'étant diviſés en une foule d'opinions erronées, dont le nombre ſeul eſt un ſujet d'étonnement, la Morale eſt demeurée dans un état d'imperfection qui eſt encore aujourd'hui la ſource d'une infinité de deſordres.

POUR *faire un Syſtème de Morale digne de ce nom, il faut poſſéder à fonds les parties de la Philoſophie qui la précédent, c'eſt à dire, qui renferment des Principes, ſans leſquels on ne pourroit poſer les fondemens inébranlables de la Morale. A la tête ſe trouve la Science de l'Etre, Science premiere & univerſelle, à laquelle toutes les autres tiennent, comme les Plantes à leurs racines. La Science de l'Ame vient enſuite; car l'uſage des facultés naturelles étant le grand point de la Morale, il faut bien connoitre le ſujet dans lequel réſident ces facultés, l'Ame humaine. De là on remonte à l'Auteur de tous les Etres, & en*

en particulier de notre Ame & de ſes facultés. La Théologie naturelle, en nous faiſant connoitre Dieu & ſes perfections, nous découvre le but qu'il doit s'être propoſé en formant une Ame telle que la nôtre; & en même tems elle nous fournit, dans les attributs divins, des motifs qui augmentent extrèmement la force de ceux que nous puiſons dans la connoiſſance de nous mêmes, pour nous engager à déterminer nos actions libres, d'une maniere qui s'accorde avec la détermination des actions naturelles. La Science du Monde, la notion générale de cet Univers, de la liaiſon de ſes parties, & des fins auxquelles les diférens êtres s'y raportent, ſert encore à nous convaincre, que faiſant partie de ce grand Tout, entrant dans le plan de celui qui l'a formé, nous devons éviter de troubler l'harmonie de ce Tout, ne pas combattre l'arrangement de ce plan. Après ces Sciences il en vient d'autres qui touchent de plus près encore à la Morale, & qui y conduiſent comme par la main. Ce ſont la Philoſophie pratique uni-

univerſelle, & le Droit de la Nature & des Gens. La premiere fournit une théorie générale des régles ſuivant leſquelles les actions libres doivent être déterminées; & la Morale n'eſt autre choſe que l'application de ces régles. Enfin comme celle-ci nous enſeigne à ſuivre la Loi naturelle, & qu'étant placés dans l'état de Société, la Loi naturelle veut que nous obſervions les Loix, & les Uſages de la Société où nous vivons, dès que ces Loix & ces Uſages ne répugnent pas à la Nature, il s'enſuit de là qu'une Morale convenable à l'homme vivant en Société, préſuppoſe la connoiſſance du Droit de la Nature & des Gens. Qu'on juge après cela ſi une foule d'Ecrivains ſubalternes, ou même ſi des Auteurs diſtingués, mais peu Philoſophes, qui ont voulu traiter la Morale en général, ou en diſcuter quelque Sujet particulier, ont été fort propres à ce travail; & s'il eſt ſurprenant que tant de notions vagues, confuſes, trompeuſes, ſe ſoyent répanduës dans une Science, dont tout le

monde ſe mêle de parler, & que ſi peu de perſonnes ſont en état d'approfondir. L'érudition, le bel eſprit, ou l'éloquence, denués de tout autre ſecours, n'ont jamais fait que gâter la Morale.

MAIS, *dira t-on peut-être, la Morale étant deſtinée à l'uſage de tous les hommes, ne doit-elle pas être d'une ſimplicité, d'une clarté, d'une facilité, qui leur permette de la connoître, de la comprendre, & de s'en ſervir dans tout le cours de leur vie & dans toutes les ſituations où ils peuvent ſe trouver? Pourquoi donc en embarraſſer ainſi les avenuës, & multiplier les difficultés qui en accompagnent l'étude, à un point qui la rende impoſſible au vulgaire, & même au plus grand nombre de ceux qui ſont initiés dans les Sciences? Car qui ſont ceux d'entre les Savans ordinaires, qui ont fait leur objet de l'Ontologie, de la Coſmologie, de la Pſychologie, de la Théologie naturelle, de la Philoſophie pratique univerſelle, & du Droit de la Nature & des Gens? Autant valoit-il donc ne pas donner un nouveau*

veau Syſtème de Morale, que d'exiger ces connoiſſances préalables pour ſon intelligence.

CETTE *objection eſt ſouverainement ridicule. Les choſes ne peuvent être que ce qu'elles ſont. Ira-t-on dire, en voyant la multitude immenſe des parties, des vaiſſeaux, des fibres, &c. dont le corps humain eſt compoſé: A quoi bon une Machine auſſi compliquée? Ou bien trouvera-t-on à redire de ce que pour arriver à l'état de l'âge viril, il faut paſſer par celui d'embryon, d'enfant, d'adoleſcent, & de jeune homme? L'Aſtronome a-t-il jamais murmuré de ce qu'il étoit obligé de s'approprier les connoiſſances geométriques, avant que de paſſer à celles dont il fait ſon objet? Il en eſt donc de même de la Morale conſidérée comme une Science ſolide & réelle, & non comme un amas de notions confuſes, de maximes vagues, d'opinions populaires. Pour la conduire à ſa conſiſtance & à ſa perfection, il n'y a rien à rabattre de tout ce que nous avons indiqué: tout Moraliſte pour qui les*

notions de l'Etre, de Dieu, de l'Ame, des actions libres, des obligations naturelles & de celles qui naiſſent de l'état de Société ſont indéterminées, ou erronées, ne poſera ſur ces fondemens ruïneux, qu'un Edifice dont la ruïne ne ſera pas moins aſſurée. Mais n'eſt-il pas bien ſurprenant qu'on ſe plaigne des peines & du travail qu'exige la Science capitale de l'Homme, celle à laquelle il a le plus grand intérêt, d'où dépend ſon repos, ſon bien-être, tout ce qu'il peut ſe promettre d'avantages dans cette vie & dans la vie à venir? On ira ſans regret conſacrer & conſumer toutes les forces de ſon eſprit à quelque Science abſtraite, qui ne procure d'autre ſatisfaction que celle de poſſéder des connoiſſances qui ne ſont pas communes, & de tenir un rang honorable parmi les Illuſtres du Siècle: Et l'on dédaignera de s'occuper de ce qui peut rendre l'homme plus digne de ſon divin Auteur, plus propre à jouïr de tous les privilèges de ſa Nature, & à s'élever, à ſe diſtinguer, non parmi les ſeuls Membres de la République des Lettres, mais

mais au milieu de toutes les Intelligences dont l'aſſemblage forme la grande Société des Eſprits, la vraye Cité de Dieu. Ceux qui penſent ainſi, quel que ſoit leur Génie, & à quelque ſublimité de connoiſſances qu'ils ſoyent d'ailleurs parvenus, ſont bien peu judicieux, & bien peu eſtimables.

ON *convient que ce n'eſt pas chaque individu qui eſt appellé à pénétrer ces profondeurs de la Morale, & qu'elles ne ſont du reſſort que d'un nombre de perſonnes extrèmement reſtraint: mais on ne prétend point non plus que les gens du Peuple, Artiſans, Laboureurs, &c. deviennent des Philoſophes proprement dits, encore moins qu'afin de le devenir, ils quittent leur mêtier & leur charruë. Ce n'eſt pas l'intention de la Providence; elle a pourvû aux beſoins du vulgaire, en lui donnant un fonds de raiſon proportionné à ſon état, & en permettant qu'il y eut toujours ſur la Terre un degré de lumiere ſuffiſant pour y guider ſes pas. Tout comme on peut raiſonner ſans Logique, on peut vivre & déterminer ſes*

actions ſans Morale, c'eſt à dire, ſans la Science proprement dite à laquelle ce nom convient. Mais l'intention de cette même Providence eſt que ceux dont la ſituation leur permet d'acquérir des lumieres d'un ordre ſupérieur, & ſurtout que ceux dont la Vocation eſt de répandre enſuite ces lumieres dans la Société, s'y appliquent ſérieuſement, & ne négligent rien de tout ce qui peut les conduire auſſi loin qu'il eſt permis à l'eſprit de parvenir. Alors les influences s'en étendent d'elles-mêmes & néceſſairement juſqu'au Peuple. Dès que ceux qui ont le depôt de la vérité, le poſſédent dans ſa pureté, ils le tranſmettent tel qu'ils l'ont reçu, les inſtructions publiques & particulieres, les diſcours, les écrits, propagent la ſaine doctrine; elle devient généralement connuë & reçuë. Ainſi la peine, quelque grande qu'elle ſoit, que prennent ceux qui travaillent à un Syſtème de Morale, n'eſt point une peine perduë, une occupation ſtérile, comme celle de tant de Savans du Cabinet deſquels il n'eſt jamais rien ſorti

de

de lumineux, ni d'utile. Les vrais Moraliſtes ſont les Apôtres de la raiſon; & leur voix jointe à celle de Apôtres de la Révélation eſt le moyen le plus efficace que la bonté Divine puiſſe employer pour conduire les hommes dans les ſentiers embaraſſés & périlleux de ce Monde.

LA *Science ſolide des vérités morales détruit tout à la fois deux maux également fâcheux, l'ignorance dont nous venons de parler, & la fauſſe Science qui a ſi longtems régné. N'étoit-ce pas tout à la fois l'opprobre de la Raiſon & le fléau de la Société, que ces énormes compilations des Caſuiſtes, où toutes les actions humaines étoient ſoumiſes à des déciſions fauſſes, ſouvent ſcandaleuſes, & où la Conſcience, cette lumiere précieuſe, qui n'eſt dans le fonds autre choſe que la Raiſon même, éclairée ſur ſes devoirs, devenoit un guide trompeur, un principe de ſuperſtitions puériles? Il faut une Morale au peuple; on n'a garde d'en diſconvenir. Mais n'eſt-ce pas de tous les malheurs le plus grand, que*

cette Morale ſoit un chaos d'abſurdités, un amas de ſophiſmes, & que ceux qui font la fonction d'Oracles ne rendent que des réponſes pareilles à celles des Sanchez, *des* Vaſquez, *&* *des* Tamburins? *Y auroit-il, nous ne ſçaurions trop le répéter, un objet plus important que celui de faire ſucceder la clarté aux ténèbres, la réalité aux fantômes, la juſtice, l'équité, la perfection, aux maximes arbitraires de Docteurs, qui ne connoiſſent, ni n'aiment la Vérité. Si c'eſt les détails qu'on ſouhaite, parce que le vulgaire en a beſoin, qu'on ne craigne point qu'ils manquent en ſuivant la route que nous indiquons. Plus une théorie eſt générale, plus elle eſt propre à devenir particuliere, à être conduite de conſéquence en conſéquence aux dernieres applications dont ſes principes ſont ſuſceptibles. Auſſi ſommes-nous perſuadés que l'Abrégé même de Morale que nous entreprenons, ne laiſſera rien à deſirer là deſſus, & qu'on y trouvera, ſinon les détails eux-mêmes que notre plan excluoit, au moins toutes les directions néceſſaires pour arriver aux*

aux détails vrayement utiles. En effet une bonne Morale doit indiquer les motifs particuliers par leſquels il convient de nous déterminer dans la commiſſion & dans l'omiſſion de toutes nos actions libres; les ſignes de rectitude qui caractériſent les différentes eſpèces de ces actions; les moyens qui nous mettent en état d'agir moralement bien; les obſtacles qui nous traverſent, & les ſecours qui peuvent nous délivrer de ces obſtacles.

TEL *eſt le coup d'œil général de la Science, dont cet Ouvrage doit renfermer les principes. Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à la recommander plus fortement, & inſiſter ſur tous les éloges qu'elle mérite. Seulement nous ſupplions tous ceux qui ſont appellés à veiller ſur les mœurs des autres, à les former, & à les régler, de ſe pénétrer, comme ils le doivent, de l'importance des connoiſſances morales, ſans leſquelles non ſeulement ils travaillent en vain, mais, au lieu du bien qu'ils devroient procurer à la Société, ils y répandent une*

infinité de maux. Un Père, un Maître, un Prédicateur, un Profeſſeur, un Magiſtrat, ſont entierement inhabiles à remplir les fonctions de leur Etat, ils ſont même indignes du poſte qu'ils occupent, lorſqu'ils diſent ou font, ordonnent ou permettent, des choſes qui tendent à corrompre les mœurs de ceux qui ſont ſoumis à leur direction, ou à leur domination. Le bonheur de la Société générale du genre humain réſulteroit de l'obſervation des régles de cette Morale qu'on appelle le Droit des Gens, & de l'attention que les Peuples & leurs Conducteurs auroient à ne violer jamais leurs devoirs & les obligations tant naturelles que fondées ſur des conventions légitimes. Le bonheur des Sociétés particulieres, des Familles, comme des Etats, eſt tout auſſi intimément lié à l'obſervation des mêmes régles. Les diſſenſions & les quérelles, les deſordres & les crimes, ne viennent que du malheureux éloignement qu'ont la plûpart des hommes pour tout ce qu'on appelle devoir; & cet éloignement procéde pour l'ordinaire de ce

que

que les devoirs n'ont pas été propoſés comme ils devoient l'être, ramenés à leurs juſtes notions, appuyés ſur leurs véritables motifs, & ſurtout montrés dans la liaiſon conſtante où ils ſont avec nos intérêts, & notre félicité. On n'ignore pas que jamais tous les hommes ne pourront être conduits à penſer ſainement & à ſe conduire droitement ; mais ſeroit-ce une raiſon ſuffiſante pour négliger les moyens d'amener à cette façon de penſer & d'agir le plus grand nombre d'hommes qu'il eſt poſſible? En raiſonnant ainſi, il auroit falu ſe refuſer aux progrès de toutes les autres Sciences. Mais, quand on les abandonneroit toutes, encore faudroit-il conſerver la Morale.

AVANT *que d'entrer en matiere, m'excuſerai-je d'avance de la longueur de cet Ouvrage? Je prévois bien qu'il s'étendra ſous ma main, que je ſerai obligé d'entrer dans de grands détails, & de revenir même quelquefois à certaines idées importantes ; ce qui aura l'air de ces répétitions qui déplaiſent tant aux Lecteurs délicats. On voudroit*

droit peut-être un tour plus concis, & plus ſententieux. Je ne ſçai ſi j'aurois été capable de le donner à mes réflexions. Mais j'ai craint de tomber dans l'inconvenient que M. le Préſident Henault *a ſi heureuſement exprimé dans ſon Réveil d'*Epimenide :

„ *Aujourd'hui tout eſt changé, nos Muſiciens*
„ *ont quitté la nature pour les tours de force :*
„ *nos Poëtes ne font plus que des épigram-*
„ *mes : la Morale ſe débite par traits, & la*
„ *Politique par bons mots*".

TABLE

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce
TOME PREMIER.

INTRODUCTION. pag. XIIJ
LIVRE I. *De l'uſage général des facultés d'où dépendent nos connoiſſances.* . 1
CHAP. I. *De la liaiſon néceſſaire entre l'exercice des facultés ſupérieures, & celui des facultés inférieures.* . 1
CHAP. II. *De la maniere de perfectionner les ſens.* . . . 17
CHAP. III. *Des moyens de perfectionner l'attention.* 42
CHAP. IV. *Des moyens de perfectionner l'imagination.* . . 130
CHAP. V. *De la ſubordination entre les facultés inférieures de l'Ame, & ſes facultés ſupérieures.* . . 138
CHAP. VI. *De ce qu'on nomme* cachettes *&* replis *dans l'ame humaine.* . 142

CHAP.

CHAP. VII. *Considérations générales sur les habitudes, & sur les motifs qui peuvent nous porter à les contracter.* . 181
CHAP. VIII. *Des moyens de perfectionner la réflexion.* . . . 213
CHAP. IX. *De la perfection de l'Entendement en général.* . . 240
CHAP. X. *De la Recherche de la Vérité.* 298
CHAP. XI. *De la communication de la Vérité.* 342

Fin des Chapitres du Tome premier.

PRINCIPES DE MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE I.

De l'Uſage général des Facultés d'où dépendent nos Connoiſſances.

CHAPITRE I.

De la liaiſon néceſſaire entre l'exercice des Facultés ſupérieures, & celui des Facultés inférieures.

POUR être en état d'acquérir les Vertus, ou d'éviter les Vices, il faut avant toutes choſes ſçavoir ce que c'eſt que la *Vertu*, en quoi conſiſte le *Vice*, & par quels moyens on peut réuſſir dans l'acquiſition de la premiere, & dans la

fuite de l'autre. Or ces connoiſſances n'étant pas du nombre de celles que nos ſens nous procurent journellement, on ne ſçauroit y parvenir ſans s'élever juſqu'à la région de l'Entendement; région peu connuë & peu fréquentée du gros des hommes. L'Entendement eſt la lumiere de l'Ame; mais ſouvent cette lumiere n'exiſte point, ou elle ne jette que des clartés trompeuſes.

IL ſeroit ſuperflu de prouver au long qu'on ne ſçauroit faire aucune action, à laquelle les caractères de la Vertu & du Vice conviennent, avant que de s'être procuré les notions générales de la Vertu & du Vice. Cependant, quand on examine la conduite ordinaire des hommes, on diroit que l'acquiſition de ces idées eſt une choſe indifférente. Perſonne ne s'aviſe de remonter juſques-là; tout eſt habitude dans l'homme, ou pour mieux dire, un pli qu'il prend, ſuivant que le tempérament, l'éducation, ou le mêlange de ces deux cauſes le lui donnent. L'homme qui ſuit la route où il a été mis de cette façon, ne diffère guères de la boule qui roule ſur un plan avec la détermination qu'elle a reçuë.

Ce

Ce qu'il a toujours fait, décide de ce qu'il fera toujours. Son Ame réſide toute entière dans l'exercice des ſens, dans les actes de l'imagination, & dans les mouvemens des paſſions. Il en réſulte une vie purement animale; & il ne faut pas aller jusques chez les Sauvages pour en trouver des exemples en foule.

C'EST une diviſion connuë & reçuë que celle qui met dans l'Ame deux facultés générales, l'*Entendement* & la *Volonté*. Les vertus *intellectuelles* ſont le partage de la premiere; les vertus *morales* celui de la ſeconde. Les unes & les autres ſont dites *Vertus*, quoique dans l'uſage ordinaire ce nom ſoit reſtraint aux dernieres, parce qu'elles concourent les unes & les autres à la perfection de l'Ame, pour laquelle les lumieres ne ſont pas moins requiſes que les habitudes conformes à la Loi naturelle. Il y a plus: on ne ſçauroit conduire la Volonté à la perfection dont elle eſt ſuſceptible, ſans avoir préalablement produit celle de l'Entendement par les moyens qui y ſont propres. On a beaucoup diſputé parmi les Philoſophes, ſi pour corriger la Volonté il faloit commencer par rectifier

l'Entendement, ou non. Mais ceux même qui défendoient les droits de l'Entendement, ne laiſſoient pas de combattre, à la façon des *Andabates*, privés de la lumiere des notions diſtinctes, incapables de définir avec quelque exactitude ce que c'eſt que l'Entendement, ce que c'eſt que la Volonté, beaucoup moins d'indiquer les notions particulieres dans lesquelles ces notions générales vont ſe réſoudre.

QUOIQU'IL en ſoit, dès qu'à la connoiſſance des règles d'une ſaine Logique on a joint l'étude de l'Ontologie & de la Pſychologie, on ne ſçauroit douter que la dépendance de la Volonté à l'égard de l'Entendement ne ſoit telle, qu'il eſt impoſſible non-ſeulement d'exécuter, mais même de concevoir aucune correction ou amélioration dans celle-là, qui n'ait été précédée d'une opération ſemblable dans celui-ci. Vouloir faire le bien, ou le mieux, n'eſt autre choſe que connoitre ſes véritables obligations, & ſe rendre aux motifs qui nous portent à les remplir. Comment cette Volonté naitroit-elle donc dans celui pour qui ces obligations & ces motifs ſont des objets in-

inconnus, ou qui n'en a que de fauſſes idées?

L'ENTENDEMENT eſt une vuë nette des choſes qui ne ſe préſentent d'abord à notre Ame que d'une maniere confuſe, parce qu'elles lui ſont transmiſes au moyen des ſens & des autres facultés inférieures. Si nous voyions les choſes en elles-mêmes, & que le voile de la chair fut entierement levé, tous les actes de notre Ame ſeroient purement intellectuels, & toutes ſes idées parfaitement diſtinctes. Mais cette Ame eſt logée dans un corps, & de quelque nature que ſoit le lien qui unit ces deux ſubſtances, il demeure vrai dans toutes les hypotheſes dont on ſe ſert pour expliquer leur union, que les choſes ſe paſſent de même que ſi les idées, entrant par les ſens comme par autant de portes, arrivoient jusqu'à l'Ame, & s'offroient à elle avec plus ou moins de clarté, ſuivant la nature des impreſſions produites ſur les organes. Ces idées ſe conſervent dans l'Ame au moyen de la mémoire, & y ſont reproduites par l'imagination. Voilà l'étage inférieur, la baſſe région de l'Ame; tant qu'elle y demeure

bornée, l'Entendement n'agit point, & nous n'arrivons jamais à des notions diſtinctes. Au contraire, quand l'Ame ſentant le beſoin qu'elle a d'une lumiere plus grande que celle de l'expérience des choſes ſenſibles, travaille à ſe la procurer, on voit alors, pour ainſi dire, du ſein des idées matérielles ſortir des notions abſtraites, univerſelles, diſtinctes, adéquates, qui, à meſure qu'elles s'augmentent & ſe lient entr'elles, forment l'étage ſupérieur, la haute région de l'Ame; & c'eſt ainſi que l'Homme parvient à la jouïſſance des prérogatives, à l'exercice des facultés, qui le diſtinguent ſi avantageuſement & ſi glorieuſement de tous les Etres dont l'Ame eſt néceſſairement bornée aux ſeules fonctions des facultés inférieures.

POUR conſtruire l'édifice complet de l'Intelligence humaine, en poſant les ſens, l'imagination & la mémoire comme autant de fondemens ſur lesquels on éleve les abſtractions, les notions univerſelles, les raiſonnemens, les démonſtrations, les théories, tout ce qu'il y a de plus ſublime en un mot dans nos connoiſſances; pour exécuter, dis-je, cet im-

important ouvrage, il faut des ſecours, & l'Ame les trouve en elle-même. Deux facultés intermédiaires qu'elle poſſède, lui ſuffiſent pour arriver à ce but, lorsqu'elle ſçait faire de ces facultés tout l'uſage dont elles ſont ſuſceptibles. Ces facultés ſont *l'attention* & *la réflexion*. Elles nous aident à développer ce que les Logiciens nomment les trois opérations de l'Ame, ſçavoir la formation des idées, celle des jugemens, & l'art de raiſonner. En effet, l'attention qui conſiſte à conſidérer ſucceſſivement les diverſes parties d'un Tout, en y inſiſtant autant qu'il eſt néceſſaire pour les bien appercevoir, & en graver une idée nette dans notre ſouvenir, cette attention, dis-je, lorsque nous l'avons promenée ſur un certain nombre d'objets, empreint & laiſſe dans notre Ame autant de tableaux finis, de repréſentations diſtinctes de ces objets, qui ne nous permettent plus de les méconnoitre, ni de les confondre, ſoit entr'eux, ſoit avec d'autres. La réflexion va plus loin; après que l'attention a vû les choſes exactement, elle compare les idées qui réſultent de cette vuë attentive; & découvrant par cette compa-

raiſon leurs rapports ou leurs différences, elle en tire des idées d'un nouvel ordre, entierement ſéparées & indépendantes des objets; elle combine celles-ci à ſon gré, & en forme les plus longues ſuites de raiſonnemens: & c'eſt en pouſſant & en perfectionnant de plus en plus l'uſage de la réflexion, que toutes les Connoiſſances intellectuelles naiſſent, que les Sciences ſe forment, que les Théories ſont conſtruites, & qu'on voit enfin des Hommes franchir en quelque ſorte les limites apparentes de l'eſprit humain, pour atteindre à cette ſupériorité qui immortaliſe les noms de quelques grands Philoſophes.

JE ne m'arrête point à faire voir comment les facultés inférieures concourent ſans ceſſe à l'exercice des facultés ſupérieures, & en ſont la baſe indiſpenſable. Philoſopher ſans le ſecours de l'Expérience, c'eſt bâtir en l'air, débiter des viſions, donner dans la chimère. Quand le Philoſophe paroit en quelque ſorte perdu dans les nuës, & qu'il s'eſt élevé à des méditations, dont la ſublimité confond les eſprits vulgaires, il faut, pour donner un prix réel à ſes méditations, qu'il

qu'il y ait toujours une ligne diſtinctement tracée, un lien de communication ſenſible, entre le point d'où il eſt parti, (& ce point ne ſçauroit jamais ſe trouver que parmi les idées acquiſes par les ſens,) & celui auquel il eſt arrivé. Dès qu'il y a quelque lacune, quelque *hiatus*, entre ces deux points, tout ce que ce Philoſophe enſeigne ne peut être qu'un objet de ſimple curioſité, & faire admirer tout au plus la force inventive de ſon génie; mais ce n'eſt plus le fruit de la réflexion proprement dite.

PUISQUE nous avons ainſi des facultés ſubordonnées à d'autres, & qui ſont comme des miniſtres, par le moyen desquels les facultés ſupérieures font exécuter leurs intentions, il eſt très important de connoitre les unes & les autres, celles qui commandent & celles qui obéïſſent; ſans quoi l'on n'aura jamais de juſtes idées de ce qui ſe paſſe au dedans de nous, & par conſéquent on ne ſera pas en état d'y rien corriger, ou perfectionner. Il en eſt comme du corps humain. Il renferme des viſcères principaux, des parties conſidérables, dont les plus ignorans connoiſſent l'importance & les fonc-

tions. Mais, pour maintenir l'ordre dans l'oeconomie animale, & ſurtout pour le rétablir, lorsqu'il a ſouffert quelque altération, il faut néceſſairement connoître d'autres parties, & d'autres organes qui entretiennent, par leur action, celle des premiers, & qui ſe trouvent à leur tour dans le même cas par rapport à d'autres, jusqu'à la derniere décompoſition à laquelle l'Anatomie puiſſe parvenir. On ne connoit véritablement le Corps humain, & l'on n'eſt en état de le gouverner, ou de lui adminiſtrer des ſecours efficaces, que lorsqu'on a pouſſé ce genre de connoiſſance, ſinon jusqu'à ſes dernieres bornes, au moins juſqu'à pouvoir ſe former une idée diſtincte du méchaniſme vital de cette merveilleuſe Machine. Il en eſt de même de l'Ame: il faut la connoitre pour la conduire, & ſurtout pour la guèrir des maux auxquels elle ſe trouve ſouvent aſſujettie. Mais cette connoiſſance eſt beaucoup plus difficile que celle du corps, ou du moins elle le paroit davantage, parce que nous nous laſſons bien plutôt, lorsque les objets de notre examen & de nos recherches

ſont

ſont inviſibles, & ne donnent priſe, ni aux ſens, ni à l'imagination. Cependant le fil de l'Expérience guide ſuffiſamment tous ceux qui veulent s'appliquer à la connoiſſance d'eux-mêmes; & s'il y a des motifs capables de ſoutenir dans une entrepriſe, de quelque difficultés qu'elle ſoit accompagnée, on les trouve dans celle-ci. Il s'agit d'opter entre la condition des animaux, privés eſſentiellement de la connoiſſance d'eux-mêmes, & un état digne de l'Homme, dans lequel, en jouïſſant de l'ineſtimable avantage de ſe connoître, on rapporte cet avantage à ſon véritable but, je veux dire, à l'acquiſition du ſouverain Bien pour lequel l'Auteur de la Nature nous a formé.

AVANT que de penſer à la perfection de ſon Ouvrage, un Ouvrier s'occupe de celle de ſes outils; il a ſoin qu'ils ayent la forme, & toutes les qualités néceſſaires pour rendre ſon travail auſſi fini qu'il eſt poſſible, convaincu qu'on ne ſçauroit venir à bout de rien avec des inſtrumens groſſiers, ou émouſſés. Tel eſt le cas de celui qui ſe propoſe pour objet la perfection de ſon Enten-

dement; il doit non ſeulement connoître les facultés, tant inférieures qu'intermédiaires, qui ſervent à procurer cette perfection; mais, avant toutes choſes, il doit perfectionner ces facultés elles-mêmes, leur donner toute l'étenduë, toute la force, qu'elles ſont en état d'acquérir, ſoit en elles-mêmes, ſoit rélativement au ſujet donné, à l'Ame individuelle, en qui elles exiſtent. Voilà ce qui prouve la néceſſité indiſpenſable des connoiſſances Logiques & Pſychologiques, pour arriver à une ſaine Morale; & cela ſert à confondre en même tems ceux qui ſe recrient qu'on donne dans les ſuperfluités, & qu'on ſe jette dans de longs & inutiles circuits en prenant une ſemblable route. Bien loin de ſe plaindre qu'il nous faille tant de connoiſſances pour arriver à une Vertu réelle & ſolide, on devroit plutôt ſouhaiter qu'il fut poſſible d'acquérir des lumieres encore plus étenduës, d'atteindre à une plus grande profondeur, afin de rendre l'édifice de la Vertu d'autant plus ſolide & plus inébranlable. La droiture des actions humaines n'eſt autre choſe que le concours complet & exacte-

tement déterminé de toutes les facultés requiſes pour produire ces actions. On néglige cette droiture, on ne ſe ſoucie pas de commettre des fautes, toutes les fois qu'on agit, ſans s'être aſſuré, autant que la choſe eſt poſſible, qu'on poſſède le nombre de facultés dont on a beſoin dans le cas préſent, & qu'on eſt en état de les employer chacune dans la meſure convenable. En examinant d'après ces principes les actions ordinaires des Hommes, on ne ſera plus ſurpris qu'indépendamment des triſtes effets de la malice & de la dépravation, il y ait encore tant de deſordres & de maux qui naiſſent uniquement de ce que des gens, d'ailleurs bien intentionnés, font tous les jours ce qu'ils ne ſont pas capables de bien faire, ſoit que les facultés leur manquent, ou qu'ils ignorent comment il faut les employer & en déterminer les effets. Quelle eſt, par exemple, une des ſources les plus abondantes des miſeres de la Société, & des diſgraces que les Hommes éprouvent dans le Monde? C'eſt aſſurément une mauvaiſe éducation. Or d'où vient que l'éducation ordinaire eſt mauvaiſe? C'eſt que les trois

quarts & demi de ceux qui, en contractant l'union conjugale, ſe mettent dans le cas d'avoir des enfans, n'ont jamais penſé à ce qu'ils en feroient lorsqu'ils ſeroient au monde, & ſe trouvent fort embarraſſés quand il s'agit de les élever, ou plutôt ne s'en mettent point en peine, parce qu'ils n'ont aucune idée d'une bonne éducation, ni aucune aptitude à la donner. Par là ſe vérifie continuellement la remarque d'*Horace* †.

Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Ce qui pourra paroitre ſingulier, quoiqu'il ſoit très vrai & fondé en raiſon; c'eſt que l'Entendement, deſtiné à recevoir ſa perfection du miniſtère des facultés inférieures, les perfectionne lui-même le premier, & commence par en diriger l'uſage convenablement à ſes vuës. Il n'y a rien là dedans que de naturel & d'intelligible. Tout Homme, qui n'éſt pas né dans un état de ſtupidité ou d'aliénation, ſent lorsque l'âge de raiſon arrive, qu'il a une Ame dont il peut, pour

† *Carm.* III. 6.

pour ainſi dire, tirer un meilleur parti qu'il n'a fait juſqu'à préſent; & ſi, frappé de cette idée, il prend la réſolution de faire valoir les talens innés, les facultés naturelles de cette Ame, il cherchera d'abord les moyens de réuſſir dans ce deſſein, & s'appercevra qu'il faut avant toutes choſes voir, entendre, obſerver, lire, s'entretenir avec ceux qui ſont plus avancés que nous dans la même carriere, retenir toutes les idées acquiſes par les moyens précédens, augmenter la vivacité & la netteté de l'imagination qui les rappelle, groſſir & fortifier le dépôt de la mémoire qui les conſerve, & procéder en tout cela avec un recueillement, une attention, un degré de réflexion qui répande de jour en jour un plus grand degré de lumiere dans l'Ame. En ſuivant donc cette route, l'Entendement qui veut ſe former, & qui y réuſſit effectivement, forme chemin faiſant & perfectionne continuellement les facultés qui l'aſſiſtent & le ſoutiennent dans ſon travail. Quand une fois ce travail eſt bien en train, le plaiſir indicible qui eſt attaché à la découverte de la vérité, & au ſentiment des progrès que

nous faiſons dans la perfection tant intellectuelle que morale, eſt un motif dont la force devient bien ſupérieure à celle des plus puiſſantes amorces des paſſions. Il n'y a point en effet de plaiſir comparable à celui de voir diſtinctement les objets les plus dignes de notre attention, de poſſeder un grand nombre d'idées diſtinctes, d'en diſpoſer en quelque ſorte à ſon gré, pour les unir par différentes combinaiſons, qui nous conduiſent à de nouvelles idées diſtinctes, c'eſt à dire, à la découverte de nouvelles vérités. Que ces Tréſors l'emportent ſur ceux de l'Avare! Mais leur prix, & les délices que l'Ame goûte, parviennent à leur comble, lorſque l'empire intellectuel nous conduit à l'empire moral, lorſque maîtres de nos deſirs & de nos paſſions, une volonté droite ſuit toujours les directions d'un entendement éclairé, & qu'on parvient enfin à ce dernier période de ſageſſe humaine & de felicité temporelle, qui conſiſte dans une parfaite harmonie entre les facultés inférieures & les facultés ſupérieures, dans une concorde invariable des ſens & de la raiſon, de la chair & de l'eſ-

TAYLOR INST. OXFORD

l'eſprit. Avons-nous été en droit de dire après cela, qu'il n'y a point de motifs dont la force égale celle des motifs qui nous ſollicitent à perfectionner notre Entendement?

CHAPITRE II.

De la maniere de perfectionner les ſens.

Les ſens ſe perfectionnent en quelque ſorte d'eux-mêmes & par le bon uſage qu'on en fait. Remarquons une fois pour toutes, que nous ſuppoſons ici & dans la ſuite l'Homme conſtitué comme il doit l'être naturellement, & ſans aucune privation, ou imperfection eſſentielle. Cet Homme abandonné à lui-même demeurera un miſérable quadrupéde, dont la condition, quoique de prétendus Philoſophes n'ayent pas honte de nous la propoſer comme digne d'envie, ſera fort au deſſous de celle des plus vils animaux. Mais qu'on le dreſſe, qu'on l'inſtruiſe, qu'on lui apprenne à faire l'uſage convenable de ſes organes, & à en exercer l'activité, bientôt ce ſera le Roi des

des Animaux, l'Image de ſon Créateur ſur la terre. De l'un de ces états à l'autre, il y a un intervalle rempli par une infinité de degrés, ou d'états intermédiaires. Pour les beſoins ordinaires de la vie, pour vaquer aux métiers & aux profeſſions de la Société, il ſuffit d'acquérir l'uſage des ſens rélatif aux objets communs, & la dextérité qu'exige le genre de vie qu'on embraſſe. Mais il faut aller plus loin, ſi l'on penſe à l'acquiſition des vertus intellectuelles & morales. Ce n'eſt pas le tout de voir, & même d'avoir une vuë excellente, & ainſi des autres organes; il faut apprendre en quelque ſorte à voir, à ouïr, &c. c'eſt à dire, à diriger de telle ſorte l'uſage des organes de ces facultés, qu'il nous conduiſe à découvrir ce que le vulgaire n'apperçoit jamais, à nous faire des idées diſtinctes des choſes, & à étendre, par la voye des abſtractions, l'univerſalité de ces idées, juſqu'à ce que notre vuë, qui n'eſt plus celle de notre Corps, mais celle de notre Ame, de notre Entendement, embraſſe tout ce qui eſt à ſa portée. C'eſt ainſi que *Newton* a vû les Cieux, & M. *de Réaumur* les Inſectes. Il eſt incroyable quel-

le

le difference il peut ſe trouver entre voir & voir, quoiqu'avec des yeux dont la force phyſique eſt égale. C'eſt donc rélativement à la façon ſupérieure & intellectuelle d'appercevoir, que l'on doit perfectionner continuellement ſes ſens, en les *appliquant ſucceſſivement* à tout ce qui mérite d'être vû, à tout ce qui peut étendre, ſi je puis m'exprimer ainſi, l'horiſon viſuel de notre Entendement. Or l'Homme eſt naturellement diſpoſé à acquérir ce genre de pénétration & de perfection, dans les choſes auxquelles il s'applique. Quiconque eſt d'un métier, juge pertinemment des ouvrages de ce métier; il y reconnoit des défauts, ou y découvre des beautés, qui échapent à celui qui n'en eſt pas. Un Général voit un terrain où il s'agit de camper, ou de ranger une Armée en Bataille, tout autrement que ne le voit un Homme ignorant dans l'Art de la Guerre. Cette promptitude & cette exactitude du coup d'œil ſe trouvent quelquefois dans des perſonnes dont le génie eſt d'ailleurs fort borné; l'habitude ſuffit pour la leur donner, & pour les rendre à cet égard capables de guider ceux qui, par tout autre en-

endroit, ont une grande ſupériorité ſur elles. Je m'en fierois plus volontiers à un Païſan qui me prédit la pluye ou le beau tems, fondé ſur ſes obſervations groſſières, mais habituelles, qu'à un Aſtronome qui a enrégiſtré depuis trente ans tous les changemens météorologiques que les meilleurs Barometres, & Thermometres, lui ont indiqué. Concluons. L'uſage des ſens, quoique la Nature nous l'accorde en apparence ſans aucun ſoin, ni effort de notre part, demeure borné aux beſoins de la vie, dès que nous ne travaillons pas à l'étendre au-delà; mais quand nous le fortifions & le dirigeons avec attention, dans la vuë de bien connoître les objets, de remarquer tout ce qui les caractèriſe & les diſtingue des autres; cet uſage devient la ſource des notions diſtinctes, & ces notions diſtinctes à leur tour ſont les matériaux de l'édifice intellectuel, à la conſtruction duquel s'occupe toute Ame qui veut ſe perfectionner.

ON eſt donc aſſuré que les ſens deviendront d'autant plus propres à rendre cet important ſervice à l'Entendement, qu'on ſe ſera mis en état de ſoutenir plus long-

longtems l'attention requiſe pour une exacte connoiſſance des objets, & de prolonger la chaîne de réflexions qui ſert à tirer, de la comparaiſon de ces objets, de nouvelles idées plus générales & en même tems plus préciſes. Mais une condition eſſentiellement requiſe pour recueillir ces fruits de notre attention & de nos réflexions, c'eſt d'avoir le nombre de termes néceſſaire pour déſigner toutes les idées à la connoiſſance deſquelles nous parvenons ſoit intuitivement, par un effet de l'attention qui découvre des choſes juſqu'alors cachées, ſoit mentalement, & par la voye de ces abſtractions qui, ſéparant ce qui eſt uni dans les choſes concretes, en forment des entités indépendantes, leſquelles ſont de nouveaux objets de nos connoiſſances, & qui exigent par conſéquent de nouveaux noms. Dans toutes ces opérations, quand les termes manquent, l'eſprit s'arrête bientôt tout court: on a beau voir, & voir avec attention, les idées des choſes ainſi vuës, pour peu qu'elles ſe multiplient, s'embarraſſent & ſe confondent enſemble, faute d'étiquette, de ſignes diſtinctifs, que les termes ſeuls peuvent fournir.

De-

De-là vient que tous ceux qui, naiſſant ſourds, ne ſçauroient acquérir la connoiſſance d'aucune Langue, demeurent fort bornés dans leurs idées, & paroiſſent des prodiges, lorsqu'ils réuſſiſſent dans quelque Art manuel, par la voye de l'imitation; au lieu que ceux qui, n'ayant jamais joüi de la lumiere, ont eu l'organe de l'ouïe libre, arrivent au plus haut degré du ſçavoir, tout auſſi bien que les autres, comme il y en a pluſieurs exemples, parmi leſquels celui de *Saunderſon* eſt un des plus illuſtres & des plus récens. C'eſt à la même cauſe qu'il faut attribuer auſſi, au moins en partie, l'état d'imperfection des Sciences dans les premiers ſiécles du Monde, ou chez les Nations qui ne ſont pas encore ſorties de cette enfance originaire. Les anciens Peuples & les Sauvages n'avoient & n'ont que des Langues incapables d'exprimer tout ce qui va plus loin que les objets continuellement expoſés aux ſens, & les principaux beſoins de la vie. Ainſi, quand même il ſe préſenteroit à l'eſprit de ceux qui n'ont qu'une ſemblable Langue, quelque nouvelle idée, quelque eſpèce de découverte, elle s'évanouit & s'ef-

s'efface bientôt, faute de pouvoir l'exprimer. D'ailleurs ce n'eſt qu'en employant l'uſage des termes qu'on peut communiquer ſes idées aux autres; & de cette communication dépend preſque tout le progrès des Sciences. La Langue du Peuple Juif paroit avoir été fort pauvre; auſſi les Sciences n'ont-elles jamais établi leur domicile dans la Paleſtine. Au contraire les Grecs, & les Romains, conduiſirent leurs Langues à une étenduë, à une abondance, à une perfection, qui mirent l'eſprit humain en état d'enfanter les chefs d'œuvre que l'Antiquité nous a tranſmis. Aujourd'hui les Langues des Peuples de l'Europe, qui ſe diſtinguent par la culture des Sciences, ſont dans le même cas; elles ſuffiſent à tout, & les nouvelles découvertes ont trouvé dans le langage toutes les reſſources qu'on pouvoit deſirer; & quand ces découvertes ſe multiplieroient extraordinairement, les reſſources ne tariroient point. Dans l'état préſent des choſes donc, celui qui employe la force de ſes ſens, & la dirige d'une maniere propre à ſe procurer de nouvelles connoiſſances, doit, dès qu'il réuſſit dans ſon travail,

vail, conſacrer ſa découverte, & la préſerver du retour dans l'eſpèce d'abyme d'où il l'a tirée, en faiſant auſſitôt choix d'un terme propre à l'exprimer. On ne ſçauroit enrichir les Sciences ſans groſſir les Langues. La Pyrotechnie, la Geométrie de l'infini, la Botanique, & preſque toutes les Sciences, en fourniſſent les preuves. *Ciceron* n'entendroit pas les Oeuvres de *'s Graveſande*, parceque le Philoſophe moderne y met en œuvre une foule de nouveaux termes, qu'une heureuſe néceſſité a fait créer, pour exprimer des idées inconnuës au Philoſophe ancien. Mais revenons à l'uſage des ſens.

IL paroit par ce que nous avons dit jusqu'ici, qu'il y a une force acquiſe des ſens, qui diffère de leur force naturelle. Celle-ci varie dans les individus ſuivant la conſtitution de leurs organes. Les yeux d'*Hevelius* étoient ſi excellens qu'il voyoit par de petites lunettes ordinaires ce que d'autres n'apperçoivent qu'avec les meilleurs Teleſcopes. Et M. *Lieberkühn*, mort il n'y a pas longtems, affirmoit que les Satellites de Jupiter s'offroient à ſa vuë ſans le ſecours d'aucune Lunette.

Je

Je ne doute point qu'une prérogative naturelle n'ait été le fondement des faits en queſtion; mais je croirois auſſi que ces Obſervateurs, familiariſés, pour ainſi dire, avec le Ciel, étoient comme conduits par la vuë de leur eſprit à faire ce promt & ſurprenant uſage de celle du corps. Sachant le point précis où chaque Aſtre, chaque Etoile, doit ſe trouver, ils y fixoient ſur le champ leurs regards, ſans errer ni tâtonner; & par là même ils découvroient le moindre filet de lumiere qui échapera conſtamment à ceux qui n'ont pas de pareilles habitudes dans les régions celeſtes. Il en eſt de même dans tous les genres. C'eſt moins la pénétration viſuelle que l'œil intérieur qui découvre des points imperceptibles, des choſes que d'autres auroient toute leur vie ſous les yeux ſans les appercevoir. Mais il n'en eſt pas moins vrai que des yeux exercés, pourvû que ce ſoit ſans leur faire ſouffrir aucun dommage, en deviennent meilleurs, tout comme les membres du corps acquierent de l'agilité & de la force, au moyen de divers exercices, tels que ceux de la Danſe, du Manège, de la Salle d'Armes &c. Tel idiot qui eſt dans

une eſpece d'extaſe, lorsqu'il voit le parti qu'un homme intelligent & adroit tire de l'action de ſes organes & des mouvemens de ſon corps, a de l'étoffe pour en faire tout autant; & même mieux, s'il avoit été dreſſé de même. Chaque homme eſt une mine plus ou moins exploitée: en travaillant également toutes ces mines, elles ne rendroient pas autant l'une que l'autre, mais il n'y en a point qui ne rendit quelque choſe, & beaucoup au delà de ce que s'imaginent ceux mêmes qui les poſſèdent. Quant à l'inégalité naturelle dans la force des organes, elle entre dans le plan de la Nature, & répond à la ſageſſe des vuës de ſon Auteur, non ſeulement comme une variété qui eſt un principe de beauté, mais ſurtout parce que, ſi tous les hommes étoient également organiſés, ils ſe porteroient vers les mêmes inclinations naturelles; ce qui mettroit des obſtacles inſurmontables à la formation & à la conſervation des Sociétés, fondées ſur la diverſité des goûts & des penchans, des forces & des talens; diverſité en vertu de laquelle chacun ſe porte de lui-même à remplir certaines fonctions, qui lui con-

conviennent, & qui ne conviendroient pas à d'autres. L'emblème du corps humain, & l'application qu'un Apôtre en fait, quadrent exactement ici. Tout ne ſçauroit être l'œil ou l'oreille ; il faut qu'il y ait d'autres parties, placées différemment, & deſtinées à d'autres uſages.

LA force acquiſe des ſens va beaucoup au delà de ce qu'on s'imagine ordinairement. Nous négligeons, pour ainſi dire, certains ſens, nous n'en ſoupçonnons pas même la fineſſe, parce que le beſoin ne nous a pas réduit à y avoir recours, & à les exercer continuellement. C'eſt en particulier le cas du tact. Les aveugles en général, (& la raiſon en eſt ſenſible) l'ont fort ſupérieur à celui des perſonnes qui voient; & pluſieurs d'entr'eux l'ont pouſſé jusqu'au diſcernement des couleurs. On rapporte l'exemple mémorable d'un aveugle Anglois, qui marchoit dans les ruës ſans rien craindre des voitures qui rouloient avec le plus de rapidité, parce qu'il jugeoit, par l'ébranlement ou le tact de ſes pieds, de la ligne de direction & de la diſtance où cette voiture ſe trouvoit par rapport à lui. Les yeux peuvent être dreſſés à faire la fonc-

tion des oreilles, c'eſt à dire, à obſerver de telle maniere les mouvemens de la bouche & du goſier qui produiſent les ſons, qu'ils entendent par la ſimple vuë. Les ſourds & muets auxquels *Amman*, & d'autres après lui, ont appris à parler & à entendre, en font foi. *Wallis* avoit déja fait de ſemblables Expériences qui ſe trouvent dans l'année 1698. des *Tranſactions* en Anglois, & en Latin au Tome III. de ſes Oeuvres, p. 696. Mais les ſourds que ce Savant avoit formés à parler, n'alloient pas juſqu'à comprendre ce que d'autres diſoient en les regardant. Les reſſources de la Nature ſont incroyables; la force arrêtée d'un côté, tend toujours à ſe reproduire de l'autre, & à compenſer les pertes par des dédommagemens.

CEUX qui s'intéreſſent, pour ainſi dire, à leurs ſens, & ſurtout ceux qui ont le noble deſir de les appliquer à l'acquiſition de connoiſſances ſupérieures, ne feront pas mal de ſçavoir autant de Phyſique & de Medecine qu'il en faut pour ne pas ignorer les moyens propres à conſerver leurs organes en bon état, à les fortifier, à remèdier aux infirmités

& aux accidens auxquels ils peuvent être ſujets, en un mot à les maintenir auſſi ſains & auſſi durables que la conſtitution humaine en général, & celle dont on eſt individuellement doué, le permettent. Faute de ces précautions l'ardeur de ſçavoir produit ſouvent les mêmes effets que l'ardeur de jouïr. On ſe hâte de façon qu'on eſt épuiſé avant le milieu de la courſe; on ne penſe pas qu'à tous égards le meilleur ſecret eſt celui de *faire vie qui dure.* Il faut donc ici, comme dans toutes les actions humaines, obſerver une gradation inſenſible, qui eſt le principe le plus aſſuré & le moyen le plus efficace pour développer nos facultés, les fortifier, & les conſerver. Une maxime générale très ſenſée, c'eſt de ne point s'obſtiner à continuer un travail dès qu'on ſent qu'il fatigue juſqu'à un certain point, que le ſang s'échauffe, que la tête s'appeſantit, que la vuë ſe trouble, &c. Les débauches de l'eſprit & de l'application ne ſont pas moins dangereuſes que celles du corps & les excès de l'intempérance. En quittant l'ouvrage encore frais, on y revient allégrement, tout comme en ſe levant de table

avec un reſte d'appétit, on le rapporte au repas ſuivant. Ceci n'eſt nullement deſtiné à favoriſer la pareſſe : ceux qui ont ce vice, ſe trouvent fatigués par la ſeule idée du travail, & l'ont à peine commencé qu'ils veulent le quitter. Il s'agit de modérer une trop grande activité, de tempérer un feu exceſſif, qui conſume tout à la fois les forces de l'ame & du corps. Il en eſt des études & de toute application trop véhémente avant l'âge où nous avons acquis toutes nos forces, comme du mariage entre deux ſujets qui ont à peine atteint la puberté. Des efforts prématurés & trop ſouvent réitérés les mettent hors d'état d'agir dans la ſaiſon. Il ne faut guères de préſervatifs ni de remèdes dans le cours de la vie à ceux dont les premiers pas ont été règlés par la Sageſſe. Des accidens imprévus peuvent à la vérité déranger ceux qui s'y attendent le moins, & qui s'y ſont le moins expoſés, comme une cataracte, une violente fluxion qui détruiſe l'ouïe, &c. Mais nous parlons du train ordinaire des choſes, & de ce qui arrive le plus ſouvent. Le Sage aſpire à la certitude ; & quand elle lui man-

manque, il ſuit la plus grande probabilité, qui ſuffit pour le mettre à l'abri de tout reproche.

TOUTE action violente ſur les organes des ſens eſt dangereuſe ; elle y porte auſſi le desordre, & ſi ce desordre eſt d'une certaine force, l'organe peut demeurer *dans un état incurable* d'imperfection. Ainſi, outre les excès précédens qui naiſſent d'une trop grande contention, il faut éviter, autant qu'il eſt poſſible, tous les cas où nos ſens éprouveroient quelque action qu'ils ne ſont pas en état de ſoutenir, ſoit par leur force naturelle, ſoit à cauſe des circonſtances particulieres. *Un homme* ſenſé ne s'opiniâtrera jamais à regarder fixement le Soleil ſans précaution; il n'ira pas approcher l'oreille d'une décharge de groſſe Artillerie ſans néceſſité, & ainſi du reſte. Un malade de même, ou un convaleſcent, craindront une lumiere, ou un bruit, dont ils prévoyent les trop fortes impreſſions. Et l'on peut encore remarquer ici, que les Gens de Cabinet, les perſonnes ſtudieuſes, par une ſuite de leur genre de vie, & de

leur application ont les organes beaucoup plus délicats & plus ſuſceptibles d'ébranlement, que des hommes accoutumés aux travaux groſſiers, & qui paſſent leur vie en plein air, dans toutes les ſaiſons, & dans les plus rudes exercices. La vie d'un Savant, à moins qu'il ne ſoit d'une trempe extraordinaire, tient, pour ainſi dire, à un filet beaucoup plus délié que celle d'un ruſtre. L'action, le mouvement, lui conviennent ſans contredit, & la plûpart de ſes infirmités viennent de ce qu'il n'en prend pas aſſez; mais il doit éviter auſſi d'en prendre trop, & de ſe croire capable d'efforts dont il ſeroit la victime. Tous les mouvemens violens tendent à la deſtruction du ſujet dans lequel ils exiſtent. Il eſt vrai que cette violence eſt une idée rélative à la force plus ou moins conſidérable de ce ſujet. Il y a longtems, s'il eſt beſoin de ſe munir ici de quelque autorité, qu'*Ariſtote* a dit, que *tout ce qui eſt violent eſt ennemi de la Nature.* Une corde trop tenduë ſe rompt, ou perd ſon élaſticité; & il en arrive de même à la membrane du tympan dans

l'o-

l'oreille, lorſqu'elle eſt ébranlée par un bruit trop véhément, ſurtout ſi cet ébranlement eſt reitéré.

La violence à laquelle les organes de nos ſens peuvent être expoſés, n'eſt pas ſeulement externe, comme dans les exemples allégués juſqu'ici; elle peut auſſi être interne, lorſque nous voulons étendre *la force, ou la durée* de leur action, au delà des bornes naturelles. La prunelle de l'oeil ne peut ſoutenir qu'une certaine dilatation, & pendant un certain tems. Celui donc qui s'obſtine à lire des caractères d'une petiteſſe exceſſive à une foible lumiere, dilate exceſſivement ſa prunelle; & au bout de quelques heures elle aura de la peine à rentrer dans ſon état naturel de contraction. L'Ame doit donc ménager le corps, ſi elle ne veut pas en déloger, ou le rendre une demeure fâcheuſe; autrement il arrive ce qu'on a coûtume d'exprimer, en diſant que *l'épée uſe le fourreau.*

Les ſens influent par leur force naturelle ſur nos perceptions, c'eſt à dire, que nous voyons, entendons &c. d'autant mieux que les organes de ces ſa-

cultés ſont bien conſtitués. Mais c'eſt de la force acquiſe que nait la diſtinction attachée à l'*apperception*, acte qu'il faut diſtinguer dans toute ſenſation de celui de la *perception*. Celui qui a bonne vuë découvre des objets placés à la portée de cette vuë, ſans effort, & pour ainſi dire, ſans le vouloir. Mais il n'y a que celui en qui l'attention & la réflexion ont produit l'habitude de ſe repréſenter diſtinctement les choſes, qui ſaiſiſſe ces objets ſous leur véritable point de vuë, & qui s'en forme des repréſentations où règnent l'ordre & la netteté. Expoſez aux regards de deux perſonnes douées de la même vuë un Ouvrage de la Nature ou de l'Art, compoſé d'un grand nombre de parties, & dont la ſtructure ſoit fort compliquée. Toutes deux y verront autant l'une que l'autre; mais, ſi l'une des deux a l'idée de l'ordre qui règne dans ces parties, & du plan de leur ſtructure, elle verra tout autre choſe que l'autre. Le Firmament ſe préſente d'une maniere bien différente à l'Aſtronome, & à celui qui ne l'eſt pas. La prérogative naturelle des ſens, quelque utile, quelque excellente qu'elle ſoit,

ne laiſſe donc pas d'être ſubordonnée à leur prérogative acquiſe. La premiere ſe trouve dans divers Animaux, qui ſurpaſſent de beaucoup l'Homme par la force & par la ſubtilité de quelcun de leurs ſens. Mais la ſeconde ne peut ſe trouver que dans l'Homme; ou plutôt c'eſt elle qui fait l'Homme, en allumant au dedans *de lui ce flambeau de la* Raiſon, qui devroit guider tous ſes pas. Il y a ſeulement ceci à remarquer, c'eſt qu'à forces naturelles égales, la différence des ſuccès vient de celle qui ſe trouve entre l'application que les individus apportent à perfectionner leurs ſens; & qu'à application égale, c'eſt dans la force naturelle qu'*il faut chercher les cauſes* de la ſupériorité & de *l'infériorité* des individus. De deux perſonnes qui ſuivent la même route avec la même ardeur, l'une n'atteindra jamais l'autre, ſi la Nature a privilégié celle-ci d'une maniere diſtinguée. Il en eſt des forces de l'eſprit comme de celles du corps pour la lutte, pour la courſe, &c. Mais, pour peu que ceux qu'on nomme *bene nati* ſe repoſent ſur leurs avantages naturels, & en négligent la culture, il leur

arrive ſouvent d'être égalés, ou même ſupaſſés, comme dans la fable du Lievre & de la Tortue, par des gens qu'ils mépriſoient comme des ſujets tout à fait bornés, parce que ceux-ci à force d'application ont vérifié le mot: *Labor improbus omnia vincit.*

LES ſens bien conſtitués, & conduits à la perfection acquiſe dont ils ſont ſuſceptibles, doivent être regardés comme un tréſor précieux, à la conſervation duquel on ne ſçauroit trop veiller, & en particulier comme un tréſor qu'il eſt impoſſible de conſerver, ſi on ne le fait continuellement valoir. La raiſon en eſt ſenſible. Toute habitude négligée ſe perd. Or la perfection acquiſe des ſens eſt purement habituelle. Donc il ſuffit pour la perdre de n'en plus exercer les actes. On voit ſouvent des perſonnes qui, dans le cours des années d'inſtruction & d'étude, avoient montré du génie & des talens; mais la pareſſe ou la diſſipation s'étant emparées enſuite d'elles, au bout d'un certain tems, il ne reſte aucune trace de ces heureuſes diſpoſitions. Tout ſe désapprend & s'oublie: mais rien ne diſparoit plutôt dans l'homme

me que l'aptitude à perfectionner ſon entendement en faiſant concourir à cette perfection celle des ſens & de toutes les facultés inférieures, parce que c'eſt un travail ſérieux, une tâche pénible, qui effraye ceux qui ne s'y ſont pas mis de bonne heure, dans le tems où l'Ame & le Corps jouïſſoient encore de toute leur vigueur.

Si nous voulons remonter plus haut, nous trouverons que ce qui a empêché la plûpart des hommes de s'occuper de ce travail, & d'y aller auſſi loin qu'ils l'auroient pu, c'eſt l'imperfection des connoiſſances pſychologiques, les fauſſes idées reçuës au ſujet de l'Ame & les conſéquences tirées du préjugé qui faiſoit enviſager cet être actif ſous la notion purement privative d'une ſubſtance immatérielle. On a ſuppoſé que toute connoiſſance ultérieure de l'Ame, de ſes forces & de ſes opérations, étoit un myſtère impénétrable; & les Philoſophes auroient crû perdre leur tems, en travaillant à ſe procurer des idées diſtinctes ſur ces matieres. *Des-Cartes* à la vérité ſembloit avoir donné une notion poſitive de l'Ame, en la définiſſant une ſubſtance

penſante; mais, comme il plaçoit l'eſſence de l'ame dans la penſée, & n'admettoit par conſéquent dans l'ame que ce dont nous avons le ſentiment qu'on nomme *conſcience*, cette erreur ne lui a pas permis, ou à tous ceux qui ont adopté ſa définition, de reconnoitre la dépendance où ſont les actes de l'ame les uns à l'égard des autres, & d'appercevoir le concours de nos facultés pour l'exercice des actions libres. Avec cela les Philoſophes ont ſouvent regardé comme des notions irréſolubles celles qui peuvent ſe réſoudre en d'autres plus ſimples, & qui en contiennent même un très grand nombre. Par ce moyen tout accès aux idées diſtinctes a été fermé. Un autre obſtacle encore aux recherches ſur les opérations de l'ame, venoit de la maniere d'expliquer le commerce entre les deux ſubſtances dont l'homme eſt compoſé. On déduiſoit immédiatement de la volonté de Dieu ce qu'il auroit falu déduire de l'eſſence & de la nature de l'Ame, pour appercevoir comment ſes modifications naiſſent du concours de ſes facultés, & de quelle maniere l'état préſent dépend toujours de ceux qui ont pré-

précédé, & influë ſur ceux qui doivent ſuivre. *Il* ne faut pas s'étonner après cela qu'on ait traité ſuperficiellement la Morale pratique, qui eſt toute fondée ſur le légitime uſage de nos facultés, & qu'on ait tant négligé de perfectionner l'uſage des ſens, entant qu'il eſt deſtiné à les rendre propres au ſervice de l'Entendement. *Tout cela a été* vrayement abandonné au hazard ; &, par une ſuite néceſſaire les devoirs de la Morale ont tenu à la même cauſe. Une foible lueur naturelle a de tems en tems préſervé les hommes des écarts les plus révoltans; mais elle leur a quelquefois manqué, & de là les deſordres qui ont été tolerés, autoriſés même, parmi les Nations les mieux policées. *Il* ſeroit incroyable, ſi les faits ne le prouvoient, que l'eſprit humain auſſi avancé à tant d'autres égards, ſoit demeuré ſi fort en arrière ſur le plus intéreſſant de tous les ſujets.

Il n'eſt jamais trop tard de remèdier à des maux de la nature de ceux-ci; & ceux qui ont l'eſprit aſſez juſte pour en ſentir l'importance, doivent être auſſi reconnoiſſans des moyens qu'on leur fournit pour s'en délivrer, qu'empreſſés à les met-

mettre en œuvre. Voyons donc en détail quels ſont ces moyens, & mettons-les à la portée de tous ceux qui voudront s'en ſervir.

LES hommes ne travaillent, ni à la perfection de leur Entendement, ni à celle de leurs ſens entant qu'elle pourroit être l'inſtrument de la première, parce qu'ils n'y penſent pas, parce qu'ils ſont naturellement négligens, indolens, ou parce que tournant toutes leurs forces d'un autre côté, déployant toute leur activité en faveur des objets de leurs paſſions, il ne leur reſte point de tems pour s'occuper du ſoin de leur ame. Nous ne nous étendrons point ſur des réflexions qui ſe trouvent dans tous les Philoſophes Moraliſtes, & dans tous les Prédicateurs, ſur le prix de l'Ame, & ſur l'obligation où nous ſommes de préférer ſes intérêts à tous les autres. La Religion donne à ces conſidérations une force victorieuſe pour quiconque n'eſt pas livré à l'incrédulité, ou eſclave du vice. Mais, pour nous reſtreindre dans les bornes d'une Morale purement philoſophique, ce qui empêche les hommes de cultiver leur Ame, c'eſt qu'ils ignorent à quoi elle

eſt

eſt bonne, c'eſt qu'ils ne ſe doutent pas ſeulement du parti qu'ils en peuvent tirer. S'ils ſavoient d'un côté combien il eſt agréable de s'étudier ſoi-même, de ſe développer à ſes propres yeux, de découvrir l'étenduë, la force, la liaiſon de ces facultés admirables, qui embraſſent *tout l'Univers*, & *l'aſſujettiſſent* en quelque ſorte à nos idées; ſi de l'autre ils pouvoient entrevoir les délices réſervées à une Ame, qui après s'être ſondée & connuë, ſent ce qu'elle eſt, & ce qu'elle peut devenir, commence & continuë à ſe perfectionner par une ſuite *conſtante d'efforts dont il n'y en a aucun* qui ne porte avec *lui ſa récompenſe*, & parvient ainſi au plus raviſſant de tous les états, celui de *l'acquieſcence en ſoi-même*, qui eſt l'effet immanquable de l'harmonie une fois établie entre nos actions libres, & nos actions naturelles; ſi, dis-je, l'Homme pouvoit ſe convaincre d'avance de la gloire & de la felicité attachées à une pareille entrepriſe, jamais les fumées d'aucune paſſion ne l'étourdiroient, jamais il ne détourneroit la vuë de deſſus ce grand objet, jamais une lâche pareſſe, une honteuſe négligence, ne viendroient s'emparer de lui.

CHA-

CHAPITRE III.

Des moyens de perfectionner l'attention.

CE premier obſtacle étant levé, il s'agit de voir quelles ſont les autres difficultés qui peuvent s'oppoſer à notre perfection intellectuelle, & ſi elles ſont d'un ordre à jetter dans le découragement. D'abord ſe préſentent celles qui accompagnent l'attention. Il y a des eſprits ſi legers qu'il paroit impoſſible de les fixer; & la force même des qualités naturelles eſt quelquefois le principe d'une vivacité qui paroit incompatible avec l'attention. Vous verrez auſſi des eſprits ſi lourds, des ames ſi obtuſes, que lorsque vous les croyez occupés d'un objet, ils ne penſent à rien, & peuvent demeurer très longtems dans un état apparent d'attention, qui n'eſt autre choſe qu'un ſommeil intérieur. C'eſt à ceux qui ont médité ſur l'éducation à ſuivre les routes les plus convenables pour tirer de tous les tempéramens & de tous les caractères le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Il ne faut

faut jamais forcer la Nature, ni eſpérer aucun ſuccès en dépit d'elle: cela eſt inconteſtable. Mais, en ſuivant cette idée, & ſous ce prétexte, bien des Pères & des Maîtres, qui ne connoiſſent pas les forces de la Nature, ou qui craignent de prendre la peine néceſſaire pour les développer, abandonnent à eux-mêmes des ſujets dont on pourroit tirer un très bon parti, ou s'ils entreprennent de les dreſſer, c'eſt par des moyens directement contraires au but, en les maltraitant, en n'obſervant aucune gradation dans les efforts qu'ils exigent, & en leur inſpirant ainſi pour l'étude & pour les opérations de l'eſprit une averſion dont ils ne reviennent jamais. O! pourroit-on aſſez aimer & reſpecter des Maîtres, qui joignant à la capacité les bonnes intentions, ſe conſacrent au bien de leurs Elèves, & les préſervent des maux inſéparables d'une éducation négligée ou mal dirigée? Y auroit-il quelques témoignages de reconnoiſſance qui fuſſent ſupérieurs aux obligations que leur ont ceux qui tiennent d'eux tout le bonheur de leur vie, & par une conſéquence immédiate, celui de la vie à venir? Ce ſont là des cho-

choſes qu'on ne ſent point aſſez; & rien ne tourne plus à l'opprobre de l'humanité.

IL en coûte d'être attentif: les enfans & tous les commençans l'éprouvent. Notre ame aime un certain eſſor, une certaine liberté: tout ce qui la gêne, lui déplait, à moins qu'elle ne ſoit bien convaincuë que cette gêne ſera recompenſée par de très grands avantages. Il eſt donc eſſentiel, quand, au ſortir de l'enfance, on aſtreint ceux qui reçoivent les premiers élémens des connoiſſances humaines à y donner l'attention requiſe, de leur faire ſentir que ce n'eſt point par caprice qu'on les gêne, & qu'il leur en revient une utilité réelle. Cette précaution convient à tous les âges & à tous les états de l'homme. Quelle que ſoit l'autorité qui lui impoſe des loix, & lui preſcrit des règles, il ne ſe porte de bon cœur à leur obſervation qu'à proportion du fruit qu'il y découvre. Auſſi le Legiſlateur ſuprême lui-même a-t'il daigné faire connoître aux hommes, que toutes ſes loix, toutes ſes ordonnances, étoient uniquement faites pour eux, & ſe rapportoient immédiatement à leur bonheur.

C'eſt

C'eſt une avance capitale, & preſque déciſive, que d'avoir la confiance de ceux à l'inſtruction, ou au gouvernement desquels on eſt appellé.

MAIS ce qui facilite infiniment la tâche dont il s'agit, c'eſt qu'en très peu de *tems la gêne ceſſe d'être gêne*, & ſe changeant en habitude, devient une choſe douce, & même néceſſaire, de façon que ceux qui l'ont contractée ſe trouveroient à plaindre s'il faloit l'interrompre, ou y renoncer. Quand on en eſt là, tout va bon train. Rien n'eſt plus intéreſſant que de voir un jeune enfant, ou un *ſujet d'un âge plus avancé, qui*, ayant pris goût à quelque occupation, y conſacrent tous les jours un tems & des efforts qui vont au delà de ce qu'on peut s'imaginer. Propoſez à ceux qui ſont bien affermis dans cette route, des diſtractions, des amuſemens, des plaiſirs: ils les refuſeront; ou, ſi des raiſons de bienſéance les obligent à ſe prêter à nos deſirs, ils trouveront ces recréations fort inſipides, & ne ſeront contens que quand ils pourront reprendre leurs occupations accoûtumées. Tel eſt donc l'efficace d'une attention continuée, & tournée en uſa-

uſage: elle ne coûte plus rien, au contraire il en coûteroit de ne plus exercer ſon activité.

S'IL y a d'autres cauſes particulieres qui empêchent l'habitude de l'attention de ſe former, il faut examiner les circonſtances qui peuvent y donner lieu, & en détourner l'effet. On ſçait, par exemple, que les ſenſations en général ſont un obſtacle aux actes de l'Ame; & que ſi nos yeux ſont trop vivement frappés, nos oreilles trop fortement ébranlées, &c. nous ne ſçaurions accorder notre attention aux objets qui l'exigent, ou du moins la ſoutenir. Il convient donc d'écarter tout ce qui pourroit interrompre ceux qu'on veut inſtruire avec ſuccès, ſurtout dans les commencemens; car des précautions trop ſcrupuleuſes & trop longtems continuées font naître un autre inconvenient; c'eſt que ceux à qui on les a fait prendre ſont pendant toute leur vie hors d'état de s'occuper & de ſuivre le fil de leurs idées, dès qu'une mouche vole pour ainſi dire autour d'eux. Cette délicateſſe eſt très incommode, parce qu'en avançant dans la vie il y a quantité de ſituations où l'on ne jouït pas de tous

ſes

ſes aiſes, & qui nous réduiſent à la néceſſité de ſouffrir les impreſſions de divers objets externes. Ceux en particulier qui ſe deſtinent à parler en public doivent s'aguerrir au bruit, & à l'effet que produiſent ſur la vuë des mouvemens variés.

OUTRE ces cauſes de diſtraction, il peut s'en trouver pluſieurs autres, ſur leſquelles on ne peut rien ſtatuer de poſitif, parce qu'elles dépendent de l'état perſonel des individus. C'eſt à ceux qui dirigent les occupations de ces individus d'y avoir égard, & de diſcerner celles qui étant réelles méritent qu'on y remède, d'avec celles qui ſont, comme cela arrive le plus ſouvent, l'effet de l'impatience & du caprice. Si l'on ſavoit combien il importe de commencer de bonne heure à rendre les enfans ſouples & traitables, on ne ſe divertiroit pas auſſi longtems qu'on le fait de leurs mutineries, & de ces petits écarts qui ne paroiſſent tirer à aucune conſéquence. C'eſt ſouvent de là qu'il faut dater tous les défauts du caractère & tous les malheurs de la vie. C'eſt bien pis ſans doute, quand on a laiſſé croître des enfans gâtés, & qu'ils

qu'ils ont eu leurs coudées franches juſqu'à huit ou dix ans: il eſt extrèmement rare qu'ils tournent enſuite à bien. Mais, je le répéte, l'obſtination & les bizarreries qu'on trouve quelquefois dans de beaucoup plus tendres ſujets, auroient pû être prévenuës par des ſoins, dont l'idée ne vient preſque à perſonne, parce que preſque perſonne n'en devine l'importance.

QUAND la raiſon peut entrer dans ſes droits, & joindre ſon efficace à celle d'une éducation bien règlée, tout concourt à ſeconder l'attention. Un jeune homme qui paſſe des Humanités à l'étude des Sciences ſupérieures, & qui, après avoir bien employé ſon tems dans les Claſſes, ſe dit à lui-même qu'il s'agit de redoubler ſes efforts, pendant le cours de la carrière Académique, parce que ce tems précieux décide du reſte de la vie, un ſemblable Etudiant ne manque guères d'égaler bien-tôt ſes Maîtres, & de devenir un homme propre à remplir avec diſtinction les poſtes auxquels il ſe deſtine. Tout ce qu'on fait par raiſon, réuſſit mieux que ce qui procéde d'autres principes, quand même ces principes ſeroient

roient ſupérieurs en vivacité. C'eſt que le ſuccès ne dépend pas du nombre des actes & de leur véhémence, mais de leur juſte proportion avec l'effet qu'ils ſont deſtinés à produire. On peut faire mal en faiſant trop, auſſi bien qu'en ne faiſant pas aſſez.

De tout ce qui traverſe les commencemens les plus heureux & les mieux ſoutenus, rien n'eſt plus dangereux que ces paſſions qui ſont preſque inſéparables de la jeuneſſe, qui naiſſent en nous ſans nous, & ſouvent malgré nous, qui ſont plutôt dans nos veines que dans notre Ame, & dont l'effet eſt d'émouſſer notre goût pour tout ce qui n'eſt pas leur objet, & d'en détourner notre activité. Ces paſſions détruiſent quelquefois ſans retour tous les fondemens qui avoient été poſés dans les années précédentes, & ſur leſquels on ſe propoſoit de conſtruire un édifice ſolide; elles ouvrent, ſous les pas de ceux qui s'y livrent, des précipices où on les voit tomber & rouler juſqu'au fonds. Quand cela ne va pas auſſi loin elles arrêtent, au moins pour quelque tems, le cours des progrès, elles ſuſpendent l'uſage ordinaire des fa-

cultés; c'eſt une léthargie, ou une alienation plus ou moins longue. Il faudroit un Traité à part pour traiter ce ſujet dans ſa juſte étenduë. Je me contente de faire ici deux ou trois Obſervations. La premiere, c'eſt que ces paſſions ſont à peu près auſſi inévitables que les maladies de l'enfance; elles ont, comme nous l'avons inſinué, leur ſource dans le ſang; & plus un jeune homme avoit donné de grandes eſpérances par la vivacité de ſon génie, & par l'ardeur de ſon application, plus il étoit à préſumer qu'à un certain âge cette effervescence venant à augmenter, produiroit quelque délire paſſager, quelque fièvre de raiſon. En ſecond lieu, le meilleur préſervatif contre la violence & la durée de ces accidens, ce ſont les principes qu'on inculque de bonne heure à ſes éleves, & les habitudes qu'on leur fait contracter. Quoique ces principes & ces habitudes n'ayent pas toujours la force de prévenir des écarts imprévus, ils ont au moins pour l'ordinaire celle de ramener, au bout d'un tems plus ou moins long, ceux qui ont commis ces écarts. Les plaiſirs que la paſſion fait goûter ſe rallen-

lentiſſent, l'idée de ceux qui ſont attachés à la pratique des devoirs ſe retrace; le ſentiment, l'honneur, & ce qui eſt encore plus efficace, quand il a jetté de fortes racines, l'amour de la Vertu & de la Religion, vient au ſecours; l'illuſion ceſſe, le charme ſe détruit, & le mal connu eſt bientôt abandonné & rèparé. Enfin ceux qui ont à gouverner des ſujets parvenus à ce période, ont beſoin d'une extrême dextérité: l'excès d'indulgence, & celui de rigueur peuvent produire des effets également funeſtes; ſans compter que les moyens qui réuſſiſſent ſur l'un, échouent ſur l'autre. La Créature humaine, dès que les premieres lueurs de Raiſon ſe manifeſtent en elle, ne pouvant être muë & déterminée que par des motifs, il faut donc que ceux qui cherchent à développer les facultés des ſujets commis à leurs ſoins, & qui veulent ſurtout pouſſer ce développement juſqu'à ſes dernieres bornes, raſſemblent les différens motifs qui peuvent influër ſur l'eſprit de ceux à qui ils ont affaire, & les leur propoſent de la maniere la plus convenable. C'eſt à quoi on ne peut réuſſir ſans une étude approfondie des ca-

ractères; & voila pourquoi le gros des éducations échouë. Un Père a ſix ou ſept enfans; un Maître vint ou trente Ecoliers. Il eſt bien rare, (& l'on ne peut guères ſe le promettre que de ces perſonnes en qui les lumieres & les bonnes intentions exiſtent dans un degré ſupérieur,) il eſt, dis-je, très rare qu'on s'attache à démêler les diſpoſitions de l'eſprit & plus encore celles du cœur de ſes éleves, pour les prendre enſuite par où ils ſont prenables, & les conduire ainſi avec autant de facilité que de ſuccès. C'eſt l'humeur, c'eſt le goût du Pédagogue qui décide de tout. Eſt-il dur? Tous ceux qui lui ſont ſoumis ſeront traités durement? Eſt-il mou, indulgent? La licence régnera juſques ſous ſes yeux. Eſt-il enclin à la vanité? Il animera ſes diſciples par des idées analogues à cette paſſion, & ainſi de l'avarice, ou de tout autre penchant. Combien de jeunes gens à qui l'on n'a jamais dit autre choſe pour les former, ſinon qu'ils étoient d'une telle extraction, qu'ils parviendroient à tel rang, qu'ils avoient tel héritage à attendre? Il eſt aiſé de ſentir l'imperfection & l'*immoralité*

lité de ces motifs. S'il ne s'agiſſoit que d'éveiller, d'exciter, de pouſſer vers un but quelconque, à la bonne heure. Mais ces axiomes vulgaires, *quiconque eſt grand, quiconque eſt riche, eſt tout*, ſont la fauſſeté même. Celui qui eſt grand, celui qui eſt riche, à quelque degré qu'il poſſéde ces prérogatives, s'il n'eſt que cela, n'eſt rien ; & une nullité abſoluë, pour parler ainſi, vaudroit encore mieux ; car le faux brillant dont il s'applaudit ne ſert qu'à mettre ſa turpitude réelle dans un plus grand jour. Si donc l'obligation de conduire par des motifs les hommes, & ſpécialement ceux qui reçoivent les premieres inſtructions, eſt une obligation indiſpenſable, c'eſt entant que ces motifs ſont conformes à la Loi naturelle & aux principes d'une ſaine Morale. Le but de cette Morale eſt la rectitude des actions ; rectitude qui conſiſte dans le concours de tout ce qui peut contribuer à leur perfection. Or des motifs vicieux ne ſauroient entrer dans ce concours.

Les choſes indifférentes deviennent bonnes, quand on les applique à un bon uſage, & mauvaiſes dans le cas oppoſé.

Si donc parmi les moyens qui peuvent ſervir en qualité de motifs à déterminer l'homme au bon uſage de ſes ſens, & à la perfection de l'entendement qui en réſulte, il s'en préſente qui étant indifférens de leur nature peuvent recevoir une détermination utile, on auroit tort de n'en pas profiter. La Nature ne les a mis à notre portée que pour nous faire naître l'idée d'y recourir.

A la tête de ces moyens naturels & eſſentiellement indifférens, on peut mettre cette Curioſité qui ſe manifeſte de ſi bonne heure dans les enfans, & qui les porte à demander ſoigneuſement qu'on leur nomme & qu'on leur explique tout ce qui les frappe. Il eſt certain que cette diſpoſition habilement ménagée eſt un principe très fecond pour faire ſuccèder à l'ignorance dans laquelle nous naiſſons les connoiſſances qui conviennent à notre état. Mais il ne s'agit pas ſimplement d'augmenter la Curioſité des enfans, & de la tenir continuellement en haleine, pour les former & les préparer à la perfection intellectuelle. Tout au contraire on met par là un obſtacle à cette

te perfection; obſtacle, qui devient dans la ſuite très nuiſible & pour l'ordinaire inſurmontable. La Curioſité en ſoi n'eſt qu'un deſir vague & inquiet de connoitre de nouveaux objets; & ce n'eſt point à ſatisfaire ſans ceſſe un ſemblable deſir que nous trouvons notre véritable intérêt. On n'y gagne autre choſe qu'un tour d'eſprit faux & puérile, un caractère volage & ſuperficiel. Rien n'eſt plus mépriſable & plus incommode dans la Société que ce qu'on y nomme un Curieux. Toujours alerte pour recueillir les moindres minuties, il lui importe infiniment d'apprendre ce qu'un tel a fait hier dans une partie de promenade où il s'eſt trouvé; ce qui s'eſt dit cette après-midi dans une Compagnie; où va celui-ci qui paroit affairé; quelle raiſon a fait entrer cet autre dans une Maiſon où il n'avoit pas coutume d'aller, &c. Ce défaut eſt beaucoup plus répandu parmi le ſexe; il vient d'un mêlange de foibleſſe & de vivacité dans l'eſprit, & de l'oiſiveté où vivent certaines perſonnes. Bien loin d'encourager un ſemblable goût, il faut l'extirper radicalement, ſi l'on veut produire l'attention & l'application qu'exigent des

études ſolides & ſuivies. Il y a plus: on doit non-ſeulement proſcrire la curioſité vulgaire dont j'ai parlé: il faut encore éloigner de l'étude même un certain eſprit de curioſité, qui eſt l'indice d'un défaut de ſolidité, & qui ne manque guères d'égarer ceux qui s'y livrent. Les queſtions qu'on nomme curieuſes, dès qu'il eſt décidé qu'elles ne ſont que curieuſes, ne méritent pas notre attention: il y a tant de choſes importantes à apprendre, qu'on eſt dans le cas d'un Voyageur preſſé, qui ne ſera pas tenté de ſortir de ſa route pour s'amuſer dans le bois le plus agréable, ou dans la prairie la plus riante. C'eſt un ridicule moins bas, mais c'eſt toujours un ridicule, que de conſacrer ſes recherches & ſes veilles à ſçavoir ce qu'il importe fort peu de connoître. On a déja dit là deſſus tout ce qui pouvoit ſe dire. *Quintilien* oppoſe formellement * la curioſité au travail & à la diligence: & *Ciceron* dit, † que ſi l'on étudie l'Hiſtoire, pour ſe former à l'imitation des grands hommes, c'eſt une oc-

* L. VIII. c. 3.

† *De Finib.* L. V. c. 36.

occupation digne de l'eſprit, mais que, ſi l'on veut ſimplement ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans les tems qui nous ont précédé, c'eſt curioſité.

QUAND on trouve un ſujet dénué de curioſité, on doit lui montrer qu'il y a des objets qui en ſont dignes, & quand au contraire la curioſité exiſte à un point dominant, il faut s'attacher à faire ſentir qu'il n'y a que certaines choſes qui la méritent. Alors, l'ayant ainſi pouſſée ou réduite juſqu'à ſes juſtes bornes, il eſt aiſé, il eſt agréable de conduire un Eleve qui attend avec impatience les nouveaux plaiſirs qu'on lui fait eſpérer, & qu'on lui procure en effet, à meſure qu'il avance. Il n'eſt pas beſoin d'imaginer d'autre encouragement, ni d'autre récompenſe. Chaque jour, au lieu d'avoir ſa peine, a ſa joye, & conduit à un jour plus heureux encore. Mais combien cela ne demande-t-il pas de ſagacité de la part des perſonnes chargées de l'inſtruction ? Il faut qu'elles ayent elles-même le goût parfaitement formé pour ne préſenter à leurs diſciples que des choſes où l'agréable ſe trouve toujours joint à l'utile. On voit ſans doute bien

des Pedans qui ſe recrient ſur les beautés qu'ils découvrent, & qu'ils prétendent faire voir dans les choſes qu'ils enſeignent, dans les Auteurs qu'ils expliquent; mais ils ne font que battre l'air, & étourdir de jeunes gens qui ne les comprennent pas. C'eſt le moyen d'éteindre une curioſité raiſonnable bien loin de l'entretenir. Si c'eſt là, dit-on, ce qu'il y a de plus beau & de plus attachant dans les études, elles ne méritent pas le tems & les ſoins qu'on y donne : il faut ſe tourner d'un autre côté, pour trouver des agrémens, & ſe tirer d'un eſclavage qui ne mene à rien.

L'EFFET legitime & utile de la curioſité louable, c'eſt de ſoutenir les efforts d'attention & de réflexion que nous faiſons pour arriver à la connoiſſance d'un objet la plus parfaite que l'on puiſſe obtenir, ſans nous laſſer juſqu'à ce que nous ayions atteint notre but. Cette diſpoſition s'identifie alors avec l'amour de la Vérité, qui doit nous guider dans toutes nos recherches. Mais il faut avouër qu'il y a des choſes qui piquent & entretiennent la curioſité beaucoup plus efficacement que d'autres. Ce ſont princi-

pa-

palement celles où les ſens & l'imagination trouvent à s'occuper, & ſont agréablement affectés des différens ſpectacles qui s'offrent à leurs regards. L'Aſtronome ne ſçauroit quitter le Teleſcope, ni le Phyſicien ſe détacher du Microſcope. La Nature inépuiſable en merveilles ſollicite continuellement leurs regards & leur attention. *Qu'on liſe les Halley & les Flamſteed*, les *Leuwenhoek* & les *Hooke*; ils fourniront des preuves convaincantes de ce que j'avance. Quelqu'un peut-il pouſſer plus loin l'aſſiduité, la patience, l'*infatigabilité*, ſi je puis m'exprimer ainſi, que l'a fait l'incomparable Mr. de *Réaumur*, dans ſes Obſervations ſur les Inſectes? Ce ne ſont pas là des curioſités vaines & ſtériles, comme l'oſent prétendre quelques détracteurs de ces grands hommes: c'eſt le tems le mieux employé qu'il y ait jamais eu. Outre les conſéquences perpétuelles qui ramenent des Créatures au Créateur, & qui élevent de plus en plus l'idée la plus eſſentielle de toutes, celle de l'Etre ſuprême conſidéré dans ſes Ouvrages, il découle de ces travaux une infinité d'applications convenables aux progrès des

Arts, & au bien de la Société. Tout le monde ne ſçauroit à la vérité tourner ſes vuës de ce côté là pour en faire ſurtout ſon principal objet; mais il n'y a point de cours d'étude où ces connoiſſances ne doivent trouver leur place; & elles peuvent ſervir de bonne heure à délaſſer, à encourager, à récompenſer ceux dont on exige des tâches un peu plus pénibles. L'Auteur du *Spectacle de la Nature* a fort bien prouvé que ceux que leur naiſſance & leur rang appellent à une condition ſupérieure au vulgaire, ne ſçauroient mieux faire que d'enrichir, d'orner leur eſprit des plus belles connoiſſances que fournit l'étude de la Nature, & l'inſpection des différentes manœuvres des Arts. Les jeunes gens, ſurtout ceux de diſtinction, perdent ou employent mal une infinité d'heures, dont ils tireroient un excellent parti, ſi on leur inſpiroit une ſemblable curioſité, & qu'on les mit à portée de la ſatisfaire. Ils n'auroient pas dans un âge plus avancé, la honte d'ignorer les choſes les plus communes.

LA preuve qu'on a augmenté la force de ſes ſens, & qu'on les a rendus plus pro-

propres aux ſervices qu'ils doivent rendre à l'Entendement, eſt une preuve de fait, dont chacun peut aiſément s'aſſurer. Elle conſiſte en ce que par le moyen de quelque ſens on ſaiſit plus promtement un plus grand nombre de choſes qu'on ne pouvoit le faire auparavant, ou que ne peut le faire un autre dont les organes ſont auſſi bien diſpoſés que les nôtres. L'exemple de la lecture répandra là deſſus tout le jour néceſſaire. Celui qui ne ſçait pas lire a des yeux tout comme celui qui ſçait lire; & quand on lui offre une page chargée de caractères, il les voit ſans qu'il lui en échape aucun. Cependant cette vuë lui eſt inutile: ſon Ame n'y gagne rien, ou tout au plus l'idée aſſez inutile de la difference qu'il y a entre un papier blanc, & un papier écrit ou imprimé. Veut-il apprendre à lire? On ſçait que c'eſt un travail long & pénible. Au bout d'un certain tems, connoiſſant les lettres, il aſſemblera peſamment les ſyllabes, juſqu'à ce que finalement il parvienne à lire d'une maniere aiſée & courante. Alors, quoiqu'il ait les mêmes yeux qu'il avoit avant que de ſçavoir lire, ce ſeront pourtant des yeux

bien plus utiles à l'Ame; & l'indice de cette *utilité* ſera, comme nous l'avons dit, la promtitude & la facilité dans l'exécution de certains actes dont on étoit auparavant incapable. Il en eſt de même de tout ce que nous apprenons dans les Sciences, les Arts & les Métiers: en conſervant les ſens & les organes que nous avons apporté au monde, nous les faiſons ſervir à l'acquiſition de quantité de connoiſſances, qui rendent notre Ame fort ſupérieure à ce qu'elle étoit auparavant, & à ce qu'elle demeureroit ſans cela.

C'EST à l'attention que nous ſommes ſurtout redevables de ces progrès dans l'uſage des ſens. Sans elle ils ſont impoſſibles; & ils s'accroiſſent à meſure que nous devenons plus capables de fixer fortement notre attention, & de la conſerver longtems. Le plus haut degré de l'attention conſiſteroit à pouvoir demeurer attachée à un objet quelconque auſſi longtems qu'on le jugeroit à propos, & à ſurmonter toutes les cauſes de diſtraction qui naiſſent de la préſence & de l'action des objets extérieurs. Ce degré eſt au-deſſus des forces humaines; l'organe

ſe

ſe laſſe, & quand il ne ſe laſſeroit pas, l'ame ſe laſſeroit d'en faire uſage. Il y a des ébranlemens ſi violens & ſi douloureux, que l'attention la plus forte y ſuccombe. Le bruit de pluſieurs tambours près des oreilles, une violente colique, une rage de dents, des piquures, brûlures, ou autres impreſſions du dehors, *diſtrairont immanquablement* le Philoſophe le plus conſommé auſſi bien que la femmelette la plus foible. Mais hors de là, il eſt incroyable comment par des degrés ſucceſſifs, & par une application ſoutenuë, on peut parvenir à ſe rendre attentif, ſoit par rapport à l'intenſité de l'attention, ſoit à l'égard de ſa durée. Dans l'état naturel ce ſont plutôt les objets qui attirent l'attention, que l'attention qui ſe porte vers les objets. Les traces qui ſe conſervent alors ſont extrèmement foibles. Demandez à un homme qui s'occupe de bagatelles pendant toute la journée, ce qu'il a penſé, remarqué, obſervé, quand cette journée eſt finie, il ſera fort embarraſſé de vous répondre : il n'a fait que végéter. Cela eſt ſurtout vrai de l'état naturel proprement ainſi nommé, c'eſt à dire, de ce-

celui des individus que le hazard a privé de toute éducation, de ces enfans qu'on a quelquefois trouvés dans les forêts, où ils avoient juſqu'alors vêcu. Quoique leurs yeux euſſent été frappés de tous les objets qui étoient à leur portée, & qu'en rencontrant un arbre, un ruiſſeau, &c. ils y euſſent ſans doute fait une ſorte d'attention, cependant il a été impoſſible d'exciter en eux, après les avoir élevés, aucun ſouvenir de leur état précédent: ils n'en ont retrouvé aucune trace dans leur cerveau. Cela rend un peu ſuſpecte l'hiſtoire de la jeune fille ſauvage trouvée en Champagne: outre bien des circonſtances romaneſques, dont eſt chargée la narration, d'ailleurs intéreſſante, qui la concerne, elle paroit avoir eu trop d'idées, & ſurtout trop de mémoire, rélativement à ſa ſituation paſſée: cela n'eſt pas dans la Nature. Mais ſurtout il y a un peu dequoi rire aux dépens des Théologiens de *Chartres*, qui interrogerent magiſtralement ce ſourd & muet de leur Ville, dont l'exemple eſt ſi fameux. Il eſt inconcevable que des gens de bon ſens ayent voulu trouver, dans le cerveau de cet homme, des idées de Dieu, de la

Con-

Conſcience, des Vertus & des Vices; idées qu'on ne trouve pas ſeulement chez le plus grand nombre des Sauvages, quoique ceux-ci faſſent un uſage réglé de leurs ſens, ayent un langage, & vivent dans une eſpece de Société. C'eſt le plus grand embarras des Miſſionnaires judicieux que celui de parvenir à exciter ces idées inconnues ou abſtraites dans l'eſprit d'hommes qui n'ont jamais paſſé par aucun des degrés qui nous y conduiſent. Et l'on voudroit qu'elles exiſtaſſent dans un cerveau dont les avenuës ont été preſque entierement bouchées. Mais la chimère des *idées innées* a ſuggéré ces procédés ſinguliers, & ces *interrogatoires* déplacés.

POUR ne pas trop groſſir cet Ouvrage, nous renvoyons à la *Pſychologie empirique* de Mr. *Wolff* ceux qui veulent s'inſtruire à fonds de la nature de l'attention, des moyens de la perfectionner, & des ſuccès qu'on peut ſe promettre dans ce travail. Il embraſſe trois choſes principales; l'indifférence de l'attention, qui conſiſte à s'en rendre tellement maître qu'on puiſſe la tourner à ſon gré vers un objet quelconque; la force de l'attention

tention, par laquelle nous la conſervons au milieu des plus grands obſtacles; & enfin ſa durée. On ne manque guères de citer ici l'exemple d'*Archimède*. Enfoncé dans ſes profondes méditations, il en perdoit le boire & le manger; bien plus, lorsque *Marcellus* prit *Syracuſe*, cette Ville ayant été livrée à la fureur du Soldat, les cris affreux qui retentiſſoient de toutes parts ne ſe firent point entendre à *Archimède*; il ne vit pas même un Soldat qui entroit dans ſa chambre avec violence, & qui le tua. C'eſt pouſſer l'attention un peu loin, & peut-être trop. Car, indépendamment du cas qui coûta la vie à ce Geomètre, & qui eſt aſſez rare pour qu'on ſe diſpenſe de le mettre en ligne de compte, une contention de cette force, & qui dérange trop les heures de la nourriture & du ſommeil ne peut qu'être préjudiciable à la ſanté & à la prolongation de la vie: d'où il s'enſuit qu'elle répugne à l'obligation naturelle. Mais il n'eſt pas beſoin de s'attacher à combattre cet excès: on péche beaucoup plus par le défaut contraire.

L'IDÉE d'*Archimède* nous conduit na-

tu-

turellement à celle des Mathématiques & de l'étude de la Geométrie. On prétend que cette étude eſt un des moyens les plus efficaces pour arriver au comble de l'attention ; & ceux qui donnent des préceptes d'éducation & d'étude la recommandent ſurtout ſous ce point de vuë. Il y a pourtant ici une diſtinction très importante à faire. Des trois choſes ci-deſſus indiquées comme conſtituant la notion complette de l'attention, l'indifférence, la force & la durée, les deux dernieres s'acquierent ordinairement par l'application aux Sciences Mathématiques, quand on y apporte d'ailleurs les diſpoſitions naturelles qu'elles demandent. Mais on ſe trompe beaucoup, (& c'eſt néanmoins une erreur fort commune,) quand on croit qu'un Geomètre, parce qu'il eſt verſé dans la Science dont il a fait ſon objet, à quelque ſupériorité qu'il y ſoit parvenu, en ſoit plus propre à exercer ſon attention avec ſuccès ſur les objets qui ſont du reſſort des autres Sciences, ſur des matieres, par exemple, de Metaphyſique ou de Morale. L'expérience prouve au contraire qu'il eſt beaucoup plus étranger

dans

dans ces Sciences que s'il n'étoit pas Geomètre: & cela vient de ce qu'imbû de la ſupériorité des principes geométriques, & leur attribuant une certitude qui ne leur convient plus dès qu'on les tranſporte hors de leur domaine, dès qu'on les applique à des notions réelles, bien différentes des abſtractions & des fictions de la Geométrie, il adopte aveuglement des conſéquences qui découlent en effet de ſes principes, mais qui participent à la fauſſeté de tout principe tranſplanté, & pour ainſi dire, dénaturé. Il n'y a donc qu'une ſaine Logique, dont les préceptes ne ſont pas moins fondés ſur des démonſtrations évidentes que toutes les opérations de la Geométrie, il n'y a, dis-je, qu'une ſemblable Logique dont l'étude aſſiduë, & continuellement ramenée à la pratique, puiſſe donner à l'Ame la vraye indifférence de l'attention, c'eſt à dire, la parfaite aptitude à ſe rendre attentif aux objets quelconques. La Geométrie n'eſt au fonds que la Logique appliquée aux grandeurs: tant qu'on demeure dans l'enceinte des notions de cet ordre, la marche du Geomètre eſt ſûre, parce qu'il s'appuye ſur la Logique;

que; mais, s'il commet le Sophiſme par lequel on paſſe d'un genre à l'autre, la Logique l'abandonne, elle deſavouë toutes les conſéquences qu'il tire, quelque longue & bien liée qu'en paroiſſe la chaîne. Il eſt bien vrai que la nature même des abſtractions geométriques, c'eſt à dire, leur ſimplicité & l'exactitude avec laquelle elles ſont déterminées, favoriſe beaucoup les opérations qui les concernent, & y répand un jour qui a fait croire pendant ſi longtems, que la certitude étoit le partage excluſif de la Geométrie. Mais, ſi l'on fait attention que ſes premiers principes ſont réſolubles en notions métaphyſiques, & n'ont de certitude que celle qui exiſte antérieurement dans ces notions, on verra bien d'un côté, que l'évidence geométrique diſparoit & ceſſe dès qu'on parvient à des concluſions qui ne peuvent plus être ramenées à ces notions primitives, & de l'autre, que s'il eſt poſſible de traiter d'autres Sciences de la même maniere, & de les ſubordonner logiquement aux mêmes principes fondamentaux de toutes nos connoiſſances, la prérogative de la certitude leur conviendra tout comme aux Mathématiques. PER-

PERSONNE n'ignore que l'entrepriſe a été non ſeulement tentée, mais exécutée par le célèbre *Wolff*: Il s'eſt propoſé dès l'entrée de ſa carriére de traiter toutes les Sciences philoſophiques de la même maniere qu'on traite ordinairement les Mathématiques, & en ſuivant la méthode dont *Euclide* & les anciens Geomètres ſe ſont ſervis. Nous n'entrerons point ici dans tout ce qui a été dit pour ou contre le ſuccès de cette entrepriſe. Comme *Wolff* eſt un Philoſophe moderne, dont la mort eſt encore récente, les paſſions ont eu juſqu'ici beaucoup de part aux jugemens qu'on a porté de ſes Ouvrages. La poſtérité décidera ſans doute avec plus d'impartialité. Il ſuffit de remarquer que des Ouvrages philoſophiques, où la méthode des Geomètres eſt obſervée quant à ce qu'elle a d'eſſentiel, & indépendamment de l'apparat des termes, ſont infiniment plus propres à former l'attention, quand même ils ne contiendroient rien de nouveau, & qu'on pourroit les trouver un peu trop longs, que ces Livres où le fil de la méthode eſt entierement inobſervable, & qui ſont écrits tout de ſuite à

la façon des compoſitions hiſtoriques, oratoires, &c. On a beau intituler ces Livres, *Recherche de la Vérité*, *Traité de l'Entendement humain*, ou comme on voudra; quelques beautés, quelques vérités même qu'ils puiſſent renfermer, comme en renferment effectivement les deux excellens Ouvrages qui portent les titres que je viens d'indiquer, il eſt pourtant impoſſible d'être conduit par leur moyen à la certitude & à l'évidence, ou bien il faut que celui qui les lit dans le deſſein d'en retirer un ſemblable fruit, prenne la peine de les analyſer exactement, & de les réduire à une chaîne de propoſitions liées entr'elles, & détachées de tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, afin de juger ſi cette liaiſon eſt réelle, ſolide, démonſtrative, en un mot conforme aux régles de la Logique. Or je demande, s'il ne vaut pas mieux que les Livres purement didactiques, & dont les Auteurs ne peuvent, ni ne doivent ſe propoſer d'autre but que d'expoſer les Vérités dans toute leur ſimplicité & dans toute leur force, ſoyent réduits tout d'un coup, par ces Auteurs même, à la forme la plus convenable à leurs vuës,

(&

(& perſonne ne niera que ce ne ſoit celle que nous recommandons,) que d'être diſpoſés dans un ordre différent, & chargés de ſuperfluités, quelques agréablement & ingénieuſement écrites qu'elles ſoient d'ailleurs.

CEUX qui paroiſſent rebutés de la peine, ou plutôt de l'eſpece d'ennui, que cauſe dans les commencemens la lecture de ſemblables Ouvrages, confondent les difficultés réelles avec celles qui ne ſont qu'apparentes. Il n'en coûte autre choſe pour lire ce qui eſt écrit ſuivant les régles de la methode ſcientifique, que de s'accoûtumer à la forme de ces Ecrits, c'eſt à dire, à rencontrer les Propoſitions ſéparées les unes des autres, placées dans leur ordre naturel, accompagnées chacune des raiſonnemens qui ſervent à les prouver, & ce qui paroit le plus révoltant au grand nombre des Lecteurs, exprimées par des renvois, lorsqu'il eſt néceſſaire de les rappeller, ſans qu'il le ſoit de les répéter. Voilà tout le myſtère de cette methode ſi redoutable; les vint premieres pages du premier Volume d'une Philoſophie ainſi écrite, luës attentivement, mettront au fait de cet arrangement,

ment, & un peu de réflexion fera tout auſſi-tôt ſentir, que c'eſt l'unique ſource des idées diſtinctes, l'unique voye qui puiſſe mener à l'évidence. Alors on ſçait toujours d'où l'on vient & où l'on va; & toutes les fois qu'on craint de s'être égaré, on peut retourner ſur ſes pas, les compter en quelque ſorte tous, & s'aſſurer qu'il n'y en a aucun qui ſorte de la bonne route. Je dis plus : à l'aide de cette méthode, quiconque le veut, peut ne s'égarer jamais. Il n'eſt pas poſſible à l'homme de tout ſçavoir, de tout comprendre; mais je maintiens qu'il dépend de lui de ne ſe point tromper. Car, dès qu'il ſçait qu'on ne doit admettre aucun terme qui ne ſoit exactement défini, aucune idée qui ne ſoit diſtincte, aucune propoſition qui ne ſoit prouvée, aucun raiſonnement qui ne ſoit concluant; dès qu'il trouve dans les régles de la Logique des moyens infaillibles de s'aſſurer de l'exactitude des définitions, de la diſtinction des idées, de la force des preuves, & de la legitimité des raiſonnemens, il eſt aſſurément le maître de ne recevoir pour vrai que ce qui réunit ces caractères, & de ſuſpendre ſon jugement ſur tout

le reſte; ou du moins d'examiner les degrés de probabilité & de régler ſes opinions d'une maniere qui y ſoit conforme. Se plaindra-t-on après cela d'une peine qui n'eſt qu'imaginaire, puiſque rien n'eſt moins pénible, que d'aller d'une idée à l'autre par la route la plus naturelle, & quoiqu'on en diſe, la plus courte? Se laiſſera-t-on aller à un dégoût, qui n'eſt que la fauſſe délicateſſe d'un eſprit gâté par des lectures ſuperficielles, & par des études mal digérées? Ceux qui ſont aſſez raiſonnables pour faire quelque effort ſur eux-mêmes, reviennent bientôt de ces préventions, & ſont charmés de n'en avoir pas été aveuglément la dupe. Bien loin que cette lecture preſque abhorrée les fatigue, ils la font avec un plaiſir, une facilité, une rapidité ſupérieure à celle qu'on apporte aux Livres de ſimple amuſement. Parvenus au bout d'une foule de gros Volumes, dont le ſeul aſpect les avoit tant de fois découragés, ils ſe felicitent non-ſeulement d'avoir ſoutenu cette lecture, mais ils la recommencent avec une nouvelle ardeur, & ne ceſſent de la reprendre, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoyent entie-

tierement appropriés le tréſor qu'elle renferme. Qu'on faſſe lire tant qu'on voudra les autres Ouvrages de Philoſophie aux commençans, qu'on les liſe & qu'on les reliſe ſoi-même, quand on eſt plus avancé en âge & en connoiſſances, ce qui en demeure dans l'eſprit ſe réduit à fort peu de choſe; on connoit hiſtoriquement les matieres traitées dans ces Ouvrages, l'ordre très irrégulier que les Auteurs y ſuivent, les opinions particulieres qu'ils y propoſent; & puis c'eſt tout. On n'en eſt pas plus Philoſophe, pas mieux en état de diſcerner la vérité d'avec l'erreur, de bien prouver l'une, & de bien réfuter l'autre. C'eſt quelque choſe d'admirable que de voir la confiance, l'emphaſe, avec laquelle de prétendus Philoſophes modernes citent *Locke* comme un Oracle, le mettent au deſſus de tous ceux qui ont travaillé aux progrès philoſophiques de l'Eſprit humain, & traitent avec mépris tout ce qui n'eſt pas puiſé dans ſon fameux Traité *de l'Entendement humain*. Parmi ceux qui tiennent ce langage, il n'y en a presque point qui ayent pû ſoutenir une lecture complette & attentive de ce Traité; & il y

en a bien moins encore qui puiſſent rendre compte de cette lecture, préſenter d'une maniere diſtincte les principes de ce Philoſophe, l'ordre qui y règne, & les preuves qui les appuyent. C'eſt un beau début aſſurément que de conſacrer ſoixante pages *in quarto* à traiter la queſtion *des Idées innées*, dont une conſéquence de quelques lignes miſe à ſa place auroit ſuffiſamment montré la chimère. Je voudrois bien encore que quelcun de ces admirateurs à toute outrance prit la peine d'énoncer d'une maniere bien lumineuſe le contenu du Chapitre intitulé *de la Puiſſance*. Mais, parce que faute de ſaines notions il eſt échapé à *Locke* de dire en paſſant qu'il ne ſeroit pas impoſſible que la matiere poſſedât les attributs de la ſubſtance ſpirituelle, cela en a fait un Coryphée des Philoſophes, aux yeux de ceux à qui cette aſſertion paroit un axiome, dont les conſéquences favoriſent leurs principes. Quand ces aſſertions ſe trouvent répetées dans des Ouvrages auxquels certaines circonſtances accidentelles ont donné de la célébrité, & qu'elles ſont aſſaiſonnées d'ironies contre quiconque eſt aſſez téméraire, ou dépour-

pourvû de ſens, pour penſer autrement, cela ſuffit pour donner le ton à la multitude. A la bonne heure; mais bien des années d'expérience m'ont convaincu que ce n'eſt point avec de ſemblables Guides qu'on parvient au Sanctuaire de la Vérité. Je n'ai garde au reſte de nier que dans les Ouvrages en queſtion, & en particulier dans celui de M. *Locke*, il n'y ait des choſes excellentes, & en très grand nombre; mais elles ne ſont véritablement telles que pour celui qui peut les ſoumettre à la pierre de touche d'une ſaine Logique, & les ſubordonner par le moyen de la vraye méthode à des principes inconteſtables. J'avouë que tout cela demande une ſupériorité intellectuelle, à laquelle peu de gens parviennent. Mais c'eſt préciſément afin de la rendre plus commune que nous recommandons ici la lecture & l'étude des Cours de Philoſophie ſcientifique, & que nous avons crû devoir inſiſter là-deſſus avec quelque étenduë, parce qu'il ne s'agit pas moins que de déſſiller les yeux des Hommes, qui tâtonnent depuis ſi long-tems dans la route de la Vérité, qui s'obſtinent à y tâtonner, & qui s'irritent quand

on veut les conduire au grand jour. En un mot, & pour conclure, je n'ai jamais vanté de vive voix, ni dans mes Ecrits le premier & le principal Cours de Philoſophie ſcientifique, celui de M. le Baron *de Wolff*, comme un Syſtême de Vérités ſans mêlange d'erreur, quoique je ſois bien perſuadé que c'en eſt effectivement un; mais, pour ne point m'appuyer ſur le préjugé de l'autorité, ni paroître vouloir oppoſer prévention à prévention, j'ai toujours dit à ceux que ma Charge m'appelle depuis plus de vint ans à enſeigner, que je ne leur propoſois ce Cours que comme une *Manuduction*, une Introduction à la Vérité, qu'ils y trouveroient les moyens de s'aſſurer ſi je leur diſois vrai, qu'après avoir fait leur Logique avec ſoin, ils devenoient auſſitôt mes juges, & que je les ſollicitois même fortement à l'être, leur laiſſant après cela une parfaite liberté de décider, s'ils devoient admettre pour des Vérités les propoſitions que je leur offrois comme telles, ou bien les rejetter, & chercher ailleurs dequoi les mieux ſatisfaire. Mais ce que je leur ai déclaré de la maniere la plus poſitive,

&

& par l'effet d'une conviction intime, c'eſt qu'ils liroient & étudieroient vainement tout autre Cours étendu, ou abrégé, dans lequel il n'y auroit d'autre ordre qu'une diviſion arbitraire par Sections & par Chapitres, & où les idées n'auroient, pour ainſi dire, qu'une liaiſon de *juxta-poſition*. C'eſt comme ſi, pour conſtruire une Maiſon, on apportoit les différentes pieces qui doivent y entrer, qu'on les plaçât indifféremment à meſure qu'elles ſe préſenteroient ſous la main, & ſurtout qu'on ſe contentât de mettre les briques les unes à côté des autres ſans chaux, ni ciment.

Il étoit eſſentiel de détruire le préjugé qui fait conſidérer les Ouvrages, dont nous venons de prendre la défenſe, comme intrinſéquement pénibles, deſagréables, ennuyeux, & demeurant toujours tels, quand même on leur accorderoit d'ailleurs la prérogative du Vrai; il faloit, dis-je, les préſenter ſous une idée plus attrayante & qui en même tems leur convient mieux; & cela parce que l'attention, quelque autre motif qu'on lui propoſe, n'eſt jamais efficacement ſoutenuë que par le plaiſir, qu'el-

le croit & décroit avec lui, & qu'elle eſt portée à ſon comble ſi le plaiſir qui l'accompagne eſt d'un ordre à nous captiver entierement. Ce n'eſt pas la Geométrie ſeule, qui abſorbe au point où nous avons vû qu'*Archimède* étoit abſorbé; elle ne le fait que par l'extrême ſatisfaction qu'on y goûte en faiſant de continuels progrès dans la connoiſſance de Vérités évidentes: toute autre occupation qui conduira aux mêmes voluptés de l'eſprit produira un recueillement tout auſſi concentré. Je ne parle point des effets de nos paſſions: ils offusquent l'ame au lieu de l'éclairer; c'eſt une pure yvreſſe des ſens. Dans l'intuition de la Vérité on ne voit qu'elle, mais on voit en effet & l'on jouït de la lumiere. Dans le délire des paſſions, on ne voit rien du tout, & l'on eſt dans les ténèbres; car ce n'eſt pas voir que de ſe repréſenter confuſément, groſſièrement, & avec une eſpèce de fureur, l'objet dont on jouït. Auſſi de pareils plaiſirs mènent bientôt à la laſſitude, au dégoût, aux amertumes. Mais quant aux objets de l'eſprit & des opérations intellectuelles, la meſure du plaiſir, comme nous l'avons dit,

dit, peut être regardée comme la meſure de l'attention; & la ſource de ce plaiſir étant intariſſable, il en réſulte que l'attention peut durer toujours, en poſant les reſtrictions qu'exigent la foibleſſe de nos organes, & les diſtractions inévitables auxquelles nous aſſujettiſſent les beſoins naturels.

Si l'identité de plaiſir ſupplée à la différence des objets, & met l'Ame en état de donner le même degré d'attention à tous ceux qui l'en récompenſent par le même degré de joye intellectuelle, il y a enſuite, quand on entre dans le détail, diverſes cauſes qui modifient l'attention, ſuivant les individus en qui elle exiſte, ou ſuivant les circonſtances dans leſquelles on exerce cette faculté. Et d'abord une heureuſe conſtitution naturelle, ou une habitude pouſſée jusqu'où elle peut aller, mettent quelquefois certaines perſonnes en état de donner & de partager leur attention avec un ſuccès & à un point qui tient du prodige aux yeux du vulgaire. On ne manque pas, toutes les fois que ce ſujet vient ſur le tapis, d'alléguer l'exemple de *Jules Ceſar*, qui, en écrivant lui-même une Lettre, pou-

voit en dicter quatre autres, ou qui en dictoit ſept à la fois, lorsqu'il ne tenoit pas la plume. Ce n'étoit aſſurément pas l'étude de la Geométrie, ni celle de la Philoſophie ſcientifique, qui avoit conduit ce grand Homme à faire quelque choſe d'auſſi rare, ou plutôt d'auſſi unique. Mais l'excellence naturelle de ſon génie, cultivée par une heureuſe éducation, & ſurtout excitée par une ambition véhémente, dont il ſentit les éguillons dès ſes plus tendres années, le conduiſirent à ce dévelopement merveilleux des facultés dont la Nature l'avoit doué. On trouve quelquefois dans des hommes fort inférieurs à *Ceſar*, dans des conditions & des occupations ſubalternes, un degré d'attention, qui, proportions gardées, n'eſt pas moins ſurprenant. Il ſeroit difficile de dire comment ils y ſont parvenus, c'eſt à dire, ce qui y a le plus contribué en eux, du naturel ou de l'acquis. Il ſeroit également difficile de preſcrire à cet égard des règles qui ſortiſſent de la généralité, & qui fuſſent, par exemple, applicables aux diverſes Profeſſions. Les mêmes moyens ne ſçauroient convenir à tous les genres d'attention.

tion. Autres ſont inconteſtablement ceux dont l'Artiſte ſe ſert, & autres ceux qui ſont employés par l'Homme de Lettres. Il y a même une variété rélative aux diverſes ſortes d'étude & de litterature. L'Hiſtorien porte ſon attention ſur l'analyſe des faits, le Philoſophe ſur celle des notions, le Grammairien ſur celle des mots. Il n'eſt pas impoſſible pourtant de preſcrire à chacun d'eux certaines règles; mais cela nous meneroit trop loin, & n'entre pas dans notre plan.

Les ſens ſont les miniſtres de l'Ame, & l'imagination peut être appellée le Vicaire des ſens. Il en réſulte que l'Ame n'eſt jamais mieux ſervie, & mieux en état de conſerver ſon attention que quand elle eſt ſoutenuë par les ſens & par l'imagination. C'eſt un fait d'expérience. Dès qu'un objet ceſſe d'être ſenſible, ou imaginable, il nous eſt beaucoup plus difficile d'y penſer, & même nous avons pour l'ordinaire du penchant à croire qu'il n'exiſte plus. Réciproquement, ſi nous nous aviſons d'attribuer l'exiſtence à des objets que nous ne connoiſſons ni par les ſens, ni par l'imagination, nous ne manquons pas de les revêtir de quelque figu-

re qui nous facilite les moyens d'y penſer. Les Anges, les Démons, les Ames qu'on ſuppoſe revenir après la mort, ſont conçus avec des corps qui ne diffèrent de ceux que nous voyons & touchons que par la ſubtilité de la matiere dont ils ſont compoſés. Et la Divinité elle-même a ſouvent été l'objet d'une ſemblable ſuppoſition. Il s'enſuit de-là qu'il faut prévenir de bonne heure ces erreurs vulgaires, ce penchant à tout matérialiſer, & pour ainſi dire, *corporifier*. Sans cela on n'arriveroit jamais à la région de l'Entendement, qui eſt le ſéjour des notions abſtraites, & par conſéquent inſenſibles & inimaginables. Mais c'eſt à proprement parler l'étude d'une ſaine Philoſophie, qui rend cet office à ceux qui ont fait préalablement diverſes autres études. Or, dans ces études, on peut non-ſeulement employer le ſecours des ſens & de l'imagination, mais on n'a point d'autre voye à ſuivre, point d'autres moyens dont on puiſſe attendre du ſuccès. Les premiers objets qu'on met ſous les yeux des enfans ſont des images qui les amuſent & les inſtruiſent en même tems. Et quoique, dans la ſuite,

on

on s'occupe à leur donner des idées plus préciſes & à former leur eſprit, tous les ſoins qu'on prend réuſſiſſent beaucoup mieux quand par d'innocens artifices on peut intéreſſer & attacher les ſens & l'imagination. Il y a même des choſes qu'on étudieroit inutilement, ſi l'on n'avoit ces ſecours à ſa portée. Les Geomètres eux-mêmes, tout élevés qu'ils ſont au deſſus de la matiere, n'iroient pas loin s'ils n'avoient la précaution de tracer toutes leurs opérations ſur le papier, & de les repréſenter par des figures. Il en eſt de même du calcul de l'Algèbre, & de ſes ſignes. Mais le grand art, qu'une Philoſophie peu commune peut ſeule enſeigner, c'eſt de ſçavoir s'arrêter où il faut dans cet uſage des repréſentations empruntées des ſens & produites par l'imagination, pour ne pas y aſſujettir ce qui y répugne eſſentiellement, ou pour ne pas refuſer l'exiſtence à ce qui ne ſçauroit y être aſſujetti. La diviſibilité à l'infini, conſidérée comme une propriété réelle des corps, eſt une chimère, qui n'a été ſi univerſellement reçuë que par un effet de la prévention aveugle & opiniâtre que nous

combattons. Il y a eu, & il y a encore un très grand nombre de Philoſophes, qui prétendent que les élémens des corps doivent être eux-mêmes des corps, doués des trois dimenſions, & par conſéquent diviſibles; ce qui revient à nier la poſſibilité des élémens, puiſque tout ce qui n'a pas une ſimplicité parfaite, tout ce qui conſerve encore des parties, ne ſçauroit porter qu'abuſivement le nom d'élément. Mais n'entrons pas plus avant dans une controverſe qui nous meneroit trop loin.

Si nous comparons à préſent les ſens avec l'imagination, rélativement à leur efficace pour conſerver l'attention, nous trouverons que les ſens l'emportent extrêmement, & qu'il eſt plus difficile de demeurer attentif, lorſque les objets ceſſent de leur être ſoumis, que tant que les impreſſions ſenſibles durent. Un ſpectacle de quelques heures peut nous captiver au point que nous n'ayons pendant ce tems-là d'autres idées que celles qu'il nous fournit. De retour chez nous, quelque charmés que nous en ayions été, quelque plaiſir que nous trouvions à en rappeller les parties, nous ne pourrons

ja-

jamais nous en occuper, ni auſſi vivement, ni auſſi long-tems. Dans les grandes paſſions l'imagination embraſée produit quelquefois des effets pareils à ceux qui naîtroient de la préſence des objets, & qui durent autant que ſi nous continuions à voir ces objets. L'amour, la vengeance, en fourniſſent des exemples. Cependant ce n'eſt pas le cas le plus ordinaire; la plûpart des perſonnes paſſionnées ſe rallentiſſent pourvû qu'on puiſſe les ſéparer & les éloigner des choſes qui irritent leur paſſion. Des Amans qui jettent les hauts cris & ſont inconſolables en ſe faiſant de tendres adieux, ne tardent ſouvent guères à paſſer de cet état violent à la tiédeur, & de la tiédeur à l'indifférence. Après cela ce qui fait que l'imagination ſoutient les paſſions, c'eſt que la plûpart de celles-ci ne ſont autre choſe que des illuſions & des ſéductions qui ont l'imagination ſeule pour principe. Pour guérir la plûpart de ceux qui ſont dévorés par le feu de quelque paſſion, il ſuffit de leur permettre la jouiſſance de l'objet ſi ardemment deſiré. Mais, quand on la leur interdit au contraire, & qu'on fait naître de grands obſta-

ſtacles, l'imagination en prend lieu d'augmenter ſes fictions, & d'accroître preſque à l'infini le prix du prétendu bonheur auquel elle aſpire. Tout cela pourra retrouver ſa place avec plus d'étenduë dans les détails de la Morale pratique (*): ici il ne s'agit que des moyens de perfectionner nos facultés, & les paſſions ne s'en mêlent guères, au moins ces paſſions véhémentes dont nous venons de parler. Ainſi à cet égard il demeure vrai que l'imagination eſt beaucoup plus foible que les ſens, & par conſéquent qu'elle n'eſt pas auſſi propre à conſerver la force & la durée de l'attention. Dans les cas donc où nous voulons demeurer attentifs, il faut, autant qu'il eſt poſſible, nous procurer la préſence même des objets, & en faire la baſe des inſtructions que nous recevons. Que feroit un Cours d'Anatomie ſans l'inſpection continuelle du Corps humain & de toutes ſes parties; un Cours de Botanique

(*) J'entens par-là une ſuite que je pourrai donner à cet Ouvrage, ſous le titre de *Principes de Morale déduits des Opérations de la Volonté.*

que qui ne ſeroit pas accompagné de la vuë des Plantes, & ainſi du reſte? Cela eſt ſi eſſentiel que des figures, qui ne ſont que les images des objets réels, ſont beaucoup moins propres à nous attacher & à nous inſtruire, que la vuë des corps tels que la Nature les a formés. Les plus belles Eſtampes, les repréſentations en bois, en cire, &c. ſont aſſurément d'un grand ſecours à ceux qui ſeroient dénués de tout autre; mais il y a bien plus de plaiſir & de profit à conſidérer les objets dans leur état d'organiſation & d'action. De-là vient auſſi que des gens qui paroiſſent conſommés dans le Cabinet, & qui ont pouſſé en effet leurs connoiſſances auſſi loin qu'elles peuvent aller à l'aide des Livres & des figures, ſont fort étonnés & embaraſſés quand il faut tailler, pour ainſi dire, en plein drap, & manœuvrer ſur le terrain. Un Officier qui a vû toutes les évolutions de la Tactique dans *Folard* n'eſt pas pour cela en état de les faire faire à ſa Troupe; les Traités de Fortification, d'Architecture navale, &c. ne rendent pas capable de conſtruire une Fortereſſe, un Vaiſſeau de Guerre. Il faut faire comme PIERRE LE GRAND, al-

aller dans tous les atteliers, travailler ſur les chantiers, ſi l'on veut acquérir cette capacité. On peut appliquer ici ce qu'*Horace* dit des repréſentations théatrales *.

Segnius irritant animos demiſſa per aurem
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator.

POUR tourner à préſent nos vuës du côté de la Morale, nous devons faire de nos actions l'objet d'un examen attentif, ſans quoi nous ne nous connoîtrons jamais nous-mêmes, & par conſéquent nous ne ſerons jamais en état de nous perfectionner. Tout ce qu'on appelle *coulpe*, ou faute, vient d'un défaut d'attention: & toute action commiſe ſans attention, quoiqu'elle la méritât, eſt moralement mauvaiſe, quand même il n'en réſulteroit aucun mal phyſique. Si tenant un petit morceau de papier, je le laiſſe tomber ſur le plancher dans mon Ca-

* Art. Poet. v. 180—182.

Cabinet, il n'importe qu'il tombe, & où il tombe: je n'ai eu aucun tort de n'y pas prendre garde. Mais ſi je ſuis à ma fenêtre, ayant entre les mains une pierre, un morceau de métal, &c. & que je le laiſſe échaper par mégarde, de façon qu'il puiſſe bleſſer quelque paſſant, j'ai toujours tort, quoiqu'il arrive. Or il nait beaucoup plus de maux qu'on ne croit de l'inattention & de la négligence avec laquelle les hommes parlent & agiſſent: Tant de mauvais effets de la Langue qui répandent ſans ceſſe le trouble dans la Société, n'auroient pas lieu, ſi l'on penſoit, avant que de parler, à ce qu'on va dire, & aux ſuites qui peuvent en réſulter. Il n'y a donc de perfection morale à eſpérer que pour ceux qui ne ſe perdent en quelque ſorte pas un moment de vuë, & qui veillent continuellement à la rectitude de toutes leurs actions. Cela préſuppoſe qu'ils connoiſſent les principes de cette rectitude, & par conſéquent qu'ils ont commencé par procurer à leur Entendement la perfection néceſſaire. Ce fondement poſé, il ne s'agit plus que d'acquérir l'habitude de l'attention par rapport à ſes actions, par les mê-

mêmes voyes dont on ſe ſert pour y parvenir dans les études. Et c'eſt ce dont une infinité de gens ne ſentent point la néceſſité. Ils conviennent ſans peine que pour devenir ſavant il faut ſe donner les ſoins pénibles dont nous avons parlé ci-deſſus, parce que les matériaux du ſavoir ſont des idées qui nous viennent du dehors, & que nous poſſédons d'autant mieux que nous y apportons plus d'application. Mais en eſt-il de même de nos propres actions? Ne nous ſont-elles pas ſuffiſamment connuës? Chacun ne ſçait-il pas ce qu'il fait, comment il le fait, & pourquoi il le fait? Non, preſque perſonne ne le ſçait, & c'eſt ſurquoi l'on ſe trompe journellement de la façon la plus groſſière. Tel dont le caquet leger & malin déchire dans toutes les Compagnies ceux qui s'y trouvent expoſés, eſt quelquefois fort ſurpris lorſqu'on l'avertit de ce qu'il y a d'odieux dans ſon caractère, du tort qu'il ſe fait à lui-même & aux autres. On ſçait tous les prétextes dont l'ambition, l'avarice, & les autres paſſions, ſe ſervent pour pallier leurs demarches, pour leur donner même les apparences de la Vertu. Bien des vi-

cieux

cieux auroient honte d'eux-mêmes, & ſe corrigeroient, s'ils ſçavoient ce qu'ils ſont, ou du moins à quel point ils le ſont. Quand on a été accoûtumé de bonne heure à la circonſpection, quand on a connu & mis en œuvre depuis longtems les vrais principes qui doivent déterminer nos actions morales, l'attention ne coûte rien, & la négligence ſeroit pénible. Il y a des exercices préliminaires pour apprendre à règler ſes actions, comme il y en a pour apprendre à lire, à écrire, à danſer &c. Quand ils ont produit leur effet, c'eſt à dire, qu'ils ont formé l'habitude, on n'a, je l'avouë, plus beſoin du même degré d'attention, le vertueux confirmé l'eſt ſans effort, les bonnes actions coulent de ſon cœur comme l'eau de ſa ſource. Bien des mondains s'y méprennent; ils croyent que l'homme de bien eſt continuellement à la gêne, & s'impoſe les loix de la contrainte la plus ſevère. Comment peut-on être ſi réſervé, ſi ſobre, ſi meſuré dans tous ſes diſcours, & dans toutes ſes actions? L'homme de bien répond, & à beaucoup meilleur droit: Comment peut-on agir ſans penſer, & ſe con-

conduire au hazard? Sa vie reſſemble au courant tranquille d'un fleuve, tandis que celle des autres ne peut être mieux repréſentée que par le cours irrégulier des torrens impétueux, ou par les ſauts périlleux des bruyantes cataractes. Mais ne finiſſons pas cette matière ſans remarquer que l'extrême facilité avec laquelle l'homme vertueux s'acquitte de ſes devoirs, en le délivrant de ce qu'il y a de pénible dans l'attention, ne lui permet pas cependant d'en diſcontinuer entierement l'exercice, & de s'endormir en quelque ſorte dans une ſécurité fondée ſur la bonté des principes qu'il ſuit, & ſur l'expérience du paſſé. Ce ſommeil, cette ſécurité, ont été la cauſe des chûtes éclatantes, dont les plus grands Saints ont donné de triſtes exemples. Voilà d'où vient la néceſſité de la vigilance, ſi fréquemment recommandée dans nos Saintes Lettres. On desapprend les Vertus plutôt & plus aiſément que les Sciences; on ne conſerve ces précieux tréſors qu'en les cultivant; & cette culture conſiſte principalement dans un degré d'attention proportionné à l'importance de chaque objet.

REN-

RENTRONS dans l'examen général des précautions néceſſaires pour rendre l'attention efficace & fructueuſe. La facilité, la ſupériorité même dans un genre d'attention ne prouve rien en faveur des autres genres: celui qui la poſſède ne doit point s'imaginer qu'il peut changer d'objets à ſon gré, & qu'il éprouvera partout les mêmes ſuccès. Il y a plus: certains objets compoſés peuvent être intimément connus à quelques égards par ceux qui les ont étudié rélativement à ces égards, & demeurer inconnus quant au reſte, de façon que tel Philoſophe, qui ſera une eſpèce d'Oracle quand il parlera de choſes qui concernent ces objets, ne s'exprimera que d'une maniere confuſe, ou même fauſſe, quand il paſſera à d'autres recherches collatérales, pour ainſi dire, & contiguës. Eclairciſſons la choſe par un exemple fameux. *Newton*, le grand *Newton*, a mérité d'être ainſi nommé par l'étenduë, l'importance & la certitude de ſes découvertes geométriques & aſtronomiques. Il a meſuré les Cieux, peſé les grands corps qui y roulent, déterminé leurs diſtances, calculé leurs mouvemens; il a ſondé les abymes

de

de l'infini, & frayé la route à tous ceux qui l'ont ſuivi dans ces ſublimes ſpéculations. Cependant lorsqu'il voulut paſſer à l'explication des forces qui animent la Nature, les définitions qu'il en donna dans ſon excellent Ouvrage, intitulé *Principes de la Philoſophie naturelle*, prouvent non-ſeulement un défaut de pénétration, mais même d'attention. C'eſt ce qui engagea *Leibnitz* à donner dans les *Acta Eruditorum* un eſſai de Dynamiques, où il dévelopa tout autrement ces notions; mais il eut en même tems un procédé bien digne d'être remarqué, & propoſé à l'imitation des gens de Lettres. Dans la crainte que ceux qui ne connoiſſoient pas le mérite tranſcendant de *Newton*, ne priſſent des impreſſions trop deſavantageuſes ſur ſon ſujet, en liſant cette réfutation, *Leibnitz* n'y mit point le nom du Philoſophe Anglois, ni rien qui pût tendre à le déſigner directement. C'eſt ainſi qu'on doit être auſſi attentif aux intérêts de la Vertu qu'à ceux de la Vérité. Bien des gens, ſous prétexte qu'ils ont celle-ci de leur côté, & qu'ils veulent en répandre la connoiſſance, n'uſent d'aucuns ménagemens envers leurs

Ad-

Adverſaires, & ne penſent qu'à les confondre hautement, à les écraſer entierement, s'il leur étoit poſſible. Au reſte il n'eſt pas ſurprenant que *Leibnitz* fut plus en état de port r de la lumiere dans des queſtions du reſſort de la Métaphyſique, Science dont il avoit toujours fait ſon objet, que *Newton* qui y étoit tout à fait étranger, & qui n'avoit jamais travaillé à en acquérir les vrayes notions, quoiqu'il ait plû à un Auteur célébre, mais plus par d'autres endroits, que par des principes ſolides en fait de Philoſophie, de créer une *Metaphyſique de Newton*, & de la mettre en parallèle avec celle de *Leibnitz*. Il eſt de même aiſé à concevoir pourquoi *Locke*, écrivant à M. *Molyneux*, parle de l'Ecrit de *Leibnitz*, comme d'un tiſſu d'idées obſcures; & pourquoi *Molyneux*, dans ſa réponſe, acquieſce à ce jugement. Ces Meſſieurs étoient en effet tout deſorientés en faiſant une ſemblable lecture; la Métaphyſique, au moins pouſſée à ce degré de préciſion, étoit pour eux une véritable Terre Auſtrale, une région inconnuë. Cela paroitra une eſpèce de blaſphème à ceux qui ſont enthouſiasmés de

Locke; mais nous avons déja dit ce que nous penſions ſur ſon ſujet; & *Leibnitz*, qui n'a jamais été accuſé de cette baſſe jalouſie qui dévore tant de Savans, ni de ce fol orgueil qui les érige en Juges ſuprèmes de ce qu'ils ne ſont pas en état de décider, n'a pas fait difficulté de dire, dans une Lettre à M. *Rémond*, que le Traité de *Locke* ſur l'Entendement humain n'étoit autre choſe qu'un eſſai de Métaphyſique ſuperficielle. Voilà pourquoi tous les jours encore des hommes qui ont pris le vol le plus élevé dans la Geométrie ſublime, & pour qui les énigmes les plus difficiles dans tout ce qui regarde le calcul, ſont de ſimples jeux, n'en ont pas plus d'aptitude à raiſonner juſte en Métaphyſique; & embraſſant avec un tranſport de zele aveugle les définitions des forces, qui ont été données par *Newton*, rejettent avec le plus grand mépris celles de *Leibnitz*. Plus leurs yeux ſont perçans dans les objets ſur leſquels ils ont coûtume d'en exercer la force, plus les ténèbres qui leur dérobent les autres, ſont épaiſſes. De lynx ils deviennent tout à coup taupes.

Tous ceux en général qui font les premiers

miers pas dans la recherche de vérités d'un certain ordre, auxquelles ils n'ont pas encore donné l'attention qu'elles exigent, reſſemblent aux aveugles qui ſe ſervent d'un bâton pour marcher avec ſureté. Ce qui leur rend le même office, ce ſont ces notions qu'on nomme *directrices*, parce qu'en ne les perdant jamais de vuë, on eſt aſſûré qu'elles nous conduiront à notre but, s'il eſt acceſſible à l'eſprit humain. Sans le ſecours de ces notions, l'attention ne ſçauroit ſe ſoutenir, parce qu'elle ne ſçait vers quels objets elle doit ſe porter, de quelle façon elle doit les conſidérer, & ce qu'elle doit ſe propoſer d'y découvrir. Un Pilote tient inutilement le Gouvernail, s'il n'a point de bouſſole, & que la voûte étoilée ſoit couverte d'épais nuages. Une infinité de Savans ont pâli & vieilli ſur les objets de leurs études, ſans les avoir mieux connu, ni mieux fait connoitre; ſemblables à des Voyageurs égarés dans une forêt, qui, au bout de pluſieurs heures d'une marche pénible, ſe retrouvent au même endroit. Chaque Science a ſes notions directrices particulieres; & celles-ci ſont toutes ſubordonnées aux notions

ontologiques, qui ont ſeules une véritable univerſalité.

LES ſuccès encouragent; quand on a bien fait les premiers pas, c'eſt une grande avance pour ceux qui ſuivent, ſoit parce que notre Entendement s'apperçoit déja qu'il a acquis quelques degrés de perfection, ſoit à cauſe du plaiſir inſéparable des progrès de nos connoiſſances. Il en eſt comme des ſages conſeils d'un ami, qui veut nous retirer d'une vie déréglée pour nous ramener à l'ordre; ſi nous ſommes aſſez heureux pour l'écouter, & pour nous aſſujettir quelque tems à ſes directions, bientôt nous voyons par nos propres yeux, & nous avançons à l'aide de nos propres forces.

LE deſir de connoitre, & la néceſſité ſur laquelle ce deſir eſt fondé, ſoutiennent efficacement l'attention. Il faut donc faire naître ce deſir, & tâcher de le lier à l'idée de la néceſſité de nos connoiſſances. Il eſt honteux, il eſt incommode, il eſt dangereux de demeurer dans l'ignorance, & cela rélativement à la ſituation où nous nous trouvons dans le Monde. C'eſt là deſſus que roulent

lent les exhortations qu'on adreſſe aux enfans & aux jeunes gens à l'éducation desquels on travaille. Le ſuccès de cette éducation eſt décidé, quand on eſt venu à bout de convaincre leur eſprit, & ſur-tout de toucher leur cœur, c'eſt-à-dire de leur inſpirer ce qu'on appelle ſentiment, qu'on doit regarder comme ce qu'il y a de plus eſtimable & de plus précieux dans l'homme. Avoir du ſentiment, c'eſt être porté de ſoi-même à remplir ſes devoirs, éprouver une répugnance naturelle à leur violation, rougir quand on tombe dans quelque faute, & ne goûter aucun repos qu'on ne l'ait réparée. Tout l'eſprit, tous les talens du monde, ne ſçauroient réparer la privation du ſentiment, quand elle a lieu: au contraire la perfection qu'acquièrent les ſujets de cet ordre ne ſert qu'à les rendre plus dangereux dans la Société, & à faire quelquefois gémir des Siècles entiers par le ſpectacle funeſte des plus grands vices aſſociés aux plus grands talens. Il eſt vrai que ceux-ci ne ſont que brillans, & jamais vrayement ſolides. Le plus bel eſprit, s'il péche par le ſentiment, eſt néceſſairement un eſprit

faux; & cette fauſſeté percera en mille endroits de ſes Ecrits, comme celle du cœur dans toute ſa conduite. C'eſt un grand malheur pour le genre humain qu'un vernis impoſteur de Style, d'Eloquence, de Poëſie, faſſe admirer & rechercher des Ouvrages pleins d'erreur & de malice, marqués au coin de la plus grande dépravation; & que par là le poiſon ſe répande & infecte tant d'eſprits ſuperficiels, qui n'ont le ſecours d'aucune action directrice. Tout Ecrivain qui ne craint pas d'abandonner au public des Ouvrages nuiſibles aux mœurs, propres à multiplier des doutes inutiles, à ébranler des vérités reſpectables, à détourner en un mot les hommes de quelques uns de leurs devoirs, eſt d'autant plus mépriſable qu'il a plus de ces qualités ſéduiſantes, & de ces talens naturels, dont il auroit pu & dû faire un meilleur uſage. Ainſi, pour me rapprocher de mon ſujet, ceux qui jettent dans de jeunes cœurs ces premieres ſemences, dont l'importance eſt ſi grande pour tout le reſte de la vie, ne ſçauroient trop inſiſter ſur ce que j'ai appellé le ſentiment, trop faire ſentir qu'il n'y a rien qui puiſſe le rem-

remplacer, ni l'éclat des Couronnes & des grandeurs humaines, ni les applaudiſſemens les plus univerſels que donnent des gens incapables de juger, & indignes par conſéquent d'applaudir. *Epictete* dans les chaînes eſt le premier des hommes, & *Neron* ſur le Thrône en eſt le dernier. Le bon Païſan, auſſi groſſier que la bure dont il eſt vêtu, mais qui eſt tout d'or par ſa franchiſe & ſa droiture, vaut mille fois mieux que celui à qui perſonne ne diſpute la premiere place au Parnaſſe, mais que tous les Etats, toutes les Sociétés, s'accordent à abhorrer. J'eſtime que ſi l'on avoit le malheur de rencontrer un ſujet vicieux, incorrigible, quelque eſprit qu'il eut d'ailleurs, il faudroit le détourner d'étudier, l'arracher, pour ainſi dire, aux études s'il vouloit s'y livrer: ce ſeroit prévenir une peſte publique, & ſauver les générations à venir. Les Ecoles de vertu ſont au fonds les ſeules néceſſaires: & c'eſt le comble de la ſageſſe humaine dans les Chinois d'avoir ſenti cette néceſſité, & d'être la ſeule Nation qui ait fondé de ſemblables Ecoles.

QUAND il n'y a dans le caractère des

éleves qu'une trop forte pareſſe, une certaine roideur ou deſobeïſſance, qui les empêche de ſentir la néceſſité d'acquérir des connoiſſances, & que tous les raiſonnemens, toutes les exhortations, ne font que blanchir ſur eux, c'eſt le cas de la vigueur & des châtimens; moyen fâcheux, dont il faut uſer avec une extrême prudence, mais qui eſt quelquefois indiſpenſable. Quand il eſt bien adminiſtré, il produit ſouvent l'effet deſiré. D'abord il augmente ces deſagrémens de l'étude qu'on voudroit diminuer; mais dans le fonds il les diminuë bientôt, parce que le ſujet pareſſeux & indocile, qui compare ce qu'il lui en coûtera d'apprendre avec ce à quoi il s'expoſe, s'il n'apprend pas, préfére le premier de ces deux partis, & ſe donne la peine néceſſaire pour éviter le châtiment. Quelques actes réitérés commencent une habitude, qui, en prenant des accroiſſemens, devient d'abord aiſée, enſuite agréable, & conduit enfin à ce but que l'on n'auroit jamais atteint par les voyes de la douceur, & par la force du raiſonnement. Comme on ne fait rien ſans attention, il faut l'obtenir à quelque

que prix que ce ſoit de ceux qui la refuſent, à moins qu'ils ne ſoyent dans une impuiſſance naturelle de l'accorder. Et on ne peut ſe flatter de l'avoir réellement obtenuë que lorſqu'on a conduit les choſes juſqu'à faire trouver, dans l'attention, un plaiſir qui ſurpaſſe la peine qu'elle peut cauſer.

ON peut faire là deſſus une remarque qui ſert à rendre les idées précédentes encore plus diſtinctes. C'eſt que la volonté de ſçavoir n'eſt pas la même choſe que le deſir d'apprendre, l'inclination, & pour ainſi dire, la cupidité d'acquérir des connoiſſances. On voit quantité de perſonnes qui ſeroient charmées d'être inſtruites de ce qu'elles ignorent, mais qui n'en ont pas moins une averſion inſurmontable pour les peines qu'elles ſe repréſentent comme inſéparables de l'étude. Il en eſt comme du ſalut: tout le monde le ſouhaite & l'accepteroit, s'il ne coûtoit rien; mais le plus petit nombre travaille à l'acquérir au prix que Dieu y a mis. Il ne faut donc pas de grands efforts, pour exciter la ſimple volonté; elle exiſte toujours, & ne ſçauroit même ne pas exiſter; le plus ignorant voudroit, à

moins qu'il ne ſoit d'une ſtupidité brutale, être *le* plus ſçavant des hommes. Mais cela ne va pas juſqu'au deſir, ou du moins juſqu'à un deſir efficace. Les objets de l'eſprit ne remuent pas comme ceux du cœur. La paſſion s'anime & s'enflamme par les obſtacles, au lieu qu'ils étonnent & découragent l'ame dans ſon état de tranquillité naturelle. A quoi bon prendre tant de peine? Quand la paſſion n'eſt pas là pour répondre, & fournir des motifs, le ſeul *Cui bono* ſuffit pour arrêter, & produire l'inaction. Il s'enſuit de là qu'il faut aller plus loin que la ſimple volonté, & mettre véritablement le cœur de la partie, pour réuſſir à captiver l'attention.

QUELLE ſera préſentement la véritable route du cœur, & de quel motif faut-il ſe ſervir pour en déterminer les affections? On ſe tromperoit fort ſi l'on vouloit mettre en œuvre les attraits ordinaires des paſſions, ſolliciter un homme à s'inſtruire & à ſe diſtinguer par les connoiſſances, afin d'arriver à la réputation, aux richeſſes, aux honneurs, aux avantages temporels. Ce n'eſt pas que ces conſidérations doivent être entierement

ment bannies; elles peuvent ſervir comme acceſſoires, & autant qu'on les ſubordonne ſoigneuſement au motif eſſentiel & ſeul vrayement moral. Mais, pour peu qu'on péche dans cette ſubordination, l'acceſſoire devient aiſément l'eſſentiel, & les connoiſſances ſont le funeſte inſtrument des paſſions vicieuſes. Il n'y a proprement qu'une paſſion louable & legitime; c'eſt celle de ſe rendre meilleur, de devenir plus parfait; toutes les autres, indifférentes dans leur nature & dans leur origine, deviennent bonnes ou mauvaiſes, ſuivant qu'elles ſecondent, ou qu'elles combattent la paſſion par excellence.

MAIS elle eſt ſi rare cette paſſion qu'elle eſt à peine connuë, & qu'on pourroit douter ſi elle exiſte. Quelques foibles lueurs de cette diſpoſition conſtituent ce qu'on appelle ordinairement vertus, ces vertus humaines dont il eſt ſi aiſé de montrer la fauſſeté. Mais la vraye vertu eſt une paſſion; c'eſt l'ardeur de faire ſon devoir, de vivre d'une maniere conforme à l'obligation naturelle, & d'arriver par de continuels progrés dans toutes les perfections dont nous

ſommes ſuſceptibles, au dernier terme de notre deſtination & de nos eſpérances, à la poſſeſſion du ſouverain bien. Heureux ceux en qui cette ardeur exiſte: c'eſt un feu véritablement celeſte & ſacré à la conſervation duquel ils ne ſçauroient trop veiller. Mais je le répéte; c'eſt une eſpece de pierre philoſophale en Morale que de conduire l'homme à cette diſpoſition pouſſée au plus haut degré. Elle ne ſuppoſe pas moins qu'une parfaite connoiſſance de toutes nos obligations naturelles, une pleine conviction de la néceſſité de les remplir, une idée diſtincte de tous les moyens qui peuvent nous rendre capables de cet accompliſſement, & une volonté invariable de ſe ſervir de ces moyens. Diſons mieux. Cet état eſt une belle idée, propoſée à l'homme comme un modèle & un but, mais que ſes forces naturelles ne lui permettent pas d'exprimer & d'atteindre parfaitement. La piété, aidée des ſecours ſurnaturels de la Religion, eſt ce qu'il y a de plus excellent ſur la Terre, & de plus voiſin de la perfection: mais l'intervalle entre l'état du fidele le plus ſaint, & celui d'un homme véritablement ac-

accompli, demeure toujours très conſidérable; la perfection n'habite que dans le Ciel.

Ainsi, l'ardeur de bien vivre & de régler ſes actions conformément à la loi naturelle, conſiſtera dans un degré de perfection, plus ou moins éloigné de la perfection abſoluë & complette, ſuivant que cette ardeur ſera plus ou moins vive, qu'elle trouvera plus ou moins de degrés à combattre, ou que par la durée de ſes efforts elle aura avancé le grand ouvrage dont elle fait ſon objet. Tout cela dépend de la connoiſſance & de l'efficace des motifs, ſans leſquels l'Ame ne peut ſe déterminer & agir. On ne ſçauroit donc devenir vertueux, ſans ſavoir bien des choſes qui ſont ignorées par le plus grand nombre des hommes; & le plus haut degré de ſolidité dans la Vertu eſt inſéparable du plus haut degré de connoiſſances diſtinctes & démontrées. Ces démonſtrations, ſur leſquelles repoſe la Morale, dépendent de principes dont on n'eſt en état de faire tout l'uſage dont ils ſont ſusceptibles, qu'après avoir étudié à fonds la théorie des actions humaines dans la Philoſophie pratique univer-

ſelle, & celle des obligations dans le Droit Naturel. Ceux qui ſe plaignent de la longueur de cette route, & qui prétendent qu'on ne cherche qu'à les fatiguer par des détours inutiles, n'ont aucune idée de ce qui conſtituë une Science réelle, & ne ſçauroient arriver à la véritable Vertu, tant qu'ils voudront la chercher dans le réſultat de déterminations machinales, ou de notions vagues & confuſes. Mais c'eſt l'idée du travail qui épouvante, & les hommes craignent bien plus encore celui de l'eſprit que celui du corps.

L'ARDEUR requiſe pour entrer dans le chemin de la Vertu, & s'y ſoutenir, étant une fois excitée, les déterminations qui en réſultent, ſont comme ſpontanées, elles naiſſent d'elles-mêmes, & il n'eſt plus beſoin de motifs; comme on en a des exemples dans ceux qui, ayant une fois réſolu d'apprendre quelque Science, recommencent chaque jour avec une égale vivacité les travaux par leſquels ils peuvent arriver à leur but, ſans qu'il ſoit beſoin que leur eſprit ſe rappelle les raiſons qui les ont originairement portés à deſirer l'acquiſition de cette Science.

Cela

Cela fait toujours mieux ſentir combien il importe d'exciter cette ardeur, puiſqu'elle tient lieu de tout, & que rien ne ſçauroit tenir lieu d'elle. Les Chinois ſont le ſeul Peuple chez qui l'on ait vû cette diſpoſition régnante & univerſellement établie. Cela vient de ce que dès l'origine de l'Empire, qui ſe perd dans les tems les plus reculés, ils ont crû que l'art de bien gouverner & celui de bien vivre étoient les ſeules choſes, auxquelles la gloire fut attachée, & que celle d'un Philoſophe étoit toujours dans une exacte proportion avec ſa Vertu. C'eſt aſſez arbitrairement que M. de *Montesquieu* a diſtribué les principes qu'il ſuppoſe être le reſſort des diverſes ſortes de Gouvernement, & qu'il a fait de la Vertu le partage des Républiques. Ce n'eſt qu'à la Chine, & par conſéquent dans un Etat dont la conſtitution a toujours été Monarchique, qu'il devoit chercher & placer le ſiège de la Vertu. Mais malheureuſement cette Vertu, domiciliée pendant tant de ſiècles dans ce vaſte Empire, à la puiſſance & à la conſervation duquel elle a tant contribué, ne s'eſt pas élevée au deſſus du plus bas degré

gré des vertus humaines; elle n'a puiſé ſes motifs que dans la nature de l'homme & dans les obligations qui en découlent, ſans s'élever juſqu'à la conſidération des attributs Divins, conſidérés comme des motifs, & des modèles propoſés à notre attention & à notre imitation, ſans puiſer à la ſource infinie & éternelle de toutes les perfections.

L'ATTENTION n'eſt qu'un inſtrument dont on ſe ſert pour acquérir des connoiſſances: ainſi, elle ne ſauroit être par elle-même l'objet de nos deſirs. Perſonne ne ſe ſoucieroit d'être attentif & ne voudroit en prendre la peine, s'il n'y avoit aucun avantage qui y fut attaché. Lorſque deux perſonnes s'entretiennent devant nous dans une langue qui nous eſt inconnuë, à moins que nous n'ayons pendant quelques momens la curioſité d'entendre les ſons & les infléxions de cette langue, nous tâchons de détourner notre attention ailleurs, parce qu'en la leur accordant nous n'en ſerions pas plus avancés. Lorſqu'un Homme, qui parle en public, s'énonce dans un ſtyle inintelligible, ou ſe perd dans des obſcurités impénétrables pour ſes Auditeurs, ceux-

ceux-ci ceſſent de l'écouter, & ſe livrent à des diſtractions dont on ne ſçauroit les blâmer. Il ſeroit donc inutile d'inviter les hommes à être attentifs pour le ſeul plaiſir qu'ils pourroient y trouver, & indépendamment de tout autre motif. On n'eſtime point une clef qui ne peut ſervir à aucune ſerrure, ou qui appartient à une ſerrure qu'on ne ſe ſoucie pas d'ouvrir. Les Artiſans n'acquièrent que les inſtrumens de leur métier, & ne font aucun cas de ceux des autres métiers. Mais l'attention a l'avantage d'être l'inſtrument univerſel, puiſque que quiconque paſſe de l'ignorance aux connoiſſances, ne le fait & n'a pû le faire que parce qu'à l'inattention il a fait ſuccéder l'attention. Et ce n'eſt qu'autant qu'on veut s'élever de l'exercice des facultés inférieures à celui des facultés ſupérieures, de la région des ſens & de l'imagination à celle de l'Entendement, qu'on a un beſoin réel de l'attention. Les Animaux n'en ont point; ceux qui trouveront cette aſſertion paradoxe, & qui la croiront démentie par l'expérience, ſe méprennent ſur ce qui conſtituë la vraye attention. Les bêtes vaquent à tout ce qui

qui intéreſſe leurs beſoins eſſentiels, dont les principaux ſont leur propre conſervation & la propagation de l'eſpece; mais on ne les voit occupées de ces objets qu'autant que leurs idées ſont excitées par le méchaniſme naturel & par la préſence des objets. Le beſoin étant ſatisfait, ils ſe livrent à l'inaction, & ne paroiſſent ſe ſoucier d'aucune choſe rélative à l'étenduë des connoiſſances. Le Chat guette la Souris; & le Chien court après le Lievre pendant pluſieurs heures de ſuite, parce que leurs organes demeurent tout ce tems-là dans l'ébranlement que cauſe la vuë, l'odeur, & les autres impreſſions des objets. Les Animaux qu'on dreſſe, craignent les coups qu'on leur applique, ou s'en rappellent l'idée; & de là naiſſent immédiatement, & ſans aucune réflexion intermédiaire, les actions auxquelles on plie leur corps plutôt que leur ame. En un mot, il n'y a point en eux d'attention ſoutenuë & dirigée par la volonté dans la vuë d'arriver à l'acquiſition de quelque idée. Si après cela on veut appeller attention la ſimple direction de l'organe vers un objet, & la durée plus ou moins longue de

cette

cette direction, ce ne ſera qu'une diſpute de mots.

DES là que l'attention n'eſt point deſirable par elle-même, les motifs qui la rendent telle ne ſçauroient être que ceux là même qui nous font deſirer d'acquérir des connoiſſances en général, ou certaines connoiſſances particulieres. Quand on nous a une fois convaincus, ou que l'Expérience ſurtout nous a appris, qu'on n'apprend rien ſans attention; quand nous voyons ceux en qui l'habitude en eſt déja formée, faire des progrès rapides, nous ſentons notre infériorité, nous ſouhaitons d'en ſortir, nous portons envie à ceux qui nous ont laiſſé derrière eux; & ſous ce point de vuë l'attention devient un bien après lequel nous pouvons ſoupirer ardemment, quoiqu'en le conſidérant toujours comme le moyen d'arriver à des biens proprement dits. C'eſt ainſi qu'un homme, épris d'une jeune Beauté dont il ignore la langue, ſouhaite paſſionnément de l'apprendre, & ſe met le plutôt qu'il peut en état de lui dire: *Je vous aime*. En général, le motif d'une fin devient toujours le motif du moyen qui conduit à cette

cette fin: ſi nous voulons une choſe, & à proportion de la force avec laquelle nous la voulons, nous voulons de même tout ce qui y conduit, tout ce qui ſert à l'obtenir. Il eſt vrai qu'il y a des moyens desagréables en eux-mêmes qu'on ne peut vouloir qu'autant qu'on en a beſoin; au lieu que d'autres ont par eux-mêmes quelques attraits qui nous aident & qui nous ſoutiennent. J'aime (pour demeurer dans le même ordre d'exemples,) j'aime un objet aimable; mais, pour arriver à ſa poſſeſſion, il faut plaire à ſon Père de qui elle dépend. Je fais donc les démarches néceſſaires pour captiver la bienveillance de ce Père; mais l'on ſent bien que ſi c'eſt un homme bourru, peſant, ennuyeux, il m'en coûtera beaucoup plus en aſſiduités & en complaiſances que ſi c'eſt un homme aimable, éclairé, propre à ſe faire écouter, dont la compagnie & la converſation ſoyent deſirables par elles-mêmes. Il réſulte de là une conſéquence immédiate, c'eſt que s'il y a divers moyens également convenables qui conduiſent à une même fin, il eſt tout naturel de préferer ceux qui par eux-mêmes méritent

cette

cette préférence. Autrement on s'éloigne du but vers lequel on tend, en ſemant d'épines la route qui y mene. Ceux qui dirigent les premiers pas de l'enfance & de la jeuneſſe péchent ſouvent contre cette régle, faute de capacité ou de bonne volonté. Ils pourroient applanir à leurs éleves mille routes auxquelles ils laiſſent toute leur aſpérité. Ne vaut-il pas mieux qu'un enfant apprenne à lire dans un livre dont les caractères & le papier plaiſent à la vûë, que dans un autre moins agréable ; dans un appartement bien éclairé que dans quelque réduit obſcur; aux heures où il a la tête naturellement plus libre qu'à d'autres où il eſt appeſanti ſoit par la digeſtion, ſoit par le ſommeil, & ainſi du reſte? Si tant de choſes s'apprennent ſi mal, c'eſt qu'elles ſont mal enſeignées, & cela par la ſimple négligence de ces choſes qu'on juge mal à propos n'être qu'acceſſoires, ou tout à fait indifférentes. Si tant de devoirs révoltent toute leur vie ceux qui devroient les pratiquer, c'eſt que l'art de rendre ces devoirs aimables a été ignoré de ceux qui devoient les inculquer. Il en eſt de même de tout ce à

quoi

quoi l'homme eſt appellé dans les différentes ſituations de la vie: il ne le fait jamais mieux que quand il le fait avec plaiſir, & à proportion de ce plaiſir. Il y a des Grands qu'on a une peine infinie à reſpecter, & à ſervir: leurs ordres ſont inſupportables, quelques legitimes qu'ils puiſſent être, parce qu'ils les accompagnent de tout ce qu'une Grandeur mal entenduë a de choquant & de révoltant pour des inférieurs qui n'ont pas oublié leur égalité naturelle. Au contraire il y en a d'autres, quoique bien rares, qui rendent vrai ce dicton qu'on n'employe guères qu'ironiquement, c'eſt que l'honneur, ou plutôt le plaiſir de les ſervir, tient lieu de récompenſe: on s'attache à eux de cœur & d'affection, les ſervices les plus pénibles ne coûtent rien, on donneroit ſa vie, & mille vies, s'il le faloit, pour eux.

CELUI dans l'eſprit duquel il ne reſte plus aucun doute ſur la néceſſité d'acquérir des connoiſſances, ni ſur celle de l'attention pour en acquérir, trouve dans cette conviction un motif, non-ſeulement à rendre ſon eſprit capable d'attention, mais encore à perfectionner continuel-

nuellement en lui cette faculté. Car on ne ſçauroit trop bien faire ce que l'on fait, & la Loi naturelle eſt une *Loi perfective*, c'eſt à dire qui impoſe l'obligation de remplir tous ſes devoirs le mieux qu'on le peut. Il y a bien peu d'hommes qui ne négligent aucun de leurs devoirs, mais il y en a bien moins encore qui ſe piquent d'en pouſſer la pratique à ſon dernier terme d'exactitude. On ſe tire d'affaire le plutôt & au meilleur marché qu'il eſt poſſible. La principale raiſon de cette conduite vient de ce qu'on n'aime pas ſes devoirs; & nous avons vû tout à l'heure pourquoi on ne les aime pas. Cependant toute la félicité de l'homme devroit conſiſter dans l'accompliſſement de ſes devoirs, parce qu'il n'y a que cet accompliſſement qui ſoit accompagné du témoignage d'une conſcience tranquille & ſatisfaite. Ainſi, pour rentrer dans notre ſujet, celui qui ayant apporté une certaine attention à quelcune de ſes actions, ſent qu'il auroit pu en apporter davantage, & par conſéquent rendre cette action meilleure, ne ſçauroit être content de lui-même, s'il a les principes d'une ſaine Morale, &

s'il

s'il y joint la volonté ſincère de les ſuivre.

LA ſuffiſance de l'attention dans les différens cas donnés dépend de la nature de ces cas, & des forces actuelles du ſujet attentif. Un homme qui ſe deſtine à être Maître d'Ecole n'a pas beſoin de s'élever au degré d'attention dont le Mathematicien & le Philoſophe ont beſoin. Quand on propoſe à un Savant une queſtion aiſée à reſoudre, il s'abſtient d'y donner l'attention qu'exigeroit une queſtion difficile. Enfin chacun ſait, ou peut ſavoir à peu près ce qu'il poſſède actuellement de force d'eſprit, auſſi bien que de corps; & comme une perſonne naturellement foible, ou qui releve de maladie, ne riſquera pas de ſoulever un fardeau trop peſant pour elle; de même quand on n'a pas l'eſprit propre à certaines opérations intellectuelles, ou qu'on ne lui a pas encore donné cette aptitude, ou qu'après l'avoir euë quelque cauſe l'a fait perdre, il faut ſe régler ſur ces circonſtances, & ne point s'épuiſer en efforts inutiles. Toutes les fautes des hommes viennent, ou de ce qu'ils ne connoiſſent pas leurs forces, ou

de

de ce qu'ils en préſument trop. Dans le premier cas les effets manquent par une cauſe privative; dans le ſecond par le mauvais emploi d'une cauſe active. Les effets réels ſont ceux qui réſultent de l'uſage convenable & complet de ſes forces. Ce cas exiſte très rarement: auſſi y a-t-il très peu de choſes dans le monde qui ſoyent auſſi bien faites qu'elles devroient & pourroient l'être.

C'EST aux faits à témoigner du degré d'attention auquel ſont parvenus ceux qui ont travaillé à perfectionner cette faculté; les forces ne ſont pas viſibles en elles-mêmes: on les meſure & on les détermine par leurs actions connuës. Il y a deux manieres de ſçavoir à quel point un homme peut être attentif. La premiere, c'eſt d'avoir des occaſions habituelles de l'obſerver, de le conſidérer abſorbé dans ſon attention, & de remarquer combien, pendant quel eſpace de tems, il eſt alors inacceſſible aux impreſſions des ſens. Le ſecond moyen de juger de l'attention d'un Savant qu'on n'a ni vû, ni connu, c'eſt de voir quels ont été ſes travaux, & ſurtout juſqu'où il a pouſſé ſes découvertes. On ne ſauroit

douter qu'un *Deſcartes*, un *Newton*, un *Leibnitz*, n'ayent conſacré la plus grande partie de leur tems à des études très attentives, à des méditations très profondes. Leurs ouvrages le dépoſent aujourd'hui, & le dépoſeront dans tous les ſiècles. Ce n'eſt pas en ſe jouant, & en ſe livrant à la diſſipation, ou à la fainéantiſe, qu'on arrive au degré de ſavoir auquel ils ſont parvenus. Il eſt vrai que des choſes très difficiles, ou même impoſſibles aux uns, ne coûtent ſouvent preſque rien aux autres; mais il y en a toujours une cauſe néceſſaire, c'eſt que ceux qui poſſedent cette ſurprenante facilité, l'ont acquiſe par une attention contractée de bonne heure, & ſoutenuë depuis leur premiere jeuneſſe juſqu'à ce qu'ils ayent atteint le faite de la ſcience & de la réputation. Il n'y a d'un côté point de ſciences infuſes, ni de l'autre d'effet ſupérieur à ſa cauſe. Ainſi, on peut avancer à coup ſûr que ces grands hommes n'ont pas bâti des Edifices auſſi magnifiques que le ſont ceux qui portent leurs noms, ſans avoir amaſſé ſoigneuſement tous les matériaux dont ils avoient beſoin, & les avoir réunis avec

tou-

toutes les précautions requiſes pour en former un Tout ſolide. Les ignorans ne ſçauroient ſe faire une idée de ce qu'il en coûte aux vrais Savans pour le devenir. Ceux ſurtout qui ſont diſtingués par leur naiſſance ou par leur rang, ſans y avoir joint un certain degré de connoiſſances, regardent le ſavoir comme une niaiſerie ou comme une pédanterie. Il eſt vrai que les faux Savans qui fourmillent partout, ont beaucoup contribué à décrier les véritables; & que pluſieurs même de ceux-ci ont ſouvent des défauts qui éclipſent entierement leur ſavoir, & le luſtre qu'il pourroit leur donner. Cependant *La Fontaine* a raiſon.

Laiſſez dire les ſots, le ſavoir a ſon prix.

L'ART de l'invention, comme nous l'avons inſinué, eſt l'indice le moins équivoque d'une grande attention dans ceux qui le poſſédent: & l'excellence de leurs découvertes fixe l'idée qu'on doit ſe former de l'attention qui les y a conduit. Il y a découvertes & découvertes. Quelques unes ne ſont que des combinaiſons fortuites, que des igno-

rans, des enfans même, peuvent faire par hazard & en ſe jouant. La Phyſique en fournit des exemples ſinguliers: elle doit à un ſemblable hazard des inſtrumens qui ont beaucoup influé ſur le progrès de ſes connoiſſances. Mais il y a d'autres découvertes auxquelles on ne peut parvenir que par une chaine d'idées, par une ſuite d'opérations, qui ſuppoſent beaucoup d'aſſiduité, de travail, & de génie, dans celui qui arrive ainſi à quelque vérité encore ignorée. Ce n'eſt pas que dans certaines Ames d'un ordre ſupérieur il ne ſe manifeſte quelquefois une lumiere ſubite qui eſt une eſpece d'inſpiration naturelle, par laquelle ils apperçoivent tout d'un coup & ſaiſiſſent ſans effort ce qui ſembleroit devoir coûter beaucoup plus de tems & de peine. Mais, comme il faut tout ramener à des idées diſtinctes, ces révélations philoſophiques ne ſont autre choſe que la force même du Génie, qui franchit rapidement des eſpaces ſur leſquels d'autres ſont, pour ainſi dire, obligés de ſe traîner; & cette force originairement naturelle n'exiſte pourtant à ce degré dans les grands hommes, que parce qu'ils

l'ont

l'ont cultivée; culture dont l'attention eſt le principal inſtrument. Quoiqu'il en ſoit, les Inventeurs célébres tiennent le premier rang parmi les Savans; & on a vû d'illuſtres Philoſophes ſe livrer à des tranſports extrêmes de joye lorſqu'ils avoient eu le bonheur de ſe ſignaler par quelque grande découverte, en rendre grace aux Dieux, par des Hecatombes, ou ordonner qu'elle fut transmiſe à la poſtérité en la gravant ſur leur Monument.

Ceux que de ſi nobles exemples rempliſſent d'une louable émulation, & qui ſe ſentent pourvûs des forces naturelles néceſſaires pour entrer dans la même carrière, doivent mettre dans leur travail cet ordre, qui eſt le grand principe des ſuccès. On ne commence jamais par les choſes compoſées, obſcures, difficiles, à moins qu'on ne veuille en quelque ſorte détruire ſon propre ouvrage, & tourner le dos à ſon but. L'enfant apprend à connoitre les lettres, avant que de les aſſembler en ſyllabes; il épéle avant que de lire les mots: & il en eſt de même de toutes les Sciences, de tous les Arts, de tous les Métiers. Mais, à l'é-

gard de l'attention en général, & des moyens de la perfectionner, on a un degré de liberté dont on ne jouït pas par rapport à quelque étude particuliere, qu'il faut commencer par ſes principes, quels qu'ils ſoyent ou nous paroiſſent, agréables ou rebutans, abſtraits, ou à la portée de notre eſprit. J'ai toujours plaint, par exemple, les enfans qui commençant leurs études Grammaticales par le Livre ordinaire qu'on nomme *Rudimens*, trouvent à la tête & pour premiere leçon; *Il y a huit Parties d'Oraiſon, le Nom, le Pronom, le Verbe* &c. Que cela eſt aſſommant pour des cerveaux de cet âge, & qu'il ſe paſſe de tems avant qu'ils puiſſent entrevoir le ſens de ces premieres lignes! Il n'en eſt pas de même quand on n'a que le deſſein général de former en ſoi l'habitude de l'attention; on peut & l'on doit commencer par ſoumettre à l'exercice de cette faculté des choſes agréables, qui la ſoutiennent & lui procurent une récompenſe préſente de ſes premiers efforts. C'eſt à ceux qui ont de jeunes éleves ſous leur direction, à ſaiſir leurs goûts, qu'il faut bien diſtinguer de leurs caprices, & à s'en ſervir.

vir habilement pour leur faire faire des choſes auxquelles ils ſe ſeroient refuſés, ou qu'on n'auroit obtenu que par la fâcheuſe voye des châtimens. Pourquoi répandroit-on une auſtérité deplacée dans des occupations dont on ſe propoſe d'aſpirer un amour qui dure autant que la vie. Bien des Pères & des Maîtres ne connoiſſent d'autre ſecret que celui de géner la jeuneſſe, de combattre ſans diſcernement tous ſes penchans, & de la flêchir à une obéïſſance qui ne mène à rien, ou plutôt qui eſt la ruïne de toutes les opérations intellectuelles. Quand ils ont obtenu cette eſpece de victoire, quand ils peuvent ſe vanter d'être obéïs au moindre clin d'œil, ils croyent avoir fait des prodiges d'éducation, tandis qu'ils n'ont formé que des buſes, ou qu'ils ont forcé leurs prétendus *Télémaques* à cacher des penchans, qui n'en éclatent enſuite qu'avec une plus grande force & d'où naiſſent les deſordres les plus incurables. La véritable crainte, ici comme partout ailleurs, eſt inſéparable de l'amour; & l'amour ne ſçauroit avoir pour objet que des perſonnes qui nous procurent de vrais plaiſirs, & qui

nous épargnent des desagrémens inutiles.

L'ATTENTION ayant ainſi fait ſon apprentiſſage ſur des objets amuſans, on la fait paſſer à des choſes indifférentes, c'eſt à dire, qu'on peut examiner ſans peine ni plaiſir. Ce ſecond exercice dure auſſi longtems qu'on le juge néceſſaire pour préparer l'Ame à paſſer au troiſième, c'eſt à dire, à l'étude des choſes épineuſes, & qui ſont de nature à nous cauſer quelques incommodités. Il n'eſt pas beſoin d'inſiſter ſur cette gradation, & d'en exprimer tous les détails, qui ſeront aiſément conçus par des Lecteurs intelligens, & au fait de la maxime; que *rien ne ſe fait par ſaut.*

LES difficultés qu'il faut vaincre dans l'exercice de l'attention viennent de deux ſources principales ; du degré extraordinaire de force que certaines méditations exigent, ou de la longueur du tems qu'il faut conſacrer: à peu près comme lorſqu'un Coureur doit parcourir une demi-lieue dans un quart d'heure, ou faire une douzaine de lieues dans un jour. L'intenſité le fatigue dans le premier cas, & la durée dans le ſecond. Il faut donc

donc, dans les opérations de l'Ame, commencer par celles qui peuvent ſe faire avec le moins de peine, & dans le moindre eſpace de tems pour arriver aux plus pénibles & aux plus longues. C'eſt ce qui a ſenſiblement lieu dans l'Arithmetique, où ce progrès de difficulté & de longueur eſt aiſé à obſerver depuis l'Addition la plus ſimple jusqu'aux Régles les plus compoſées. Ceux qui ont rédigé les principes des autres Sciences, n'ont pas obſervé toujours une exactitude auſſi ſcrupuleuſe; elle ne ſe trouve pas dans *Euclide* même. Mais *l'à peu près* ſuffit ici, & peut être ſaiſi par tous ceux qui ont quelque juſteſſe d'eſprit. Il y a des endroits où le chemin des études ſe partage en diverſes routes qui vont enſuite ſe réunir; & ſi elles ne ſont pas rigoureuſement égales, les différences n'ont pas une importance ſenſible. Arrêtons-nous donc ici, pour laiſſer le ſoin du reſte à ceux qui en font leur objet direct.

CHAPITRE IV.

Des moyens de perfectionner l'Imagination.

IL faut préſentement paſſer à l'imagination, afin de rechercher en quoi elle contribuë à la perfection des opérations intellectuelles, & ce qu'il convient de faire pour la perfectionner elle-même. C'eſt dans la Pſychologie qu'il faut chercher la notion générale de l'imagination, de ſes caractères diſtinctifs, & de la loi à laquelle elle eſt aſſujettie. On voit dans cette même partie de la Philoſophie, comment l'imagination peut s'étendre & ſe fortifier: & en faiſant tout ce qu'il faut à ces deux égards, on lui donne la perfection dont elle eſt ſuſceptible. C'eſt au fonds la même manœuvre, ce ſont les mêmes exercices, que nous avons indiqués en parlant de l'attention. Mais il y a ici une remarque importante à faire: c'eſt que la culture de l'attention doit précéder celle de l'imagination; & voici pourquoi. L'imagination eſt une faculté

té ſujette à recevoir des illuſions & à en donner. Ceux qui commencent par s'y livrer, & qui lui commettent, pour ainſi dire, le ſoin de les guider dans le reſte de leurs études, peuvent devenir ſpirituels, ingénieux, dans le ſens vulgaire de ces termes, exceller dans l'Eloquence, dans la Poëſie, acquérir une brillante réputation; mais la ſolidité leur manquera toujours, & ce défaut les jettera dans pluſieurs écarts dont l'Hiſtoire Littéraire fournit de continuels exemples. L'Imagination eſt un Courtier fougueux; elle emporte à travers champs ceux qui s'en ſervent avant que de l'avoir domptée: & l'attention eſt le moyen deſtiné à la régler & à la tenir en bride. Il faut donc prendre garde à ne pas laiſſer trop longtems les enfans abandonnés à leurs jeux de fantaiſie; ils y contractent l'habitude très difficile à détruire de ne pouvoir ſe fixer à rien, & d'avoir un eſprit diſtrait, une imagination qui bat toujours la campagne, lorſqu'on leur parle de choſes qui ne leur plaiſent pas.

L'IMAGINATION, lorſqu'elle eſt tout à la fois vive & bien réglée, eſt d'un grand ſecours dans toutes les études, dont elle

applanit non ſeulement les routes, mais les ſéme de fleurs. C'eſt ce dont on a vû un exemple à jamais mémorable dans ce Patriarche de la Littérature, que la Mort a ſemblé reſpecter ſi longtems, & qu'elle a enfin enlevé au commencement de cette année. * Quelle imagination que celle de M. *de Fontenelle*, & quel parti n'en a-t-il pas tiré pendant près d'un Siecle! Les derniers Eloges qu'il a lûs à l'Academie étoient animés du même feu qui produiſit les *Mondes*. Mais, ce qui met M. *de Fontenelle* au deſſus de tant de gens qui pourroient être ſes rivaux du côté de l'imagination, c'eſt la ſageſſe, la décence, dont il l'a conſtamment accompagnée, & qui l'ont préſervé de ces fougues, & de cet excès de licence, où nous avons le malheur de voir tomber tant d'Ecrivains, doués d'ailleurs des plus heureux talens. Si l'imagination ne produiſoit que de ſemblables effets, il vaudroit aſſurément mieux renoncer à ſes ſecours. Mais elle eſt dans le cas de toutes les bonnes choſes, des plus excel-

* J'écrivois ceci le 1. de Septembre 1757.

cellentes même; l'abus en eſt d'autant pire, ce qui n'eſt pas un motif ſuffiſant pour renoncer à l'uſage.

Disons plus: il eſt très important de convaincre les hommes que l'imagination eſt une faculté ſouverainement utile dans l'exercice de toutes les opérations intellectuelles, qu'elle ſeule peut nous ſoutenir dans celles qui ſont longues & compliquées, comme dans de grands calculs d'Arithmetique, ou des méditations profondes; enfin, ce qui ſe rapporte plus directement à notre but, qu'elle influë beaucoup ſur la Morale pratique. Ce ſeroit peut-être un ſujet inépuiſable que d'indiquer tous les ſecours que l'imagination eſt capable de fournir, & toute l'étenduë dont ces ſecours ſont ſuſceptibles. Au fonds perſonne ne peut faire, de ſon imagination, un Inſtrument univerſel, au moyen duquel il embraſſe tout, ſans que rien lui échape. Cette univerſalité pourroit même devenir un défaut plutôt qu'un avantage, parce que toutes nos facultés ont une certaine capacité, qu'elles ne ſçauroient excéder; & tous leurs efforts dans ce cas tendent à les affoiblir, plutôt qu'à les fortifier.

LA force de l'imagination s'accroit, & peut arriver à un point étonnant, lorsque les idées qu'elle produit ſont capables d'exciter les paſſions, & à proportion de la véhémence de ces paſſions. De tout ce qui eſt propre à fixer l'attention rien ne ſurpaſſe l'objet de quelque grande paſſion; celui en qui cette paſſion exiſte, eſt comme abſorbé par l'objet qui la cauſe; toutes ſes facultés, tant externes qu'internes, en ſont tellement occupées, remplies, pénétrées, qu'il ne reſte plus d'accès à aucune autre impreſſion, ou réflexion. C'eſt donc là, pour ainſi dire, le triomphe de l'imagination, qui repréſentant à l'Ame un objet abſent, lui donne la même force, la même vivacité, la même efficace, que s'il étoit préſent, & qu'il exerçât ſur elle, par la voye des ſens, toute l'action dont il eſt capable. Nous en avons un grand exemple, dans les bienheureux Martyrs, qui ont conſervé leur tranquillité, leur ſerenité, leur allégreſſe, au milieu des ſupplices les plus affreux. Ils étoient ſans doute aſſiſtés par ce bon Maître, en qui le fidèle peut toutes choſes; mais de quelle nature étoit ce ſecours? Ne conſiſtoit-il pas ſur-

tout

tout à tenir continuellement préſente à leur eſprit, & par conſéquent à leur imagination, l'idée des biens éternels & infinis qui devoient être la récompenſe de leur foi, de leur piété, & de leur conſtance, l'idée de la Couronne immarceſſible de gloire, que le Chef & le Conſommateur de la foi tenoit déja entre ſes mains, & qu'il étoit prêt à mettre ſur leurs têtes. Perſuadés, convaincus, que ces biens alloient être leur partage, que cette Couronne ne pouvoit leur manquer, ils tournoient de ce côté-là toute leur attention, & même toute leur ſenſibilité; la joye inondoit leur Ame; à peine s'appercevoient-ils des tourmens de leur corps. Si, pour ne point contredire à ce que les Théologiens nous diſent des effets de la Grace, on veut diſtinguer exactement ce qui dépend de cette cauſe ſurnaturelle avec ce qu'on peut attribuer à la Nature, il faut d'abord préſuppoſer que la Grace ne détruit point la Nature, mais qu'elle la perfectionne; & que ce que l'Homme fait, aſſiſté d'enhaut, demeure toujours auſſi expliquable par l'uſage de ſes facultés, que ce qu'il fait en ſe ſervant des forces naturelles. La Gra-

ce.

ce fournit non ſeulement la raiſon pour laquelle l'homme ſe trouve actuellement en état de faire de ſes facultés un uſage, en vertu duquel arrive ce qui autrement ne ſeroit point arrivé. Ici donc c'eſt l'imagination qui agit dans les Martyrs, c'eſt un deſir ardent qui les embraſe; & cette imagination, ce deſir, prennent leur ſource dans la certitude complette d'être mis en poſſeſſion de la béatitude éternelle au moment où ils rendront le dernier ſoupir. Cette explication peut ſervir de principe à toutes celles qui concernent les opérations de la Nature & de la Grace, & répandre un grand jour ſur une matiere difficile par elle-même, & dont la plûpart des Théologiens ſemblent ſe plaire à multiplier les difficultés.

En perfectionnant l'imagination, on perfectionne auſſi la mémoire. Cette derniere faculté n'eſt autre choſe que le pouvoir de reconnoître les idées que l'imagination a reproduites; ce qui ne peut arriver, ni dans l'imagination, ni dans la mémoire, que lorsque des impreſſions précédentes nous ont déja donné ces idées, comme l'emportent les termes mêmes

de

de *reproduire* & de *reconnoitre*. A meſure donc que par des actes réitérés on augmente la facilité, la promtitude & la netteté avec laquelle l'imagination retrace les idées précédemment reçues par la voye des ſens, on donne le même degré d'accroiſſement à la force de la faculté qui reconnoit ces idées, & qui ſe rappelle les circonſtances dans lesquelles l'Ame s'en eſt occupée dans d'autres occaſions. Quand donc l'imagination ne ſeroit pas auſſi utile par elle-même que nous avons vû qu'elle eſt, elle le demeureroit toujours infiniment par ſa liaiſon avec la mémoire, & par les avantages que celle-ci en retire. Rien de plus étroitement lié que ces deux facultés; de là vient que les limites de chacune d'elles n'ont pas encore été bien exactement aſſignées par les Philoſophes. On peut appliquer ici à la mémoire tout ce qui a été dit ci-deſſus des moyens de perfectionner l'imagination.

CHA-

CHAPITRE V.

De la ſubordination entre les facultés inférieures de l'Ame, & ſes facultés ſupérieures.

COMME nous ne recherchons dans cet Ouvrage que ce qui peut entrer dans le plan de la Morale, ſans nous embarraſſer des queſtions purement métaphyſiques ſur la liaiſon de l'ame & du corps, & ſur la nature de l'harmonie qui régne entre ces deux ſubſtances, il nous ſuffit de connoitre, à l'égard des facultés inférieures, en quoi elles contribuënt aux déterminations de la volonté; & nous n'étudions de tout ce qui ſe paſſe dans l'ame que ce qui eſt ſoumis à la liberté dont le droit uſage eſt l'unique but de la Morale. Ce n'eſt pas que la conſidération des divers rapports que la Sageſſe divine a mis entre le méchaniſme du corps & les idées de l'ame, ne puiſſe ſervir à nous donner de plus hautes idées de cette ſageſſe, & en général de tous les attributs divins; idées capables d'influër ſur la pratique de nos devoirs envers Dieu; pratique, qui nous

nous conduit enſuite naturellement à celle de tous les autres; cependant la ſublimité de ces méditations les mettant entierement hors de la portée du vulgaire, on ne ſçauroit en faire la baſe d'une Science telle que la Morale, qui doit être à la portée de tout le monde. Mais cela n'empêche pas que le Philoſophe, à l'aide de ces méditations, ne puiſſe acquérir une ſupériorité dans la théorie, qui peut, & qui doit même, s'il la rapporte à ſa véritable deſtination, lui procurer une ſupériorité dans la pratique, qui le rende d'autant meilleur qu'il eſt plus éclairé.

MALHEUREUSEMENT les Philoſophes ordinaires ſont deſtitués de la vraye notion directrice à l'aide de laquelle ils pourroient tirer, de la connoiſſance de l'Ame humaine, tous les ſecours qui en réſultent pour la Morale. Se bornant à diſtinguer dans cette Ame des facultés ſupérieures & des facultés inférieures, ils ne ſaiſiſſent point le lien qui les unit, & le rapport intime qu'il y a entre la perfection des unes & la perfection des autres. Cela les a empêché juſqu'ici de s'occuper des moyens de perfectionner l'En-

l'Entendement avant la volonté, & de chercher ces moyens où ils peuvent uniquement ſe trouver, dans la perfection des facultés inférieures, conſidérées comme des inſtrumens, & pouſſées au degré d'étenduë & de force dont elles ſont ſuſceptibles. Quiconque ignore ce paſſage, cette communication entre ce qu'on peut nommer les deux étages de l'ame, ne ſauroit dire que des choſes très vagues ſur la Morale; en particulier il ne propoſera jamais des moyens aſſurés & efficaces de tendre à la perfection, & d'y arriver. Voilà pourquoi les chimères abondent ſi fort dans tout ce que les Philoſophes & les Auteurs qui ont voulu lier la Morale avec la Religion, ont écrit ſur cette matiere. Les premiers n'ont connu qu'une perfection ideale, & pour ainſi dire, iſolée, qu'ils ont préſentée comme placée dans un lointain infini, plus propre à être l'objet de la contemplation que celui de l'imitation. Toutes les routes qu'ils ont eſſayé de tracer pour y conduire, ont été autant d'écarts, parce que la perfection des facultés inférieures n'y eſt entrée pour rien, & même que ces routes y ont été

le

le plus ſouvent contraires. Telles étoient inconteſtablement *l'apathie* du Stoïcien, & la *volupté* de l'Epicurien, priſe même dans le ſens le plus favorable. Par rapport aux Moraliſtes religieux, à ceux qu'on nomme Guides ſpirituels, un renoncement abſolu aux ſens, une ſéparation totale entre l'Ame & le Corps, je ne ſçai quel abandon de tout deſir, de toute paſſion, ont été les ſecrets merveilleux qui ont été propoſés, & qui ont conduit aux abſurdités d'un état purement paſſif, où l'Ame dans le recueillement & l'extaſe, oublie entierement le Corps, & ſe livre aux ſeules impreſſions de la Grace. C'eſt la honte de l'eſprit humain que l'avidité avec laquelle il ſe repaît de ſemblables doctrines; mais il eſt aiſé d'en découvrir les raiſons. Elles ont une commodité admirable; elles diſpenſent également, & des travaux pénibles de l'eſprit, & de la pratique même des devoirs de la Morale. C'eſt faire trop d'honneur à ces opinions que de les indiquer, bien loin qu'il faille s'arrêter à les combattre. Contentons-nous de dire que pour gouverner l'Ame, & la bien gouverner, il faut la connoitre, & la connoi-

noitre à fonds; il faut pouvoir en ſonder les *cachettes*, & en développer les *replis*. Ces deux mots, qu'on a quelquefois employé, mais qui n'ont jamais été pris que dans un ſens tout à fait vague, vont nous conduire à une diſcuſſion également nouvelle & intéreſſante, à laquelle nous oſons prier le Lecteur d'accorder une attention particuliere.

CHAPITRE VI.

De ce qu'on nomme cachettes & replis *dans l'Ame humaine.*

COMMENÇONS par des définitions exactes. Les *cachettes* dans l'eſprit humain, ce ſont tous les cas où une action obſervable de l'ame réſulte d'un concours de facultés inobſervables, c'eſt à dire, dont nous n'avons aucune connoiſſance. Les *replis* ſont ceux où des actes paſſés de l'ame, & dont elle ne ſe ſouvient plus, influent ſur quelque acte préſent. Il faut examiner ſéparément ces deux choſes.

LA connoiſſance la plus générale de ce qui

qui ſe paſſe en nous pendant le cours de l'éducation, ſuffit pour nous apprendre que nous contractons alors diverſes habitudes, qui par leur réunion forment nos mœurs, notre caractère, & dont la force ſe déploye enſuite ſuivant les occaſions, de façon qu'elles ſe modifient l'une l'autre, & que l'action donnée n'eſt expliquable que par la notion diſtincte de leur concours, c'eſt à dire, de ce que chacune d'elles y a contribué. A l'embarras qui nait de ce concours ſe joint encore la rapidité avec laquelle s'exécutent tous les actes qui naiſſent d'une diſpoſition habituelle. Donnons un exemple pris d'une des opérations les plus communes, mais dévelopons le avec quelque étendue, afin qu'il faſſe pleinement comprendre tout ce qui ſe paſſe en nous continuellement, ſans que nous en ayons la moindre connoiſſance, ni même le moindre ſoupçon.

UNE infinité de gens ſçavent lire, & le font ſans aucun effort, ſans donner la moindre attention à ce qu'il faut faire pour reconnoitre les lettres, pour les aſſembler en ſyllabes & pour en former des mots. Placez ſous les yeux de tout hom-

homme qui lit couramment, le mot de *Tranſubſtantiation*, il ſera auſſitôt lû que vû. Ceux qui ne ſe ſervent que des yeux, ſemblent dévorer ce qu'ils liſent, ils embraſſent des lignes à la fois, & expédient les pages en moins de rien. Cependant qu'eſt-ce que lire? c'eſt reconnoitre, avons-nous dit, chaque lettre, lier dans la même ſyllabe celles qui y appartiennent, & prononcer le mot qui réſulte de la totalité des ſyllabes. Quelcun ſçait-il qu'il fait ces différentes choſes en liſant? Pas plus que M. *Jourdain* ſçavoit qu'il faiſoit de la proſe en parlant. Mais, quoique la réunion inſtantanée & ignorée de ces trois actes eut déja quelque choſe de fort étonnant en elle-même, l'étonnement ira bien plus loin, ſi l'on réſout ces actes encore très compoſés dans les actes ſimples qui concourent à leur formation. Ces détails ſont trop peu connus pour n'y pas inſiſter. Pour reconnoitre une lettre, & juger en voyant ſa figure du nom qu'on doit lui attribuer, il faut faire ce qui eſt requis dans toute perception pour rapporter l'objet apperçu à l'eſpece à laquelle il appartient. Cela emporte un raiſonnement complet, qui peut être

diſtincte-

diſtinctement énoncé par un ſyllogiſme en forme. En diſant qu'un *a* eſt un *a*, il ne ſuffit pas d'en avoir la ſimple perception, qui conſiſte dans l'idée que l'ame ſe fait de cette lettre d'après l'image qui en a été produite dans l'organe de la vuë; il faut encore que vous jugiez que cette figure a une telle figure, qui n'eſt pas celle du *b*, ou de toute autre lettre, ſuivant ce que la Logique enſeigne des jugemens affirmatifs intuitifs. Enſuite intervient la mémoire, qui nous rappelle que la lettre repréſentée par cette figure eſt la même qu'on exprime en prononçant le ſon *a*. D'où nait la concluſion: Donc la figure que je vois doit être prononcée *a*. Les mêmes opérations reviennent pour juger que de l'aſſemblage de deux ou trois lettres données ſe forme une telle ſyllabe, qui ſe prononce ainſi, ſuivant la maniere de lire de la langue à laquelle le mot appartient. En François, par exemple, la troiſième perſonne du plurier des Imparfaits préſente la terminaiſon *oient*, dont les cinq lettres réunies ne valent que la diphtongue *ai* en la traînant un peu. Il faut donc qu'en un inſtant, à la connoiſſance des

lettres & des ſyllabes ſe joigne le ſouvenir de toutes les régles particulieres qui déterminent la façon de lire & de prononcer. En un mot il eſt incroyable combien d'actes, que nous avons originairement appris à former lentement & ſucceſſivement, ſe réuniſſent, & s'emmoncelent en quelque ſorte pour faire une lecture rapide, diſtincte, & conforme aux régles. Notre Ame ne borne pourtant pas ſes opérations actuelles à la multitude d'actes dont nous venons de rendre compte; elle peut encore y en aſſocier beaucoup d'autres. Imaginons là deſſus un exemple. On prie quelcun de lire devant une grande Compagnie. Cette propoſition lui fait de la peine ou du plaiſir: tant qu'il lira, l'agrément ou l'inquiétude, attachés à cette fonction, occuperont ſon eſprit. Les Spectateurs affectent ſes ſens; le Lecteur en a les idées, il voit leurs perſonnes, leurs attitudes, leurs mouvemens; s'il ſe paſſe quelque bruit, il l'entend; s'il eſt intéreſſé à conſidérer quelcun en particulier, il l'obſerve, & étudie toutes les variations de ſa phyſionomie. Il peut outre cela lui naître incidemment des idées dans l'eſprit, com-

comme cela arrive continuellement. Enfin ce qu'il lit a un ſens; ce ſera, par exemple, une Rélation hiſtorique, une Piece de Théatre, &c. A meſure donc qu'il lit, les idées attachées aux propoſitions ſe ſuccédent dans ſon eſprit; il eſt même obligé d'y faire une attention particuliere, ſi c'eſt une de ces lectures dans leſquelles il faille entrer pour varier les tons. Je demande après cela, ſi l'on n'eſt pas véritablement accablé ſous l'idée de cette multitude d'opérations que l'Ame réunit dans un inſtant, & qui font place à d'autres en auſſi grand nombre dès l'inſtant ſuivant? La maniere dont les Muſiciens exécutent les pieces de leur métier, fourniroit des exemples encore plus compliqués & plus étonnans. Ne ſont-ce pas là de véritables *cachettes* pour preſque tous les hommes, qui ne penſent point à ce qui ſe paſſe en eux dans ces occaſions, & qui croyent faire une action fort ſimple, qu'ils enviſagent ſous la notion confuſe d'une eſpece de méchaniſme ?

Pour découvrir ces *cachettes* dans tous les cas donnés, il faudroit connoître avec préciſion en quoi conſiſte l'uſage de

toutes nos facultés, & comment l'acte de l'une influë ſur la détermination de l'acte de l'autre: ce qui préſuppoſe qu'on eſt inſtruit de la maniere dont nos facultés peuvent être perfectionnées. Tout cela demande des connoiſſances fort approfondies. L'uſage de certaines facultés eſt naturel; celui des autres eſt acquis par l'exercice. Les exercices qui forment en nous les habitudes ſont ou fortuits, ou rélatifs à une volonté poſitive. Cette diſtinction eſt importante. Les exercices fortuits ſont ceux qui forment en nous des habitudes, à l'acquiſition desquelles nous ne penſions pas, de façon que nous en réiterons les actes ſans y faire attention; & quand l'habitude exiſte, nous ne nous ſouvenons point comment elle a été contractée, & nous nous trouvons par là hors d'état de réſoudre les actions compoſées qu'elle produit dans les actes ſimples qui y concourent. C'eſt ainſi qu'une mauvaiſe éducation, ou de mauvaiſes compagnies, nous rempliſſent d'habitudes vicieuſes que nous n'avions aucun deſſein d'acquerir, & dont l'origine auſſi bien que les progrès nous demeurent toujours parfaitement inconnus.

nus. Mais, dans les habitudes même, ſur lesquelles notre volonté a influé, de façon que nous ſavons en quel tems nous en avons poſé les fondemens, & comment nous avons ajouté pierre ſur pierre, pour ainſi dire, afin d'en achever l'édifice, dans ces habitudes même, il s'en faut bien que nous ayons une idée diſtincte de la ſucceſſion & du nombre des actes, qui forment la chaîne qu'on peut ſuppoſer depuis le premier acte juſqu'à celui que nous commettons ou pouvons commettre actuellement. Les premiers actes ayant été difficiles, nous ont par là même déplû; deſorte que nous n'y avons pas apporté toute l'attention néceſſaire pour en conſerver un ſouvenir exact. Et quand ces actes ſont devenus faciles, c'eſt à dire, dès que l'habitude a été ſuffiſamment formée, nous avons ceſſé d'y être attentifs. De cette multitude de déterminations précédentes qui influënt ſur la détermination actuelle, il n'y en a donc qu'un très petit nombre que nous puiſſions nous rappeller; cependant elles ont toutes part à ce qui ſe paſſe dans le moment donné, dont une parfaite explication eſt impoſſible ſans

le ſouvenir complet de ſes cauſes prédéterminantes. Ainſi ce qui nous paroit le plus lumineux dans notre Ame, ne laiſſe pas de conduire à des cachettes impénétrables. Auſſi acquieſçons-nous ordinairement à la notion confuſe de ſes actes, ſans nous inquiéter, ni du concours des facultés requiſes pour les produire, ni de la recherche beaucoup plus penible de toutes les déterminations précédentes de ces facultés, conformément aux habitudes auxquelles elles ont été ſoumiſes. Pour obvier à ces inconvéniens, & pour mettre l'homme en état de pouſſer la connoiſſance de ſoi-même auſſi loin qu'elle peut aller, il faudroit que dès la premiere enfance, & d'abord que l'Ame eſt capable de ſe ſentir, on fit remarquer le premier uſage des facultés & les premiers actes des habitudes, pour rendre dans la ſuite raiſon des actes ſimples compris dans un acte quelconque qui nait d'une habitude. Les Diſciples, par exemple, en recevant les inſtructions de leurs Maîtres, reçoivent encore bien d'autres impreſſions dont ils ne s'apperçoivent pas; ils prennent leurs manieres, leur ton, leur tour d'eſprit, quelquefois même leurs

leurs penchans & leurs paſſions. Ni eux, ni ceux qui veillent ſur eux, n'y font attention; les années s'écoulent, l'éducation finit, ceux qui l'ont reçue entrent dans le monde, & y portent un caractère dans la compoſition duquel entrent ces impreſſions changées en habitudes, & qui influënt ſur tout le reſte de leur vie. Cela fait voir combien il importe de deſcendre dans les moindres détails de l'éducation, & de préſerver les enfans, dont l'âge eſt d'ailleurs ſi ſuſceptible d'impreſſions, de toutes celles qui pourroient dans la ſuite les rendre vicieux, ou malheureux.

Le bonheur des Peuples, dans les Etats Monarchiques, & d'autant plus que la Monarchie y tient du Deſpotiſme, dépend des qualités bonnes ou mauvaiſes, des habitudes vertueuſes, ou vicieuſes du Prince. Tel ſujet perd ſa fortune, eſt privé du fruit d'une longue ſuite de ſervices, ou éprouve quelque autre revers, parce qu'il a trouvé un mauvais moment, comme on s'exprime ordinairement. Expreſſion qui devroit être inconnuë, car elle fait bien peu d'honneur aux Arbitres du ſort de leurs ſemblables; mais

ſurtout *elle flétrit* véritablement ceux qui ont *été* chargés de l'importante fonction de former l'eſprit & le cœur des Princes dans leur jeuneſſe, ſi c'eſt par leur négligence, par leurs lâches complaiſances, que de pareils défauts ſont nés, ou ont pris racine. Qu'eſt-ce qu'un mauvais moment? C'eſt un accès paſſager d'humeur, de caprice, qui ne permet pas de juger ſainement des choſes, qui rend l'idée du devoir importune, & ôte à la Raiſon ſes droits légitimes. Celui qui ſe trouve dans cette ſituation, ignore d'où elle vient; il eſt moins en état que qui que ce ſoit, vû cette infinité d'impreſſions auxquelles les perſonnes d'un rang ſuprême ſont expoſées, de repaſſer toute la ſuite d'actes qui influënt ſur ſon état actuel. Mais c'eſt le moindre de ſes ſoucis: il s'y livre machinalement, en attendant que quelque choſe de machinal auſſi vienne dérider ſon front, & porter au dedans de lui une eſpece de ſérénité. Ces diſpoſitions portées à l'excès forment le Tyran, qui n'a d'autre régle que ſa fantaiſie, & dont toutes les volontés ſont marquées au coin de l'extravagance, ou de la méchanceté.

ceté. Mais dans de moindres degrés ce ſont des foibleſſes de l'humanité, qui peuvent ſe trouver dans de bons Princes. Alors ces Princes conviendront eux-mêmes qu'ils voudroient en être exempts; ils ſçauront très mauvais gré à ceux qui les ont élevés de n'avoir pas mieux rempli leurs devoirs, ils s'étudieront même à combattre de ſemblables défauts, ou prendront ſoin de réparer les irrégularités qui en auront été la ſuite. Il n'y a guères de *Telemaques*; mais il y en auroit beaucoup davantage, s'il y avoit plus de *Mentors*. On en vit une preuve bien marquée dans l'Auteur même du *Telemaque* & dans ſon auguſte Elève. Le Duc de *Bourgogne*, qui n'étoit pas né avec un caractère ſur lequel on put fonder de grandes eſpérances, n'auroit aſſurément pas réuſſi en d'autres mains qu'en celles de *Fenelon*; mais l'excellente culture qu'il reçut le conduiſit à un point de perfection, qui fit regretter ſa perte prématurée comme l'une des plus conſidérables que la France eut jamais faites.

PASSONS aux *replis* du cœur humain. Nous les avons fait conſiſter dans l'influence ſecrète qu'ont nos actions précé-

dentes, ſouvent paſſées depuis longtems, & pour l'ordinaire enſévelies dans un profond oubli, ſur nos actions préſentes, dont nous croyons bien connoitre les cauſes & les motifs, quoique la meilleure partie nous en échape, parce qu'elle eſt priſe de ces états paſſés. Il eſt impoſſible que l'homme le plus attentif à ſon intérieur ſe reſſouvienne de tout ce qu'il a dit, fait, & penſé: il n'y a que certaines circonſtances qui laiſſent des traces aſſez profondes dans notre ame, pour y demeurer à l'abri des injures du tems qui détruit tout. D'un autre côté, il n'eſt pas moins vrai que dans le cours de notre vie il y a pluſieurs diſpoſitions, ou ſituations, qui plient notre ame d'une maniere imperceptible, & qui nous donnent un tour d'eſprit, une façon de penſer, dont les effets peuvent ſe manifeſter à une grande diſtance de leur origine, à peu près comme ces ſources dont les eaux ſe perdant ſous terre vont reparoitre dans d'autres contrées. Cela a lieu à l'égard du bien comme du mal. Si l'on a eu dans ſa jeuneſſe autour de ſoi des perſonnes ſages & pieuſes, qui ayent eu ſoin d'inculquer fréquemment de

de bons principes, de ſaines maximes, il peut bien arriver que des paſſions fougueuſes, ou des exemples ſéducteurs, faſſent entierement diſparoître ces idées, & portent à des actions diamétralement oppoſées. Mais, quand cette fougue eſt rallentie, quand divers dégoûts nous ont détaché inſenſiblement des objets de nos paſſions, il nait quelquefois dans nos ames des traits de lumiere, il s'y excite des retours de vertu, qui paroiſſent inopinés, & indépendans de toute cauſe naturelle; mais qui, les ſecours ſurnaturels de la Grace mis à part, ne ſont autre choſe que la reproduction de ces anciennes impreſſions, qui avoient été ternies, mais non effacées. De même un cœur gâté de bonne heure eſt longtems arrêté par la crainte, ou par d'autres conſidérations qui répriment ſes mauvais penchans; mais dès qu'il jouït de la licence & de l'impunité, il manifeſte à découvert une turpitude dont on ne l'avoit pas ſeulement ſoupçonné. Ces changemens ſubits, & extraordinaires, ont embarraſſé de tout tems les Moraliſtes: c'eſt ce qui leur a fait enviſager le cœur humain comme une énigme inexpliquable, com-

me un problème irréſoluble. On a eu recours à des expreſſions vagues & figurées; on a dit que l'homme étoit un Protée, un Caméléon, qui changeoit d'un inſtant à l'autre, & qui prenoit ſucceſſivement toutes ſortes de formes. Cela eſt bon pour l'Eloquence & la Poëſie; mais la Philoſophie ne s'en contente pas. Il lui faut des raiſons, ou la conviction qu'on ne ſçauroit parvenir à la connoiſſance de ces raiſons, de l'exiſtence desquelles cependant il ne doute pas. Car, pour le dire en paſſant, la Philoſophie nous rend deux ſervices également importans, l'un d'étendre nos lumieres jusqu'où elles peuvent aller; l'autre de nous tracer les limites au delà desquelles nous ne pouvons porter notre vuë & nos recherches, ſans nous conſumer en efforts inutiles. Le Philoſophe ordinaire eſt un homme qui joint à quelques vérités un plus grand nombre d'opinions qu'il adopte & ſoutient, avec autant de ferveur que ſi leur certitude étoit démontrée. Ses progrès conſiſtent à groſſir tous les jours cette Collection, qui n'en devient pas plus précieuſe, & qui ne peut avoir de véritable prix, qu'après

près un triage exact, une opération ſemblable à celle du creuſet, qui ſépare les vérités pures & inconteſtables de tout alliage, de tout mélange hétérogene. Il eſt aiſé d'inventer, ſi l'on entend par invention, une nouvelle façon d'expliquer les choſes, quelle qu'en ſoit la ſolidité; mais il eſt très difficile de découvrir non ſeulement les vérités cachées, mais même les bornes exactes des vérités connuës. Pour revenir au ſujet qui a fait naître ces réflexions, on peut affirmer ou nier l'imperſcrutabilité des replis de l'Ame, ſuivant le ſens qu'on attache à ce terme. Si l'on veut dire qu'il eſt impoſſible de concevoir en général aucune cauſe qui influë ſur ces déterminations ſi bizarres, ſi irrégulieres, ſi variées, auxquelles la conduite humaine eſt pour l'ordinaire aſſujettie, on ſe trompe, le fil des méditations philoſophiques atteint juſques-là, & découvre à ceux qui y donnent l'attention néceſſaire, que tout eſt lié dans notre Ame, & qu'il s'y eſt paſſé antérieurement des choſes dont l'influence ſe dévelope actuellement. Ce n'eſt pas au reſte un ſimple ſoupçon, une conjecture entierement dénuée du ſe-

cours de l'Expérience: on a quelquefois des occaſions de ſe rappeller ces états précédens, & de ſe convaincre de leur liaiſon efficace avec celui où l'on ſe trouve. Car après tout le cœur humain n'eſt pas auſſi myſtérieux qu'il le paroit: ſa grande obſcurité, ſon extrême profondeur, viennent ſurtout du peu d'attention que les hommes font à leurs propres actions, ou à celles des perſonnes, qu'ils auroient intérêt à connoître. On n'eſt jamais réellement que ce qu'on a toujours été, ſoit d'effet, ſoit d'intention. Celui qui commet un premier vol, ou tel autre crime, étoit depuis longtems convoiteux du bien d'autrui, peu ſcrupuleux ou conſcientieux ſur les moyens de ſe l'approprier, capable en un mot de faire ce qu'il ne faiſoit pas, faute d'occaſion, ou par d'autres conſidérations qui l'arrêtoient. Un homme, que la fortune a ſubitement enrichi ou élevé, montre un orgueil & divers vices que vous ne lui connoiſſiez pas. Si vous l'aviez conſidéré de près dans ſes ſituations précédentes, vous en auriez découvert des indices, vous auriez apperçu un germe qui ne demandoit qu'à pouſſer. Pluſieurs

Pè-

Pères & Mères ſont ſurpris & affligés de ce que leurs enfans tournent mal: ils en avoient la meilleure opinion du monde, & ne s'attendoient point aux égaremens où ils ſont tombés. Mais d'où venoit cette opinion? De leur aveuglement. Ceux qui n'étoient pas faſcinés comme eux avoient aiſément apperçu dans les premieres frédaines de ces jeunes gens à quoi elles pouvoient, & ſi l'on ne les en corrigeoit pas, devoient même naturellement les conduire. Enfin, car on pourroit multiplier à l'infini ces exemples, & cependant ils ne ſont guères connus, un Amant qui parvient au comble de ſes vœux par un hyménée qu'il régarde comme une ſource intariſſable de félicité, tombe dans la ſurpriſe la plus accablante, lorsqu'il lui arrive de voir un Ange de ténèbres prendre la place d'un Ange de lumiere, les caprices & les emportemens ſucceder aux graces & à la douceur, & l'amertume remplir un calice, ſur les bords duquel il avoit goûté un miel ſi délicieux. A quoi peut-il s'en prendre qu'à lui-même? Qu'eſt-ce qui lui a dérobé des imperfections un peu déguiſées à la vérité,

mais

mais déja bien ſenſibles, ſi ce n'eſt ce funeſte bandeau dont la paſſion couvroit ſes yeux? Ce que nous faiſons à l'égard des autres dans les cas qui viennent d'être indiqués, nous ſommes bien plus portés encore à le faire à l'égard de nous-mêmes, parce qu'il n'y a perſonne pour qui nous ayons autant d'affection & d'indulgence que nous en avons pour nous-mêmes. Cela nous engage à multiplier les obſtacles à la connoiſſance de notre cœur, bien loin de chercher à les lever, ſurtout lorsque nous ſentons que cette connoiſſance ne ſerviroit qu'à nous préſenter des idées mortifiantes, à nous couvrir d'une confuſion que nous voulons éloigner. Ainſi notre premier & notre plus grand ſoin, c'eſt d'effacer de notre ſouvenir toutes nos actions contraires à l'ordre & à la décence: d'où s'enſuit que nous ne pouvons appercevoir la liaiſon que ces actions ont dans la ſuite avec d'autres, & l'influence qu'elles exercent ſur notre conduite préſente. Il en eſt comme d'un homme de baſſe extraction, qui cherche à oublier d'où il vient, mais que trente ans de cet oubli ne rendront pas plus noble qu'il l'étoit le jour

de

de ſa naiſſance. Si l'on enviſage donc l'imperſcrutabilité de notre cœur & de ſes replis ſous ce premier point de vuë, elle n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition volontaire, un refus formel de nous connoître. Mais, ſi on entend, par cette imperſcrutabilité, l'impuiſſance réelle & abſoluë de conſerver le ſouvenir complet de toutes nos déterminations précédentes, & de tirer de ce ſouvenir une explication adéquate de nos déterminations actuelles, il eſt évident que les forces humaines n'atteignent point juſques là, & même que, quelque uſage que nous en faſſions, elles demeurent infiniment au deſſous. C'eſt ſous ce point de vuë que Dieu eſt le grand, l'unique *Scrutateur des cœurs & des reins.* L'Intelligence ſuprème eſt la ſeule à laquelle il n'échape abſolument rien de tout ce qui ſe paſſe dans l'homme, & qui tire de cette vuë les raiſons ſuffiſantes & complettes de chaque nouvel état dans lequel ſon ame ſe trouve ſucceſſivement. Mais ce que nous avons dit, prouve en même tems que cette connoiſſance eſt poſſible à Dieu, & qu'elle exiſte même néceſſairement en lui, en vertu de ſa qualité

de

de Créateur, & à cauſe de l'infinité de ſes perfections. L'homme donc appellé à imiter ces perfections, autant qu'il en eſt capable, ne ſçauroit mieux y réuſſir qu'en étendant la ſphère de ſes connoiſſances, & ſurtout de celles dont il eſt lui-même l'objet.

LES hommes ne ſe rébutent point dans leurs travaux ordinaires par l'impoſſibilité d'arriver au plus haut période dans le genre auquel ils s'appliquent. Un Enſeigne ne quitteroit pas le ſervice, ſi on l'aſſuroit qu'il ne deviendra jamais Maréchal; un Savant eſt à peu-près convaincu d'avance qu'il n'ira pas prendre place à côté de *Newton* & de *Leibnitz:* un Négociant qu'il ne ſera jamais auſſi opulent que *Samuel Bernard.* Cependant leur activité ne ſe rallentit point: ils acquieſcent à des états inférieurs, & ſe croyent aſſez récompenſés s'ils y parviennent. Pourquoi donc renonceroit-on à la plus importante de toutes les occupations, ſous prétexte qu'on ne viendra pas à bout de l'exécuter dans un degré abſolu de perfection? Pourquoi diroit-on: Je ne me connoitrai jamais comme Dieu me connoit: Donc il eſt inutile d'ac-

d'acquérir un moindre degré de connoiſſance de moi-même. Mais allons tout d'un coup à la vraye cauſe de cette négligence. On fait les plus pénibles efforts dans les autres tâches, parce qu'une récompenſe ſenſible & matérielle y eſt attachée, parce que les paſſions y trouvent leur aliment; au lieu que l'avantage de ſe connoitre ſoi-même eſt un bien inviſible, qui ne nous affecte point, & qu'on craint même comme un mal, lorsqu'il dérangeroit nos autres occupations, ſoit par le tems qu'il nous coûteroit, & que nous regarderions comme perdu, ſoit ſurtout parce que nous appercevrions, à l'aide de cette connoiſſance, bien des défauts en nous-même & dans notre conduite, qui exigeroient un amandement dont nous ſommes très éloignés.

QUELQUE parti que les hommes prennent à cet égard, il n'y a point de Morale ſolide & démontrée à eſpérer pour eux, tant qu'ils négligeront la connoiſſance d'eux-mêmes, ou tant qu'ils ſe borneront à une connoiſſance qui ne s'étende pas juſqu'aux *cachettes* & aux *replis* de l'Ame. En effet la Morale eſt la Scien-

Science *qui régle* nos actions libres. Or ces actions dépendent de celles qui les ont précédées, de nos diſpoſitions naturelles & habituelles, & de tout le cours de notre vie juſqu'à l'inſtant actuel. Il eſt donc impoſſible de les régler, ſi l'on n'a aucune idée de cette dépendance, & ſi l'on veut prendre un homme quelconque, tel qu'il exiſte, pour lui preſcrire des devoirs dont l'obſervation n'eſt poſſible, & raiſonnable, qu'autant que cet homme a déja ſubi certains états qui ſervent de fondement à ce qu'on exige de lui. Les ſages Legiſlateurs ont toujours eu égard au génie des Peuples qui ſe ſoumettoient à leur direction: *il auroit été ridicule de vouloir mettre tout* d'un coup les Sibarites ſur le même pied que les Spartiates, ou régler la conſtitution du Gouvernement dans Rome naiſſante comme elle l'étoit dans Athenes floriſſante. Dieu lui-même, le ſouverain Legiſlateur, a tenu cette conduite dans la diſpenſation de ſes Loix: il a ſoumis les Juifs à un joug dont les Chrêtiens ont été déchargés; il a accordé aux Chrétiens la connoiſſance de pluſieurs vérités, qu'il avoit cachées aux Juifs. Aux yeux de l'Etre

l'Etre ſuprème, le genre humain tout entier eſt une eſpece de maſſe morale, qui ſe préſente ſous une notion individuelle, dont Dieu voit tous les changemens ſucceſſifs, leur liaiſon & l'influence des états qui précédent ſur ceux qui ſuivent: ce qui régle ſa conduite & ſes opérations d'une maniere convenable à ces états, ſuivant les vuës de ſon adorable ſageſſe. Heureux les hommes, ſi attentifs à cette condeſcendance avec laquelle Dieu s'accommode à leurs ſituations, & ſe proportionne à leurs beſoins, ils ſecondoient ſes deſſeins, & tiroient, des ſecours qu'il leur accorde, tout ce qui peut ſervir à leur perfection & à leur bonheur! Comment ſe peut-il ſurtout qu'au milieu des vives lumieres & des graces abondantes de l'œconomie évangélique, il y ait des gens qui regardent l'entrepriſe de ſe connoitre ſoi-même, & de faire ſervir cette connoiſſance à devenir meilleur, comme une choſe, ou inutile ou impoſſible.

Si nous réuniſſons préſentement les deux notions que nous venons de conſidérer ſéparément, celle des *cachettes* & celle des *replis* qui exiſtent dans notre ame,

ame, nous verrons qu'il n'y a aucune action morale qui ne tienne à ces deux cauſes, & ne ſoit expliquable par elles; c'eſt à dire, qu'il n'y a aucune action à la production de laquelle ne concourent pluſieurs facultés, chacune dans un certain degré, & ſur laquelle n'influënt toutes les déterminations des différens états qui ont précédé. Mais, pour pouſſer l'analyſe de ces idées auſſi loin qu'il eſt poſſible, il faut remarquer que l'uſage de nos facultés eſt ce qu'il y a de primitif en nous, qu'il précéde toutes les habitudes, & à plus forte raiſon, toutes les déterminations qui naiſſent des habitudes, & que c'eſt de l'état naturel de ces facultés, auſſi bien que du premier pli qu'elles ont reçu, que tout dépend: ce qui n'empêche pas que des cauſes externes & accidentelles ne puiſſent apporter dans la ſuite de très grands changemens à ce qui auroit réſulté ſans cela de l'état primitif. La concluſion à laquelle nous voulons en venir, c'eſt que dans l'étude importante & difficile de nous-même, pouſſée juſqu'à la recherche des *cachettes* & des *replis*, il faut commencer par la découverte des premieres, c'eſt

à dire, remonter autant que notre mémoire le permet à l'état originaire de nos facultés & aux premiers moyens dont on s'eſt ſervi pour en développer les forces. De là il nous ſera beaucoup plus facile de deſcendre aux déterminations qui dans la ſuite ont rendu les actions de notre vie telles, & non autres, & dont la chaîne ſe prolonge juſqu'aux déterminations dont la réunion forme notre état actuel. En renverſant cet ordre, on ne peut ſe promettre aucun ſuccès; & c'eſt peut-être une des principales cauſes qui dégoûtent l'homme de l'étude de ſoi-même. On comprend aſſez en gros que l'on eſt ainſi aujourd'hui parce qu'on a été tel hier, avanthier, & toujours en remontant; mais où faut-il s'arrêter dans ce progrès, de quel terme ſommes-nous partis, & qu'eſt-ce qui a produit les déterminations les plus anciennes qui s'offrent à notre ſouvenir? C'eſt quelque choſe de plus ancien encore, & dont il n'eſt pas impoſſible de ſe retracer l'idée: ce ſont nos forces, nos talens, nos qualités naturelles, & le premier uſage que nous en avons fait, ou qu'on nous en a fait faire. Si nous pouvons arriver juſques

ques là, nous ſaurons tout ce qui peut être ſçu de l'hiſtoire de notre ame, & ce ne ſera pas une connoiſſance de ſimple curioſité; la Médecine ſpirituelle en pourra tirer de grands ſecours, comme la Médecine corporelle en tire de cas à peu-près ſemblables. En effet, un ſage Médecin, appellé à traiter une maladie conſidérable, s'informe non-ſeulement des circonſtances qui l'ayant immédiatement précédée, peuvent en avoir été les cauſes prochaines, mais il remonte auſſi haut qu'il peut dans l'hiſtoire du malade même, pour ſçavoir quelle a été ſa conſtitution originaire, & par quels états il a paſſé depuis ſon enfance juſqu'au tems préſent. Ne nous attendons donc à aucunes connoiſſances ſolides ſur l'homme, ne comptons ſur aucun des moyens qu'on voudroit employer pour faire un ſyſtème complet de Morale, tant qu'on ne remontera pas juſqu'à cette époque, & qu'on n'y fera pas entrer ces connoiſſances élémentaires.

POUR découvrir avec ſuccès les *cachettes* dans lesquelles ſe perdent celles de nos actions qui procèdent de l'habitude, il faut connoître quelles ſont les actions,

par

par la réitération desquelles les habitudes ſe contractent, & la différence qu'il y a entre celles que nous faiſons d'abord, avant que l'habitude ſoit bien formée, & celles qui ſuivent cette formation. Dans les commencemens nous ſommes obligés de faire attention à chacune des actions ſimples qui entrent dans l'action compoſée que nous voulons rendre habituelle; ce qui nous rend notre marche extrèmement lente & pénible. Qu'on voye un enfant qui apprend à écrire: chaque lettre lui coûte autant de tems qu'un mot, & quelquefois qu'une ligne à ceux qui écrivent couramment: il décompoſe chaque lettre dans tous les traits & contours dont elle eſt formée, & c'eſt ainſi que ſes doits deviennent propres à tracer dans la ſuite ces lettres avec facilité & promtitude. Il en eſt de même de toutes les habitudes; elles remontent à une ſemblable analyſe qui peut ſeule répandre du jour ſur l'état habituel, tel qu'il ſe trouve dans un tems quelconque. Comme l'ame & le corps concourent aux actes d'où procédent les habitudes, le Philoſophe doit être attentif à ce qui ſe paſſe dans ces deux ſubſtances,

& à l'influence perpétuelle qu'elles exercent l'une ſur l'autre. C'eſt uniquement par ce moyen qu'il pourra parvenir à combattre avec ſuccès les habitudes vicieuſes, & à preſcrire les régles les plus convenables pour en acquérir de vertueuſes. La vertu ne ſe commande pas; c'eſt une ſemence qu'il faut mettre dans un terrain propre à la recevoir, pour lui donner enſuite la culture qui lui eſt propre. Bien des Moraliſtes croyent avoir été auſſi loin qu'on peut aller, lorſque d'un ton de Legiſlateur ils ont dit ſur chaque article qu'ils traitent: *Faites ceci: Evitez cela.* Ils ſont néanmoins bien éloignés du but, & ne connoiſſent pas l'homme, lorſqu'ils prétendent le gouverner ainſi. On n'obtient de lui, (car je ne mets pas la force au nombre des moyens, & jamais elle ne flêchit la volonté,) on n'obtient, dis-je, rien de l'homme qu'en lui prouvant qu'il doit le faire, c'eſt à dire, que ſon propre intérêt l'y engage, & en l'inſtruiſant des moyens de le faire, en lui traçant la route qu'il doit ſuivre.

Nous nous convaincrons de plus en plus de la néceſſité de pénétrer dans les ca-

cachettes & dans les replis du cœur humain pour arriver à une Morale ſuffiſamment approfondie, ſi nous remarquons une triple utilité de ces connoiſſances, qui mérite que nous nous y arrêtions quelques momens.

PREMIEREMENT, elles ſervent à connoitre ce qu'on appelle les mœurs des hommes, c'eſt à dire, la maniere conſtante & perpétuelle dont ils déterminent leurs actions libres, lorſque quelque cauſe extraordinaire ne les oblige pas à changer ces déterminations en d'autres qui ſont contraires à leurs façons ordinaires d'agir. Les mœurs ne ſont, à proprement parler, autre choſe que l'effet des actions précédentes ſur les actions préſentes; & nous avons vû que pour remonter aux premieres déterminations il faut connoitre l'uſage originaire que nous avons fait de nos facultés naturelles. Ainſi, ſoit qu'il s'agiſſe des Sociétés entieres, ou des particuliers, les jugemens que l'on porte ſur leurs mœurs, ne ſont ſolidement fondés, & diſtinctement expliquables qu'autant qu'on remonte à ces différentes ſources, qui ne ſont autre choſe que ce que nous avons

déſigné par les noms de cachettes & de replis. On n'auroit pas débité autant de choſes vagues & abſurdes qu'on l'a fait ſur les Nations anciennes, ou ſur les Peuples ſauvages, ſi l'on avoit eu ces notions directrices. L'homme eſt toujours homme dans tous les tems & dans tous les lieux; il a les mêmes facultés & les mêmes penchans qu'il tient de la Nature; tout ce qui eſt en contradiction avec ces facultés & ces penchans ne ſauroit lui être attribué; mais ſi certaines cauſes peuvent l'aſſujettir à des habitudes qui lui étoient auparavant inconnues, il peut arriver en lui des changemens qui le rendent méconnoiſſable aux yeux de ceux qui ne ſont pas Philoſophes, mais dont les divers actes & les états ſucceſſifs ſont aſſignables par ceux qui pouſſent l'analyſe, juſqu'aux profondeurs que nous avons indiquées. Il en eſt de même des particuliers. Si *Cromwell* ou *Sixte* V. avoient été dès leur enfance l'objet d'une attention vrayement philoſophique, qu'on eut bien connu leurs penchans naturels, & qu'on n'eut perdu de vuë aucune de leurs démarches, il n'auroit pas été difficile de con-

conjecturer & de prédire la conduite qu'ils tinrent, quand ils furent parvenus à l'autorité ſuprême. Mais où ſont ceux dont la vie eſt ſoumiſe à un pareil examen; & pour mieux dire, où ſont ceux qui ſeroient capables de s'acquitter de cet examen? On voit des apparences auxquelles on s'arrête, à moins que les indices les plus frappans ne les démentent; on agit en conformité de ces apparences, & l'on eſt enſuite tout ſurpris de trouver le Vice ſous le maſque de la Vertu, ou de trouver que la Vertu a été ſe nicher là où l'on ſe ſeroit le moins avisé de la chercher.

La ſeconde utilité des connoiſſances ſur leſquelles roulent nos réflexions préſentes, eſt bien conſidérable; c'eſt de ſervir à régler les degrés de l'imputation. Toutes les actions libres ſont imputables; mais il s'en faut beaucoup qu'elles le ſoyent également. Parmi les complices d'un même crime, celui qui a fait le coup peut être le moins coupable de tous. Si ſes lumieres ont été extrêmement bornées, s'il a été expoſé à une violente ſéduction, contre laquelle il n'étoit pas en état de ſe prémunir, ſi même quelque

paſſion violente l'a aveuglé, cela ne détruit point l'imputabilité de ſon action, mais cela peut la diminuer conſidérablement, au lieu que des circonſtances contraires l'aggraveroient. Mais comment ſçavoir tout cela, ſi l'on ne ſuit la route que nous avons tracée pour arriver aux profondeurs de l'Ame? Les Juges ont leurs procédures, & leurs interrogatoires, qui ſont utiles pour découvrir la connoiſſance des faits, & qui peuvent auſſi répandre du jour ſur le caractère des coupables. Mais le fort de ces procédures conſiſte plus dans un art captieux que dans une marche analytique & philoſophique. Ce n'eſt que dans des cas extraordinaires, auxquels le ſalut de l'Etat eſt intéreſſé, qu'on réunit tous les moyens, qui peuvent conduire à la connoiſſance du crime & du criminel, comme on l'a fait en dernier lieu dans le Procès de ce Monſtre, qui avoit, pour ainſi dire, plongé le poignard dans le ſein de la France même, en attentant aux jours de ſon Monarque bien-aîmé. Il paroit aſſez décidé par toute l'hiſtoire de ce malheureux, qu'il étoit un compoſé de ſcélérateſſe & de fanatiſme, un cer-

cerveau ſoible & échauffé joint à un cœur gâté & deſeſpérément malin. Ainſi le ſupplice atroce qu'il a enduré, répondoit plutôt à l'énormité du fait qu'au degré d'imputabilité intrinſeque. Le même attentat commis ſur un particulier, n'auroit peut-être pas ſeulement été puni de mort; on l'auroit rejetté ſur une aliénation d'eſprit aſſez marquée dans le criminel. Mais on ne ſçauroit pouſſer trop loin les précautions qui ont pour objet la perſonne ſacrée des Rois, la précieuſe conſervation des Pères de la Patrie. Quiconque liroit parfaitement dans le cœur humain, & verroit du même coup d'œil tout ce qui y a précédé, préparé, & déterminé une action quelconque, ſçauroit avec exactitude à quel degré elle eſt imputable. Nous en voyons le plus grand de tous les exemples dans le plus grand de tous les crimes: c'eſt celui des Juifs qui, après avoir fait mille outrages au Sauveur, l'attacherent à la Croix. Du haut de cette Croix le Sauveur même s'écrie: *Père pardonne leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.* C'eſt ſans doute par un effet de ſon infinie charité qu'il tenoit ce langage; mais cependant il ne l'auroit

pas tenu, s'il n'avoit parfaitement connu les funeſtes préventions des Juifs, & toutes les autres cauſes qui les avoient portés à ce déteſtable parricide. Auſſi pluſieurs d'entre ces Juifs, convertis à la prédication des Apôtres, devinrent-ils les fideles diſciples de celui qu'ils avoient crucifié, & donnerent leur propre vie pour l'amour de celui à qui ils avoient ôté la ſienne.

ENFIN le troiſième & dernier genre d'utilité auquel nous conduit la connoiſſance des *cachettes* & des *replis* du cœur humain, ſe rapporte de la maniere la plus directe à la Morale, puiſqu'il a pour objet la correction même des mœurs, à laquelle on ne peut parvenir efficacement ſans cette connoiſſance. Comment en effet redreſſer ce qui a été altéré & dérangé, ſi l'on ignore d'où procédent ces altérations & ces dérangemens? Ce ſeroit être dans le cas d'un Médecin qui prenant un abſcés au foye pour un ulcére au poûmon, traiteroit le patient en conſéquence de cette idée. Vous voyez un homme qui tâche de s'élever, qui ſollicite avec ardeur pour obtenir ſucceſſivement des places, avec leſquelles il aura un rang & des titres

titres conſidérables. Vous le prenez pour un ambitieux; & dreſſant vos batteries contre l'ambition, vous tâchez de le détromper, de lui faire comprendre que ce qu'il recherche n'eſt que vanité & fumée. Mais vous portez vos coups à faux; c'eſt un avare qui ne ſe ſoucie point d'honneurs & de dignités, mais qui eſt fort avide des revenus qui y ſont attachés, & qui ne ſe laſſera point de monter, tant qu'il y aura à gagner dans cette élévation. De ſemblables mépriſes font perdre tout le fruit des moyens qu'on employe, pour la correction des particuliers: & il en eſt de même des Sociétés & des Etats, quand elles ſont gouvernées par des Chefs qui ne connoiſſent pas aſſez le génie & le caractère de leurs ſujets. C'eſt au fonds là-deſſus que roule tout le fameux Traité *de l'Eſprit des Loix*: ſon célébre Auteur s'eſt propoſé de faire voir comment la Legiſlation a été exercée, & de prouver qu'elle ne l'a jamais bien été qu'autant que la connoiſſance des hommes en a été la baſe. Mais le défaut capital de cet Ouvrage, rempli d'ailleurs de choſes excellentes, c'eſt que la connoiſſance des

hommes eſt puiſée uniquement dans des ſources, qui ne ſont pas à beaucoup près ſuffiſantes pour rendre raiſon des différences qui régnent entr'eux. L'Expérience dément même à bien des égards l'univerſalité & la force que M. *de Montesquieu* attribuë aux cauſes phyſiques. On pourroit faire un livre ſous le même titre que le ſien, & d'une plus grande force encore, (en ſuppoſant qu'on eut celle de ſon génie,) où l'Eſprit des Loix ſeroit déduit de l'homme moral, comme il l'a déduit de l'homme phyſique.

CONCLUONS. D'auſſi grands avantages attachés à la recherche des ſecrets du cœur humain doivent être un motif très puiſſant à s'y appliquer: & la difficulté du travail n'eſt pas à comparer avec les fruits qui en réſultent, ſurtout ſi l'on penſe combien les hommes ſe conſument en travaux plus pénibles encore dont il ne leur revient que des utilités imaginaires, & quelquefois des amertumes réelles. Mais auſſi ceux ſur qui de ſemblables motifs ne ſont d'aucune efficace, ceux qui ne ſe ſoucient, ni de ſe connoître eux-mêmes, ni de connoître les autres, quoiqu'ils ayent bien compris tout ce qu'ils y gagneroient,

roient, de pareilles gens ne ſont plus prenables par aucun endroit, & il faut les abandonner à leur caprice. La Morale n'a point de voyes coactives pour obliger les hommes à l'étudier autant qu'elle le mérite; elle ſe borne à ſuppoſer des hommes libres qui uſent de leur raiſon, & elle offre à cette raiſon tout ce qui peut convaincre l'Entendement & déterminer la Volonté. Mais c'eſt la longueur du chemin qui rébute & décourage preſque tous ceux à qui l'on propoſe d'y entrer; les hommes voudroient une grande voye, commode & courte, pour arriver ſans effort à la vraye ſcience: & cette voye n'exiſte point. S'étudier attentivement ſoi-même, tirer de cette étude des principes dont on forme une Théorie générale, appliquer enſuite cette Théorie à la pratique, quelle tâche! quelle perſpective pour des hommes livrés à la pareſſe, ou à la diſſipation! Cependant on ne demande d'eux que ce qu'ils ſont en état de faire, & on n'exige de chacun en particulier que ce qui eſt exactement proportionné à ſes forces naturelles. Perſonne ne ſçauroit être ſoumis à une obligation qui aille au delà. Or il eſt inconteſta-

ble que les forces naturelles différent dans chaque individu, que les ſituations particulieres où la naiſſance, l'éducation & d'autres conjonctures placent les hommes ne leur permettent pas de donner le même degré d'application aux objets qui la méritent, de pouſſer leurs facultés au même dévelopement, & de faire des progrés égaux dans la route de la Vérité & de la Vertu. Mais, dès qu'on ſuppoſe le moindre degré de raiſon dans un homme, il doit au moins faire, des connoiſſances dont nous parlons, le cas qu'elles méritent, ſouhaiter d'être à portée de les acquérir, ſe débarraſſer des obſtacles qui ne ſont pas inſurmontables, & conduire les choſes au point où l'imputabilité ceſſe. Tous ceux qui ſont au deſſous de cette façon de penſer, rentrent dans la claſſe des brutes, & ne menent qu'une vie animale. Que les Ennemis de la Religion s'épuiſent tant qu'ils voudront en efforts redoublés contr'elle: il demeurera toujours inconteſtable que c'eſt à elle, & à elle ſeule que le genre humain eſt redevable de n'être pas demeuré tout entier dans cet état. Car les Philoſophes du Paganiſme y faiſoient à peine une

une exception; & parmi ces Philoſophes combien y en avoit-il qui fuſſent dignes de ce nom? Le plus petit au Royaume des Cieux eſt plus grand que les *Socrates* & les *Platons*, parce qu'il a mieux appris qu'eux à *vivre dans ce préſent ſiécle ſobrement, juſtement & religieuſement.*

CHAPITRE VII.

Conſidérations générales ſur les habitudes, & ſur les motifs qui peuvent nous porter à les contracter.

PASSONS à de nouveaux motifs, propres à rendre les hommes capables de ſurmonter les difficultés attachées à l'acquiſition de quelque habitude importante, mais pénible. L'un des plus communs & de ceux qui ont le plus de force ſur l'eſprit humain, réſulte de l'idée même de ces difficultés; c'eſt l'idée brillante de la gloire qu'on trouve à les ſurmonter. Arrêtons-nous ici un moment à cette idole des mortels, & remontons aux premieres cauſes de ſon culte. Les hommes réunis en ſociété trouvent dans

cette union divers avantages qui influënt plus ou moins ſur leur bonheur. L'un des principaux conſiſte dans l'eſtime que les autres ont pour nous, dans le jugement favorable qu'ils portent de nos actions & des motifs qui nous les font commettre. Ce jugement n'a cependant de valeur réelle qu'autant qu'il eſt fondé en raiſon; c'eſt à dire, qu'autant que ceux qui jugent s'appuyent ſur les vrais principes qui doivent régler nos déciſions, & que les actions dont ils jugent ſont réellement telles qu'elles leur paroiſſent. Ces conditions étant poſées, il eſt naturel & légitime de ſe réjouïr, toutes les fois qu'on ſçait que quelcune de nos actions a obtenu le ſuffrage & les éloges de ceux avec qui nous vivons; & le ſentiment de cette joye peut devenir un but que nous nous propoſons, un motif qui nous détermine à faire des choſes propres à nous le procurer. A la vérité quand ce motif eſt ſeul, quand nous ne faiſons que les actions auxquelles la louange eſt attachée, & parce que la louange y eſt attachée, quelque bonté rélative que puiſſent avoir ces actions, quels que ſoyent les avantages que la Société en retire,

retire, c'eſt une fauſſe gloire que nous mettons à la place de la véritable, c'eſt l'orgueil, la vanité, qui ſont les principes réels de notre conduite. La Morale gagne fort peu de choſe à ce penchant des hommes pour la gloire, ou plutôt elle y perd beaucoup. On court à perte d'haleine après l'ombre & le fantôme; tandis qu'on feroit à peine un pas pour le corps & la réalité.

CEPENDANT il faut bien ſe garder d'étouffer cette diſpoſition; c'eſt la manœuvre la plus imprudente & la plus pernicieuſe qu'on puiſſe faire. Le Politique le ſçait bien, & il met tout en œuvre pour tirer de cette mine, inépuiſable quand elle eſt bien exploitée, tout ce qu'elle peut rendre. Mais les Moraliſtes prennent quelquefois le change à cet égard; & ſous prétexte de ramener l'homme à des principes tout à fait déſintéreſſés, à une beauté purement idéale, ils combattent la Nature même, cette Nature, de laquelle un Poëte dit fort bien, que quand on la chaſſeroit à coups de fourche, elle reviendroit toujours. Il y a d'ailleurs une liaiſon intime entre la diſpoſition que nous avons tant vantée ci-deſſus,

en lui donnant le nom de *ſentiment*, & le penchant à la gloire. Celui qui auroit une parfaite indifférence pour tout ce que les autres peuvent penſer & dire ſur ſon ſujet, n'auroit point de ſentiment, ou n'en auroit qu'un très imparfait; à peu près, pour paſſer du ſentiment moral au ſentiment phyſique, comme l'huitre à l'écaille, ou tels autres animaux, en qui on ne remarque qu'un exercice très foible des organes des ſens. Il faut donc conſerver avec ſoin, dans ceux qu'on éleve, cette attention délicate aux jugemens des autres, & s'en ſervir pour produire l'amour pur & légitime d'une gloire réelle & ſolide. Alors rien n'eſt plus doux, plus encourageant dans les ſuccès, plus conſolant dans les revers, que la penſée d'être toujours eſtimé, approuvé, loué, par ceux qui joignent à une ſaine intelligence un cœur droit. Quelque petit que ſoit le nombre de ces perſonnes, n'y eut-il qu'un ſeul *Caton*, il ſuffit & peut contrebalancer la foule la plus nombreuſe de juges aveugles & paſſionnés. Mais pour l'ordinaire les belles actions, c'eſt à dire, celles qui joignent à leur bonté

un

un degré de rareté qui frappe, ſont exaltées par la voix publique, à laquelle les ames les plus baſſes & les plus méchantes ſont obligées de ſe conformer. Voilà donc un motif très puiſſant, toujours à la portée de tous les hommes, dans quelques lieux, & dans quelques ſituations qu'ils ſe trouvent. Un Païſan a autant d'intérêt d'être diſtingué dans ſon Village, qu'un Héros dans le plus grand Etat: cette diſtinction eſt pour l'un & pour l'autre la ſource des plus doux agrémens de la vie.

C'EST, comme nous venons de l'inſinuer, la rareté d'une action d'ailleurs bonne & vrayement utile, qui la rend belle & glorieuſe. Mais d'où vient cette rareté? C'eſt de la difficulté. S'il n'en coûtoit rien pour arriver au faîte de la gloire, dans les divers travaux qui y conduiſent, chacun voudroit s'y placer; mais cela ne va pas ainſi; tout aſpirant a des juges, dont le ſuffrage eſt libre, & qui ne l'accordent qu'à ceux qui en ſont dignes, ou du moins qui le leur paroiſſent. La ſimple rareté d'une action eſt tout au plus un ſujet de curioſité: il en eſt comme de ces tours d'adreſſe ou de force

dont

dont le ſpectacle amuſe la populace. Quand on pourroit paſſer vint-quatre heures ſur un pied, ou trente ans ſur une colomne, on n'en ſeroit pas plus digne de gloire. Mais, ce qui eſt véritablement rare, c'eſt de remplir ſes devoirs dans toute leur étenduë, lors même qu'on eſt retardé & traverſé par les plus grands obſtacles, c'eſt de ſacrifier cet amour propre, qui nous fait craindre les fatigues, les dangers, la mort, à l'amour de la Patrie, au bien de ſes ſemblables, à la défenſe de la Religion, à la gloire de ſon divin Auteur. Ceux qui témoignent le plus de fermeté dans des cas de cette nature, & qui parviennent, par une ſuite continuelle d'efforts, au but vers lequel ils tendoient, y trouvent une Couronne, plus précieuſe que le Diadème des Monarques, c'eſt celle dont la gloire orne leurs têtes. Ainſi penſoient les Romains, lorsque quelques feuilles de chêne entrelaſſées enſemble leur paroiſſoient la plus grande de toutes les récompenſes. Il eſt très avantageux aux Sociétés que l'amour de la gloire régne juſques dans les moindres conditions, & qu'il y trouve ſon aliment, & ſa récompenſe. Quand la

gloire

gloire n'eſt & ne peut être le partage que des Chefs de l'Etat ou des Armées, tous ceux qui obéiſſent n'ont d'autres motifs que la crainte ou l'intérêt, qui ne produiſent jamais que des actions très défectueuſes. Encore avec toutes les précautions poſſibles, quantité d'actions glorieuſes demeurent enſevelies dans l'oubli, parce qu'on ne daigne pas jetter les yeux ſur ceux qui les commettent; on ne les croit pas capables d'être inſcrits, ſi je puis parler ainſi, dans les Régiſtres de la gloire. *Pline* le jeune fait là deſſus à ſon ordinaire d'excellentes réflexions: & la Lettre où elles ſe trouvent mérite d'être rapportée ici toute entière. C'eſt la vint-quatrième du VI. Livre. Il y parle en ces termes à ſon ami *Macer*.

„ Que la différence des perſonnes en
„ met dans les actions! La même action
„ eſt obſcure ou illuſtre, ſelon qu'elle
„ part d'une perſonne illuſtre ou obſcu-
„ re. Je me promenois dernierement
„ ſur le Lac de *Côme*, avec un vieil-
„ lard de mes Amis. Il me montra une
„ Maiſon, & même une Chambre qui
„ s'avance ſur le Lac. De là, me dit-il,
„ une femme de mes compatriotes, ſe

„ pré-

„ précipita autrefois avec ſon Mari.
„ J'en demandai le ſujet. Depuis long-
„ tems le Mari ſouffroit beaucoup, par
„ des ulceres dans ces endroits que la
„ pudeur oblige de cacher. Elle l'en-
„ gagea de permettre qu'elle examinât
„ ſon mal, & l'aſſura que perſonne ne
„ lui diroit plus ſincèrement qu'elle, s'il
„ devoit eſpèrer de guérir. Elle ne l'eut
„ pas plutôt vû qu'elle en deſeſpéra.
„ Elle l'exhorte à ſe donner la mort;
„ elle s'offre de l'accompagner, lui mon-
„ tre le chemin & l'exemple, & le met
„ dans la néceſſité de la ſuivre. Car
„ après s'être étroitement liée avec lui,
„ elle ſe jetta, & l'entraîna dans le lac.
„ C'eſt ce que je ne viens que d'appren-
„ dre, moi qui ſuis de la même Ville.
„ Non que cette action ſoit moins illuſ-
„ tre que celle qu'on a tant vantée dans
„ *Ania*, mais parce qu'*Ania* elle-même
„ eſt plus illuſtre que cette femme".

Ni l'action d'*Ania*, ni celle de la femme de *Côme*, ne peuvent être approuvées devant un Tribunal dont les déciſions ſont réglées ſur les principes d'une ſaine Morale, & y obtenir le prix de la véritable gloire. Mais la conſéquence ſubſiſte

fiſte toujours ; c'eſt qu'il y a dans les moindres états, dans les plus baſſes conditions, des perſonnes qui font, & pour l'ordinaire avec moins d'effort, des actions équivalentes à celles ſur lesquelles les cent bouches de la Renommée s'ouvrent à la fois. Cela me ramene à mon aſſertion ; c'eſt qu'il entre eſſentiellement, dans le plan d'un ſage Gouvernement, de tirer, autant qu'il eſt poſſible, de ſemblables actions de l'obſcurité, & d'y attacher une portion de gloire, qui ſerve à en faire naître d'autres. Cela me rappelle un fait qui ſe trouve dans l'Ouvrage poſthume de *Tollius*, intitulé *Epiſtolæ itinerariæ*, publié par *Hennimius*, en 1700. *à Amſterdam, in quarto.*

Tollius faiſant le voyage de *Berlin* à *Vienne* par la Boheme, vit à *Prague*, dans une Galerie, la ſtatuë d'une Païſanne qui a immortaliſé ſon nom par l'action ſuivante. Comme elle étoit occupée à travailler à la campagne, un Soldat dont elle n'avoit pas voulu ſatisfaire les deſirs, entreprit d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû obtenir par ſes careſſes ; mais la Fille le prit par le milieu du corps, l'envelopa dans ſa robe, & le porta

ta en cet état au Corps de garde de la Ville pour le faire punir de ſon inſolence. On fut ſi étonné des forces, du courage & de la vertu de cette Héroïne ruſtique, qu'il fut réſolu qu'on lui érigeroit une Statuë.

IL ne faudroit pas trop multiplier les Statuës & les autres diſtinctions; mais, en les diſpenſant prudemment elles porteroient & répandroient partout cette émulation de Vertu, qui, après la Religion, eſt ce qu'il y a de plus précieux dans le monde. On dira peut-être que l'effet parvenu à un certain point feroit ceſſer la cauſe, c'eſt à dire, que de belles actions trop communes perdroient par là le prix de rareté qui les diſtingue. O! qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'eut que cet inconvenient à craindre! Malgré les moyens les plus efficaces & les mieux adminiſtrés, une vertu pure, généreuſe, & deſintéreſſée, ſera toujours une choſe rare. Mais, quand vous accorderiez la ſuppoſition qu'elle deviendroit commune, cela rehauſſeroit plutôt ſon prix que de la diminuer. Car ceux qui vivroient dans une Société de gens vertueux, & où la vertu ſeule ſe-

roit

roit eſtimée, verroient qu'il n'y a point d'autre parti à prendre, point d'autre route à ſuivre, que d'imiter l'exemple univerſel, ou du moins dominant. Au lieu que rien n'enleve plus de partiſans à la Vertu que de voir le peu de cas qu'en font ceux qui réglent les rangs dans la Société, & la préférence qu'il ne leur arrive que trop ſouvent de donner à des Vices déguiſés, ou même manifeſtes. Cela fait que dans l'éducation on a beaucoup plus de peine à faire valoir le motif pris de l'utilité actuelle de la Vertu; on ne ſçauroit avancer avec confiance qu'elle ſuffit pour conduire à l'eſtime, aux emplois, à la faveur, & aux autres avantages qui peuvent être l'objet de nos deſirs légitimes. C'eſt au contraire un ſujet d'étonnement dans de grands Etats, dans des Contrées où la lumiere de l'eſprit humain paroit bruler de ſon éclat le plus vif, lorsqu'un *Lamoignon*, un *Pompone*, ſont élevés aux premiers poſtes, uniquement parce que leur mérite & leur vertu ont ſollicité pour eux. On commence ſeulement alors à s'appercevoir que la Vertu eſt bonne à quelque choſe.

LES Savans ſe ſont fait une gloire à part, qu'ils tirent des recherches & des découvertes par leſquels ils ſurpaſſent ceux qui ont tourné leur application vers les mêmes objets. Quand il eſt bien décidé qu'il y a de très grandes difficultés à ſurmonter pour arriver à une connoiſſance d'ailleurs importante, le nom de celui qui fournit heureuſement cette tâche devient glorieux; & ſi l'injuſtice des contemporains ne permet pas toujours que le degré de la gloire ſoit proportionné à celui du mérite, la Poſterité plus équitable accorde à ceux qu'elle en juge dignes cette immortalité, qui a tant occupé l'eſprit des *Cicerons* & des *Plines*, & qui eſt encore aujourd'hui l'objet de tant de deſirs, & le motif de tant de travaux. Le nom de *Kepler*, par exemple, eſt encore aujourd'hui, & demeurera toujours, un des plus illuſtres dans les faſtes de l'Aſtronomie. D'où lui vient cette illuſtration? C'eſt que dans le tems où il vivoit, rien n'étoit plus difficile que de déduire, des Obſervations peu exactes qui avoient été faites, les loix ſuivant leſquelles les Planetes ſe meuvent dans leurs orbites elliptiques.

ques. *Kepler* connoiſſoit bien ces difficultés, il les ſentoit même vivement, & ſuccomboit preſque ſous leur poids, comme il le témoigne en divers endroits de ſes Ouvrages. Mais il prévoyoit & preſſentoit auſſi la gloire qu'il acquerroit en les ſurmontant, & le cas que feroient certainement de ſon travail toutes les perſonnes intelligentes. L'événement répondit à ſon attente, ſurtout après ſa mort. *Horoccius* qui publia ſes Oeuvres poſthumes, ſe livroit déja là deſſus à un enthouſiaſme, dont les expreſſions méritent de trouver place ici. Voici ce qu'il diſoit à la page neuvième de ſes Prolegomenes: *Licet mihi* Keplerum *ſupra mortales admirari; licet egregium, diviniſſimum, aut ſi quid majus, appellare; licet denique ſupra totam philoſophantium Scholam vel unicum* Keplerum *æſtimare. Hunc ſolum canite, Poetæ, in ipſius laude veritatem nunquam æquaturi. Hunc ſolum terite, Philoſophi, de illo certi, habere iſtum omnia, qui habet* Keplerum. Ajoutez que *Whiſton*, un des plus ardens & des plus célébres défenſeurs de la Philoſophie Newtonienne, reconnoit *Kepler* pour le père de cette Philoſo-

phie; de ſorte que toutes les louänges dont *Newton* a été comblé plus qu'aucun Philoſophe, & qui lui ſont duës en effet, remontent juſqu'à *Kepler*, & qu'il eſt même très probable que, s'il n'y avoit point eu de *Kepler*, il n'y auroit point eu de *Newton*. Rien de plus abſurde que de vouloir être redevable de tout à un ſeul, tandis que les faits prouvent le contraire, & que la Raiſon même montre que la choſe n'eſt pas poſſible. Ceux qui font des découvertes, dans ces derniers tems, ne les font que parce que leurs précurſeurs ont frayé la route.

LE principal but de cette digreſſion ſur *Kepler*, c'eſt de faire voir comment les difficultés deviennent un motif par la gloire qu'on ſe promet à les vaincre; mais il en réſulte, par voye de conſéquence immédiate, que tout le monde n'eſt pas également dans le cas de ſuivre l'impreſſion d'un ſemblable motif, parceque des difficultés ſurmontables pour les uns ſont inſurmontables pour les autres, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir exécuter des choſes pour leſquelles on manque de forces & de ſecours. Cependant il n'eſt pas poſſible de déterminer exac-

exactement quelles ſont les difficultés invincibles. L'homme a beaucoup plus de reſſources qu'on ne le croit ordinairement; & ſi l'envie de s'inſtruire, le deſir de ſe pefectionner, agiſſoient communément ſur lui avec autant de force que le font les paſſions, on verroit mille choſes dans ce genre, qui, après avoir paru des prodiges, deviendroient familieres & habituelles. Il n'y a pas longtems que l'exemple du docte Paſſan Saxon, nommé *Jean Ludwig*, en a fait foi. Juſqu'où cet homme ſi eſtimable & ſi rare n'a-t-il pas pouſſé ſes connoiſſances; & à travers quels obſtacles? On peut lire la Rélation qui en a été publiée en un Volume Allemand, ou jetter les yeux ſur l'Extrait que j'en ai donné dans le Tome XX. de la *N. Bibl. Germanique*. Les conquêtes d'*Alexandre* & de *Gengis-Kan* me paroiſſent bien moins ſurprenantes que les connoiſſances ſolides & approfondies de *Ludwig*.

Distinguons ici entre le motif & le moyen. Le motif ſuffit pour nous déterminer à vouloir; mais non pour nous faire obtenir ce qui n'eſt pas en notre pouvoir: & quand nous ſommes convain-

cus que les moyens nous manquent, nous nous bornons à la volonté ſeule, ou même nous la perdons. Mais la néceſſité du motif a lieu, lorſqu'une choſe eſt à notre portée, pourvû que nous faſſions des efforts conſidérables pour l'obtenir: le motif excite alors, & ſert d'éguillon. Ceux que la gloire affecte d'une maniere exceſſive ſe portent ſouvent même à entreprendre des choſes inconteſtablement au deſſus de leurs forces; & enſuite ils ſe font illuſion, & s'imaginent d'avoir atteint à leur but, quoiqu'ils en ſoient fort éloignés, ils s'attribuent la gloire d'un ſuccès accompli, ils ſe donnent à eux-mêmes, & attendent de la part des autres les louanges auxquelles ils avoient aſpiré. Quand l'illuſion eſt trop groſſiere, c'eſt un ſot orgueil, une puérile folie. Mais il y a des cas où cette façon de penſer peut être eſtimée, & regardée comme avantageuſe à la Société: & c'eſt ce qui a fait naître le dicton: *Si deſint vires, tamen eſt laudanda voluntas.* En tendant à une fin qu'ils ne ſauroient obtenir, des hommes ardens, induſtrieux, bien intentionnés, exécutent chemin faiſant une infinité de choſes

ſes dont il revient de grandes utilités. On voit même de loin à loin des ſuccès qu'il auroit été impoſſible de prévoir, ou qu'on n'auroit pas balancé à traiter d'impoſſibles, s'ils avoient été prédits. Tel eſt, par exemple, l'établiſſement de cette célébre Maiſon d'Orphelins de *Halle*, que le Theologien *Francke* commença d'établir en recueillant de foibles aumônes pour former une petite Ecole, & qu'il a pouſſé à un point de ſplendeur qui le fait aller de pair avec les plus riches fondations. C'eſt ainſi qu'*Amſterdam* & *Veniſe* ſont ſorties du ſein des eaux, & que des cabanes de pêcheurs ont fait place à des Villes ſuperbes & opulentes. Les hommes ſont naturellement portés à ſe perfectionner eux & leur état: la Loi de la Nature les y ſollicite intérieurement avec force. Si une mauvaiſe éducation, ou de trop fortes paſſions, ne les détournent pas de cet objet, ils y tendront d'eux-mêmes: tous les particuliers réuniront leurs efforts pour rendre la Société floriſſante; ils formeront les plus vaſtes deſſeins; s'ils ne viennent pas à bout de les exécuter tous, il y en aura toujours pluſieurs qui

réuſſiront; & quant à ceux qui échoueront, ils chercheront leur conſolation dans la penſée, que dans les grandes choſes, c'eſt aſſez d'avoir voulu.

LES opérations intellectuelles ſont beaucoup plus difficiles, ou du moins paroiſſent telles au gros des hommes, que les travaux les plus pénibles, accompagnés même des dangers les plus formidables. C'eſt beaucoup, je l'avouë, que de les convaincre combien l'on gagne à cultiver ſon eſprit, & à acquérir des connoiſſances ſolides: on diſpoſe par là ceux qui mépriſoient la Science, faute de la bien connoitre, à lui accorder au moins leur eſtime, & un certain degré d'attention. Mais cela ne ſuffit pas encore pour les déterminer à mettre la main à l'œuvre: l'eſſentiel eſt de diminuer les difficultés qui les rebutent, de débarraſſer autant qu'elle peut l'être, cette voye où ils n'apperçoivent que des ronces & des épines. Et d'abord on doit leur faire comprendre que la tâche eſt à la vérité impoſſible, s'ils veulent la remplir par ſaut, c'eſt à dire, s'ils refuſent de paſſer par toutes les connoiſſances tant élémentaires qu'intermédiaires qui conduiſent à

la Science proprement dite; mais qu'en revanche s'ils veulent apprendre ſucceſſivement tout ce qui eſt requis pour devenir ſavant, cela ne coûtera pas plus que mille autres choſes auxquelles ils s'aſſujettiſſent tous les jours, ſans s'en plaindre; ils ſentiront de plus en plus la facilité ſuccéder aux efforts, & ſe verront dans peu ſi avancés que la joye ſeule de ces progrès les récompenſera des peines paſſées, & les remplira d'une ardeur plus que ſuffiſante pour ſoutenir celles qui reſtent encore. On parvient ainſi à démêler les difficultés réelles de celles qui ne ſont qu'apparentes. Il n'y a de difficultés réelles que celles qui ſurpaſſent nos forces; toutes les autres ſont apparentes, en ſuppoſant d'ailleurs des motifs ſuffiſans pour nous porter à les vaincre. Mais rien n'eſt plus ſouvent dans la bouche des hommes que la déclaration d'une fauſſe impuiſſance, qu'ils hazardent ſans conviction: Je ne viendrois jamais à bout d'une telle choſe: Je ne ſoutiendrois jamais une telle fatigue. Et qu'en ſavez-vous? L'avez-vous eſſayé? Et en ce cas vous y êtes vous pris comme il le faloit? Il n'eſt guères poſſible d'eſtimer

à priori juſqu'où peuvent aller les forces humaines dans les cas dont l'impoſſibilité n'eſt pas démontrée. S'il faloit s'abſtenir d'agir, juſqu'à ce qu'on ſçût exactement ce qu'on ſera capable de faire & d'endurer, tout le monde demeureroit les bras croiſés. Mais il y a par rapport aux opérations intellectuelles, une foule de preuves de fait qui détruiſent toute oppoſition de la part de ceux qui déclinent le travail qu'elles exigent, ſous prétexte qu'ils n'en ſeroient pas capables. Ceux qui vous ont dévancé dans la carrière des études, c'eſt à dire, des connoiſſances ſolides, n'avoient reçu de la Nature aucun privilège dont vous ne jouïſſiez comme eux; pluſieurs même étoient originairement au deſſous de vous: & il n'y a que la pareſſe, l'averſion du travail, qui puiſſe vous inſpirer une fauſſe humilité, que dans d'autres occaſions on verroit faire place à la préſomtion & l'orgueil. Mais les Grands, les Riches, ceux qui font quelque figure brillante dans le monde, ſe croyent ſi bien partagés qu'ils regardent ſans envie, ſi ce n'eſt pas avec mépris & compaſſion, ceux qui ſe félicitent de poſſe-

der

der un eſprit cultivé, une ame éclairée. Et parmi les petits & les pauvres, il y en a pluſieurs à qui l'accablement & les traverſes inſéparables de leur état ôtent le courage & toutes les diſpoſitions requiſes pour s'occuper de ſa perfection intellectuelle.

Les Vérités proprement dites, celles de théorie, qui ſont néceſſaires & éternelles, différent des Vérités de fait, en ce que pour être bien connuës, compriſes, & pouſſées à la certitude dont elles ſont ſuſceptibles, il faut paſſer par une ſuite plus ou moins longue de degrés, par une chaîne de raiſonnemens, qui conduiſent à une concluſion évidente, par laquelle on exprime la Vérité cherchée & trouvée. Dès qu'on a lû ces mots, *Alexandre vainquit Darius*, on en ſaiſit parfaitement le ſens, & l'on en reconnoit la vérité, quoique celle-ci dépende auſſi de la validité des témoignages ſur lesquels ce fait eſt appuyé, & que cette validité aille ſe réſoudre dans les notions générales de la crédibilité & de ſes caractères. Mais l'eſprit ne ſauroit aller auſſi vîte, quand on lui ſoumet cette propoſition, *Dieu a créé* l'U-

l'Univers: il faut non ſeulement qu'il ait des définitions exactes de tous les termes qui la compoſent, mais encore qu'il tire de la notion de l'Univers les raiſons qui prouvent qu'il ne peut exiſter par lui-même, & de celle de Dieu les preuves que cet Etre ſuprême renferme la raiſon ſuffiſante de la production du Tout que nous nommons Univers. Tout cela doit être déduit dans un ordre logique, qui nous faſſe acquieſcer ſucceſſivement à chacune des propoſitions qui nous ſont préſentées, de façon qu'après avoir admis les premieres, nous ſoyons toujours néceſſités à admettre celles qui en naiſſent, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'il devienne d'une évidence inconteſtable, que Dieu a créé l'Univers. Ces progrès réguliers, cette génération ſucceſſive du conſentement que nous donnons, & ſommes même forcés de donner, aux Vérités qui entrent ainſi dans notre eſprit, ſont des choſes inconnuës au vulgaire, non ſeulement des Hommes, mais des Savans. Parmi ceux-ci, les trois quarts ſe bornent à des lectures, à des recherches, à des compilations, à des combinaiſons, qui ne demandent guères que

de

de l'imagination, de la mémoire, & une ſorte de tact critique, qui ſe forme habituellement en eux. Auſſi n'eſt-il pas rare d'entendre des Erudits d'un ordre diſtingué, ſe récrier contre les méditations, les ſpéculations, & tout ce qui demande une certaine profondeur de réflexion. A quoi cela eſt-il bon, diſent-ils? Et citant leur propre exemple, ils proteſtent qu'ils ne ſe ſont jamais occupés de rien de ſemblable; aſſertion dont on n'a pas de peine à les croire ſur leur parole. C'eſt effectivement un païs bien ſingulier pour quiconque n'y eſt jamais entré, mais ſurtout pour celui que de ſemblables préjugés en éloignent, que le païs du raiſonnement & de la réflexion. De là vinrent les clameurs & les fureurs des Péripatéticiens contre le Cartéſianiſme. Apprendre à penſer, commencer par douter, quelle propoſition! Quel affront pour de vieux Profeſſeurs, qui avoient dogmatiſé toute leur vie ſur les entités & les quiddités avec la confiance la plus parfaite! Malgré les progrès que les Sciences de raiſonnement ont fait depuis ce tems-là, rien n'eſt plus commun encore aujourd'hui que de trouver des gens qui

ne font pas grand cas de la Logique, (car je ne donne pas ce nom à ce qu'ils en apprennent dans le cours de leurs études,) de la Métaphyſique, & de toutes les autres Sciences qui conduiſent à la certitude, & qui ſont les ſeules propres à y conduire. On veut tout comprendre, tout ſçavoir à la fois: & quand on a arrangé dans ſa tête un certain nombre de prétenduës Vérités, denuées de preuves, ou qui n'en ont que de très inſuffiſantes, voila l'Edifice de la Science conduit à ſa perfection; on ſeroit, pour ainſi dire, fâché d'y rien ajouter, ou corriger: on s'y loge comme dans un fort inexpugnable; on enſeigne, on prêche, on écrit, d'un ton auſſi affirmatif que ſi l'on débitoit des Oracles. Il eſt donc de la derniere importance d'inculquer à ceux qui commencent leurs études, (car ce ſont preſque les ſeuls ſur qui l'on puiſſe eſpérer de faire une impreſſion perſuaſive,) qu'ils ne ſçauront jamais véritablement que ce dont ils auront découvert & reconnu la vérité en paſſant par tous les degrés qui y conduiſent; qu'il n'y a point d'aſſentiment digne d'un homme raiſonnable & d'un vrai Philoſophe que celui qui

qui eſt engendré par cette ſucceſſion d'idées, & qu'il n'y a point de comparaiſon entre le tréſor réel d'un petit nombre de Vérités certaines, & la fauſe opulence du Dogmatiſme arbitraire.

On ne connoit véritablement l'évidence des Propoſitions, qui ont droit d'être miſes dans la claſſe des Vérités, que quand on eſt en état de les enviſager dans leur dépendance réciproque, & de les enchaîner ſyſtématiquement, de façon qu'on puiſſe toujours, en partant d'une propoſition donnée, remonter juſqu'à ſes premiers principes, ou deſcendre juſqu'à ſes dernieres conſéquences. Une Théorie univerſelle & complette ſeroit le *non plus ultrà* des connoiſſances humaines; mais elle ſurpaſſe les forces de notre eſprit. Tout ce à quoi l'on a pû s'élever, c'eſt aux Théories plus ou moins dévelopées de diverſes Sciences particulieres; & les vrais Philoſophes ont eu ſoin de ſubordonner les principes dont ces Théories ſont formées, aux notions générales de l'Ontologie, dans leſquelles ils vont néceſſairement ſe réſoudre, & d'où ils tirent toute leur force. Tel eſt l'état actuel de ce qu'on peut nommer Science

ici-bas; état qui ſuffit pour préſerver d'un des égaremens les plus dangereux de l'eſprit humain; c'eſt la manie du Pyrrhoniſme, mais qui doit en même tems proſcrire la témérité dogmatique, & toutes ces aſſertions hazardées, pour leſquelles les Philoſophes ordinaires ſe paſſionnent beaucoup plus que pour la vérité.

C'EST donc en connoiſſant exactement la dépendance des vérités, qu'on ſent d'un côté toute leur évidence, & que de l'autre on s'apperçoit de la nature de nos opérations intellectuelles, qui ſont toutes ſucceſſives, de façon que nous ne ſaurions arriver, ni en un inſtant, ni par ſaut, à cet état de l'ame où elle eſt forcée de donner ſon aſſentiment à une propoſition, à laquelle elle a été conduite par une ſuite légitime d'autres propoſitions. Mais, comme tout le monde n'eſt pas en état de faire de ſemblables analyſes, & que ceux même qui parviennent avec le tems à la plus grande force analytique, ne l'ont pas du moins dans les commencemens, parce que l'habitude n'eſt pas encore formée en eux, il faut y ſuppléer, & on le peut aiſément

par

par la lecture attentive & réitérée autant de fois qu'il ſera néceſſaire des Ouvrages dans leſquels régne un véritable ordre démonſtratif. En examinant avec ſoin chaque propoſition pour comprendre le ſens des termes, en ne paſſant jamais d'une propoſition à celle qui la ſuit, ſans s'être aſſuré que l'une mene effectivement à l'autre, & en embraſſant dans toute ſon étenduë la chaîne qui mene du point d'où l'on eſt parti à celui où l'on arrive, on acquiert cette juſteſſe logique, dans laquelle ſeule conſiſte la véritable force de l'eſprit humain. Car toutes les qualités brillantes, quelque vif que ſoit leur éclat, ne ſont que des météores qui tôt ou tard ſe diſſipent, ſi cette juſteſſe n'en fait pas la baſe aſſurée & inébranlable.

Pour revenir à la connoiſſance de l'ame humaine, & de tout ce qu'elle renferme de caché, il faudroit en quelque ſorte une hiſtoire complette de toutes nos habitudes, qui nous en rappellât non ſeulement l'origine, mais qui nous détaillât tous les actes par leſquels nous les avons conſervées, fortifiées, ou quelquefois négligées & affoiblies; il

faudroit, dis-je, une connoiſſance pouſſée juſqu'à ce terme pour nous mettre à portée, dans chaque cas donné, de juger de l'influence de tous les états, & de tous les actes paſſés ſur l'état & ſur l'acte préſent. Il y a plus; comme les habitudes ſont nombreuſes & variées; que tantôt elles ſe réuniſſent pour agir de concert, & tantôt elles ſe diviſent & ſe croiſent réciproquement, la connoiſſance adéquate de chaque état préſent exigeroit qu'on connût non ſeulement la ſuite directe des actes homogenes, pour ainſi dire, à celui dont il s'agit, mais encore toutes les ſuites collatérales des actes hétérogenes, parce que c'eſt de cette collection complette que réſulte la ſituation où l'ame arrive dans un moment donné, pour paſſer à une autre dès le moment qui ſuit. Il en eſt comme de la nutrition du corps. Tous les jours on prend différens repas, dans leſquels régne une extrême variété d'alimens. Chacun de ces alimens fournit ſa quotepart à l'opération nutritive; il en reſte quelques parcelles qui entrent dans la compoſition de notre corps, lequel ne parvient par des accroiſſemens ſucceſſifs de l'état de

ger-

germe à celui de corps humain, & ne répare les diſſipations continuelles auxquelles il eſt expoſé, que par ces additions & ces inſertions continuelles. La maſſe totale du corps de chaque homme dans un moment donné, n'eſt donc autre choſe, à la réſerve des particules originaires qui peuvent avoir appartenu au germe, que l'amas de ces particules ſucceſſivement acquiſes, dont chacune s'eſt miſe à la place que lui ont aſſignée les loix du mouvement, & la ſtructure du corps humain. Ainſi la connoiſſance adéquate de chaque corps demanderoit qu'on ſçut de quels alimens il a été nourri depuis ſon origine, & ſuivant quel méchaniſme les extraits nutritifs de ces alimens ont été diſtribués.

Veut-on ſe perdre, par rapport à l'ame, dans des abymes plus profonds encore? Il n'y a qu'à penſer à ſa préexiſtence depuis la création univerſelle; en vertu de laquelle préexiſtence le petit corpuſcule organique auquel elle a été d'abord unie, a paſſé de corps en corps dans toute la ſuite des générations, & à chaque génération eſt parvenuë à un nouveau degré de dévelopement, juſqu'à

qu'à l'époque de la conception, ſuivie de celle de la naiſſance. Ces états étant ſans contredit réels doivent avoir eu une influence réelle, quoiqu'inaſſignable, ſur les ames qui y ont été aſſujetties, & cette influence concourt avec celle des états de la vie proprement dite, à chaque détermination actuelle. Ce ne ſont pas là des recherches que l'on propoſe à faire : il faudroit la mémoire de *Pythagore* pour ſe rappeller ces états antérieurs à notre exiſtence viſible; mais il eſt pourtant eſſentiel de porter notre vuë philoſophique auſſi loin qu'elle peut s'étendre, & juſques ſur des objets dans leſquels elle ne peut d'ailleurs rien diſtinguer. C'eſt toujours ſçavoir quelque choſe que de ſçavoir que ces objets exiſtent, qu'ils ſont liés avec ceux que nous appercevons, & qu'ils entrent même en qualité de cauſes dans les effets, que nous examinons, quoique la part qu'ils y ont ne puiſſe être déterminée. Si c'eſt un défaut en Philoſophie de ſuppoſer des notions antérieures & primitives dont on ne ſauroit conſtater la réalité, ce n'en eſt pas un moindre de décider qu'il faut s'arrêter & poſer les dernieres bornes intelligibles,

bles, le cas de la parfaite irréſolubilité, là où l'on peut aller plus loin, au moins dans la ſpéculation, & s'aſſurer qu'à des yeux plus pénétrans que les nôtres, l'analyſe s'étend au delà du terme auquel nous pouvons la pouſſer.

AVANT que de quitter la doctrine des habitudes, & de l'influence quelconque des états paſſés ſur l'état préſent, il nous reſte à faire une réflexion importante & délicate. Les habitudes nous portent, nous déterminent quelquefois avec une force preſque irréſiſtible aux actions qui en ſont les effets. On conclut ordinairement de là, que tout homme qui agit par habitude, eſt porté à ce qu'il fait par goût & par un penchant formel, qu'il approuve & aime les actions qu'il commet habituellement avec tous les effets qui en réſultent. Cela eſt vrai dans un grand nombre de cas, mais il s'en faut bien que cela le ſoit toujours. La facilité qui accompagne tous les actes habituels, nous donne ſans contredit une forte diſpoſition à les aimer, à les préférer à tous les autres; & pour peu qu'il y ait d'utilité qui s'y trouve attachée, on ne manque pas d'en groſſir exceſſivement l'idée, pour

ſe

ſe juſtifier à ſoi-même ſa propre conduite. Mais il eſt ſouvent ſi évident que nos habitudes ſont nuiſibles, qu'elles ruinent notre ſanté, qu'elles préjudicient à notre réputation & à notre fortune, que nous ſouhaiterions ardemment d'en être défaits, & que chaque action que la force habituelle nous extorque eſt accompagnée de ſoupirs & de regrets. De ce qu'on voit donc faire tous les jours certaines choſes à quelcun on ne doit pas inférer qu'il les aime; il peut au contraire les déteſter. Cela eſt ſurtout vrai des habitudes que d'autres nous ont fait contracter dans le cours de l'éducation, ou dans telle autre ſituation qui nous a mis ſous leur dépendance. Les tems qui précédent la repentance d'un grand pécheur, & qui y ſervent d'acheminemens, ne ſont remplis que de ces actes dont les mauvaiſes habitudes ſont encore les principes, & des efforts que le pécheur diſpoſé à la converſion fait pour s'y oppoſer, en diminuer le nombre, & parvenir enfin à les détruire entierement. Voilà donc une nouvelle complication, une nouvelle ſource de difficultés, dans l'analyſe de l'état actuel, dont nous cherchons à nous pro-

procurer une connoiſſance diſtincte. Il faudroit, pour arriver à cette connoiſſance, ſçavoir non ſeulement quelles ont été toutes les déterminations que les habitudes ont produites précédemment, mais encore quelles ont été toutes les réſiſtances que l'ame a apportées à ces déterminations, & par leſquelles elle les a modifiées. Autre aſſurément eſt l'état actuel d'un homme qui s'eſt toute ſa vie livré aveuglément & machinalement à la force de ſes habitudes, & celui d'un homme qui les a combattuës, & n'a jamais cédé, pour ainſi dire, qu'à ſon corps défendant.

CHAPITRE VIII.

Des moyens de perfectionner la réflexion.

Nous voici parvenus à une opération capitale entre celles qui ſervent à former & à perfectionner notre Entendement: c'eſt la réflexion, ou l'habitude de réfléchir. Elle conſiſte dans le pouvoir que l'ame acquiert, de diriger ſucceſſivement ſon attention ſur toutes les

les parties d'un Tout, afin d'en ſaiſir la liaiſon, les rapports, en un mot tout ce qui y entre eſſentiellement, pour fonder là deſſus un jugement qui en conſéquence porte le nom de *réfléchi*. Ici commence la Raiſon: ici l'homme ſe tire de la claſſe des animaux pour s'élever au rang qui lui convient, & auquel la Nature l'a deſtiné. C'eſt donc l'attention qui lui donne la force néceſſaire pour y parvenir; car le défaut d'attention emporte néceſſairement le défaut de réflexion. Pourroit-on réfléchir ſur ce qu'on n'a vû qu'en gros, en paſſant, & dont on n'a pu conſerver par conſéquent que des idées confuſes? Cela eſt auſſi impoſſible que de bâtir ſans matériaux. C'eſt donc un préalable eſſentiel à la réflexion, que d'acquerir la faculté de ſe rendre attentif, & de la perfectionner par tous les moyens dont nous avons parlé ci-deſſus avec étenduë. Cependant la réflexion eſt une opération tout à fait ſéparée de l'attention; & cela eſt ſi vrai que le plus haut degré d'attention ne ſuppoſe pas le moindre degré de réflexion, ou même que ſouvent il l'exclut. Donnons-en un exemple. Dans un danger public les raiſons

de

de craindre s'emparent de l'attention d'un grand nombre de perſonnes; elles ne penſent qu'à cela depuis qu'elles ſe levent juſqu'à ce qu'elles ſe couchent, & même dans les heures deſtinées au repos: il n'y a aucun détail propre à allarmer, à effrayer, qu'elles ne ſaiſiſſent & ne décompoſent, pour ainſi dire, juſques dans ſes élémens. Mais cette attention uniquement appliquée à cet objet apporte un obſtacle invincible à la réflexion, qui exigeroit que pour juger ſainement du danger, on conſidérât avec le même ſoin toutes les raiſons de ſe raſſurer, & d'oppoſer à cette frayeur qui nous entraine une confiance raiſonnable, afin d'être en état de prendre des meſures conformes à la prudence. Peut-être même, pour rentrer dans les généralités, que l'attention, toute utile qu'elle eſt, n'eſt pas favorable à la réflexion, dans ceux qui contractent l'habitude de l'appliquer trop fortement à certains détails. Et cela peut ſervir à rendre raiſon de certaines choſes qui étonnent au premier coup d'œil. Un excellent Joueur, un Négociant conſommé, ſont ordinairement, (j'admets des exceptions,) des hommes d'ail-

d'ailleurs fort bornés, des génies fort peſans, dès qu'on les tire de leur ſphère. C'eſt qu'ils ont fait de trop grands efforts d'attention par rapport aux objets qui les ont occupés toute leur vie: & ils n'ont pu les faire qu'aux dépens de la réflexion. De même encore un très bon Officier, mais qui a vieilli dans les emplois ſubalternes, ſe trouve rarement propre à commander en chef.

LA réflexion facilite & perfectionne l'attention. Elle la facilite, parce que ce qui peut dégoûter d'être attentif, c'eſt l'obligation de s'arrêter toujours aux mêmes choſes: la variété ranime une attention languiſſante & prête à s'éteindre; & le plaiſir d'appercevoir la liaiſon qui régne entre les parties d'un Tout que l'on conſidère ſucceſſivement eſt un puiſſant motif à en continuer l'examen. La réflexion perfectionne auſſi l'attention, c'eſt à dire, qu'elle la rend propre à découvrir quantité de choſes, qui autrement lui échaperoient. Quand on réfléchit ſur un objet, & ſurtout quand on s'eſt accoûtumé depuis longtems à réfléchir ſur des objets du même ordre, on devine d'avance mille particularités

que

que l'attention la plus forte auroit laiſſé échaper. Livrez un corps humain à diſſéquer à l'homme le plus attentif, mais qui fait ſon apprentiſſage dans ſon genre, & qui n'a pas acquis les notions de l'Anatomie. Il y verra ſans doute bien des choſes, & pourra s'en occuper très longtems; mais un habile Anatomiſte, un *Heiſter*, un *Meckel*, iront, pour ainſi dire, à tâtons ſaiſir des fibres, des vaiſſeaux, qui auroient échapé au premier.

L'IMAGINATION & la mémoire tiennent auſſi à la réflexion, comme à un principe très propre à augmenter leur force, & à étendre leur uſage. Quand on a réfléchi ſur un ſujet, on ſe le repréſente beaucoup plus diſtinctement; & cette diſtinction influë dans une exacte proportion ſur la facilité d'en reproduire l'idée, ce qui eſt l'office de l'imagination, & ſur celle de le reconnoître, en quoi conſiſte la fonction de la mémoire.

IL eſt plus facile de réfléchir ſur les objets, lorſqu'ils ſont actuellement ſoumis aux ſens, que lorſqu'ils ſont ſeulement préſens à l'imagination. L'acte de la réflexion, qui conſiſte dans la conſidération attentive & ſucceſſive des parties de

l'objet, & ſurtout dans l'obſervation des rapports, ou des différences qui ſe trouvent entre ces parties; cet acte, dis-je, ſe ſoutient & ſe prolonge avec beaucoup moins d'effort, lorſqu'il a pour baſe des choſes ſenſibles, & principalement des choſes viſibles, que quand il faut que l'imagination intervienne, & que ſon travail dure auſſi longtems que celui de la réflexion. Ce n'eſt du moins qu'après avoir contracté depuis longtems l'habitude de réfléchir qu'on peut ſe paſſer de ſecours, comme les enfans qu'on ne ſoutient plus avec la liſiere, lorſqu'ils ont la force de marcher. En vain entreprendroit-on de faire faire à quelcun un premier Cours de Geométrie, ſans y employer aucune figure: on ne feroit que l'embarraſſer d'un travail deſagréable & infructueux. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe recourir ici à ſa propre expérience; elle lui fournira une foule d'exemples de cette difficulté qui accompagne les opérations intellectuelles, dépouillées de l'intuition des objets même, ou de ſignes repréſentatifs qui leur ſoyent équivalens.

L'ORDRE naturel demande donc qu'on commence par acquérir l'habitude de la ré-

réflexion en exerçant cette faculté ſur des objets viſibles, avant que de l'appliquer à ceux qui ne ſont que du reſſort de l'imagination. Il y auroit peut-être encore bien des choſes à réformer ici dans la premiere éducation des enfans qu'on jette, dès qu'ils ont appris à lire, dans des connoiſſances grammaticales, que rien ne les aide à comprendre. Il faudroit préalablement leur faire voir bien des choſes ſur leſquelles ils pourroient former de petits raiſonnemens, qui ſeroient, pour ainſi dire, les élémens de la réflexion. La Geographie, par exemple, leur convient de très bonne heure: elle pourroit accompagner la lecture, peut-être même la précéder. Quelques leçons aiſées de Geométrie ne ſeroient point déplacées non plus au même âge. Mais tout eſt réglé ſur une routine à laquelle des Philoſophes n'ont point préſidé, & qu'il eſt difficile de changer, parce que cela demande une eſpece de conſentement univerſel, qu'on obtient rarement des hommes; ou plutôt qu'on n'obtient jamais, témoin le projet de la Langue & de l'Ecriture univerſelle qui, malgré ſon extrême utilité, ne ſera jamais réaliſé. Les

moyens ſubſidiaires qu'on a inventés de nos jours en aſſez grand nombre pour abréger le travail des enfans, & parmi leſquels le *Bureau typographique* a tenu la premiere place, ont leur mérite, mais ils ont auſſi leurs inconvéniens, dont le principal eſt qu'il n'y a guères que des enfans d'un certain ordre, & pour qui l'on n'épargne pas la dépenſe, qui ſoyent à portée de ſe procurer ces avantages.

JE placerai ici une réflexion qui s'eſt ſouvent préſenté à mon eſprit ſur ces longueurs de l'éducation. Tout le monde peut s'appercevoir qu'elles pourroient être fort abrégées, & allégées, mais tout le monde ne ſent peut-être pas qu'il y auroit probablement plus à perdre qu'à gagner, & que l'eſpece d'obſtination avec laquelle on perſévére dans la route la plus longue tourne au bien de la ſociété, & entre peut-être dans le plan de la Providence. Voici ma penſée. La vie humaine eſt partagée en certains périodes qu'il s'agit de remplir, & de remplir d'une maniere convenable. L'enfance, l'adoleſcence, la jeuneſſe, ont chacune des occupations qui leur ſont propres; &

pourvû

pourvû qu'elles ſoyent bien dirigées, elles conduiſent un jeune homme de vint à vint-cinq ans aux établiſſemens, charges, profeſſions, pour leſquels il a fait les études & les apprentiſſages néceſſaires. Reſſerrez ces eſpaces, & faites à force d'art qu'à dix ou douze ans votre jeune Eleve ſache tout ce qu'on ſçait ordinairement à dix-huit ou vint, qu'aurez-vous avancé? Il n'a encore, ni les forces corporelles, ni le *decorum* de la figure, qu'exigent des fonctions publiques; obligé de paſſer pluſieurs années à attendre que ſon corps ſoit auſſi formé que ſon eſprit, cette attente ne pourra que l'ennuyer, lui être à charge, & lui ôter d'avance le plaiſir vif que l'on goûte à recueillir immédiatement le fruit de ſes peines, le prix de ſes efforts. Après cela chaque âge a ſon caractère & ſes paſſions, que les études & des progrès extraordinaires peuvent bien modifier à quelques égards, mais ne détruiront jamais entièrement. Ainſi, quand vous pourriez faire de votre Eleve un Docteur, un Magiſtrat, un homme en place, ſans qu'il y eut rien à dire du côté de la capacité, il percera toujours quel-

que trait d'enfant ou d'adoleſcent à travers ſes occupations les plus graves; les fougues de la premiere jeuneſſe viendront s'emparer de lui, & feront un effet tout autrement fâcheux que s'il en avoit eſſuyé la bourraſque, avant que de revêtir un caractère & de ſe charger de fonctions. Il eſt déja bien fâcheux qu'on ſoit obligé d'employer de trop jeunes ſujets dans pluſieurs occaſions où la jeuneſſe leur fait toujours faire certaines choſes qui dérogent à leur état. Les avantages qui réſultent de leurs talens ſont pour l'ordinaire moindres que les mauvais effets d'un caractère qui n'eſt pas encore formé. Enfin, quoiqu'à la rigueur on pût tirer des forces de l'ame un ſemblable parti, & qu'il ne faut pas un bien grand art pour former partout & en grand nombre, des ſujets de l'ordre de ce jeune *Baratier* qu'on admiroit tant il y a environ trente ans, il eſt à préſumer que cette application iroit au détriment du corps, à l'affoibliſſement des organes encore tendres, & peut-être dans la ſuite à celui même de l'eſprit, qui, comme le corps, répugne aux efforts prématurés. Les infirmités de ce jeune Savant qui le cou-

coucherent dans le tombeau dès ſa vintième année, en ſont ſi-non une preuve déciſive, au moins une aſſez forte préſomtion. Ainſi j'eſtime que dans l'ouvrage important de l'éducation l'eſſentiel conſiſte à ſuivre un bon ordre, à faire des impreſſions diſtinctes & profondes, & à répandre d'ailleurs ſur les inſtructions tous les agrémens dont elles ſont ſuſceptibles, plutôt qu'à raccourcir & abréger les opérations. On a toujours aſſez tôt fait, quand on a bien fait. Il y a même quantité de cas où l'on ne ſe hâte véritablement, que lorſqu'on ſe hâte lentement. Bien des parens jugent des progrès de leurs enfans dans les Collèges par la rapidité avec laquelle ils en parcourent les Claſſes. Ils auroient raiſon ſi ces promotions étoient toujours réglées de la maniere la plus exacte, & la plus judicieuſe. Mais elles ſont ſouvent l'effet du caprice ou de la complaiſance: & tel Ecolier qui paſſe à la lecture de *Ciceron* & d'*Horace* devroit être renvoyé à celle d'*Europe* & des *Fables de Phedre*. L'inconvenient eſt bien plus ſenſible encore, quand il s'agit de Sciences qui demandent l'exercice du raiſon-

nement; quand on paſſe de Rhétorique en Philoſophie, ſans être en état de définir ſeulement l'Eloquence, & qu'au bout d'un Cours de Philoſophie, on ſe rend aux Univerſités, ſachant à peine les noms des Parties générales, que renferme la Science qu'on vient d'étudier. Il eſt vrai qu'il y a des Maitres ſous qui l'on paſſeroit ſa vie, ſans en ſavoir beaucoup davantage; tout comme il y a des Diſciples que les meilleurs Maitres enſeigneroient en vain dix ans de ſuite: mais c'eſt là préciſément à quoi il faudroit remédier, en donnant d'un coté plus d'attention au choix de ceux qui enſeignent, & en dirigeant mieux de l'autre les premieres années de ceux qui doivent être enſeignés. La maxime de *laiſſer aller le monde comme il va*, eſt trop accréditée pour qu'on puiſſe eſpérer de grands changemens à cet égard.

C'EST un grand bonheur quand des perſonnes dont l'éducation a été négligée, s'en apperçoivent de bonne heure, & aſſez à tems pour remédier à ce qu'elle a eu de défectueux, pour reprendre, par exemple, des études de Grammaire, de Logique, &c. qui avoient été mal

mal faites. Comme l'ame eſt alors dans toute ſa force, & que le motif qui la détermine agit continuellement ſur elle, on peut réparer avec un promt ſuccès le tems perdu, ou mal employé, malgré les obſtacles que rencontrent des habitudes tardives. Ce n'eſt pourtant pas ſur le déclin de la vie, & quand les facultés inférieures ſont à peu près émouſſées, qu'il faut ſe mettre à ce travail, ou s'attendre à en tirer de grands fruits; l'*opſimathie*, comme les Grecs l'ont appellée, * réuſſit rarement, & ceux qui s'en piquent, tombent ordinairement dans le ridicule. Mais à trente ou quarante ans, quand on jouït d'une bonne conſtitution, on peut eſpérer de faire en deux ou trois ans ce que l'on fait ordinairement de dix à vint dans le cours de la vie: & c'eſt alors qu'il eſt permis de ſerrer, de concentrer, d'abréger, autant que la nature des choſes qu'on apprend en eſt ſuſceptible. Il n'eſt pas be-

* Voyez le Chapitre des *Caractères de Théophraſte*, qui porte ce titre, que M. *de la Bruyere* a exprimé par celui *d'une tardive inſtruction*.

beſoin pour ces études tardives de retourner à l'Ecole, & de s'y faire donner le fouët, comme *Ignace de Loyola:* on trouve aiſément des Maîtres domeſtiques, & on a l'avantage de pouvoir les choiſir. Il eſt ſurprenant que cette idée ne vienne pas à un plus grand nombre de gens, qui ont le tems & les moyens de la ſuivre. Mais la pareſſe, & la fauſſe honte y apportent pour l'ordinaire des obſtacles inſurmontables.

ON diſtingue la connoiſſance en *intuitive* & *ſymbolique*; & la même diſtinction peut avoir lieu à l'égard de la réflexion, étant également fondée ſur la diverſité de l'objet, dont l'idée eſt, ou actuellement préſente, ſoit aux ſens, ſoit à l'imagination, ou repréſentée ſeulement d'une maniere ſymbolique. Mais il faut encore ajouter que les mots, & les autres ſignes deſtinés à repréſenter les objets, peuvent à leur tour être conſidérés de deux manieres, ou en eux-mêmes & matériellement, ou en tant qu'ils ont une force ſignificative, & formellement. Alors ces mots & ces ſignes deviennent au premier égard l'objet de la réflexion intuitive, & au ſecond celui de la

la réflexion ſymbolique. Les notions grammaticales ſe bornant aux formations, combinaiſons, & arrangemens divers des mots, ne vont pas au delà de ce que nous venons de nommer réflexion intuitive, quoique d'ailleurs les opérations intellectuelles y influënt. De pareils exercices ſervent même à développer l'uſage des facultés ſupérieures, quoique ce ne ſoit pas le but & l'objet direct de celui qui s'y applique. Et lorſqu'on enſeigne non ſeulement la Grammaire, mais ſimplement à lire aux enfans, quoiqu'il s'agiſſe ſurtout de faire connoître les lettres, les ſyllabes, les mots, les régles des genres, des cas, &c. cependant il y a pluſieurs réflexions à la portée de ceux qui reçoivent ces inſtructions, dont on peut ſe ſervir utilement pour les leur faciliter, & les leur rendre en même tems beaucoup plus agréables; car rien ne nuit tant aux enſeignemens que la ſéchereſſe didactique, & la pédanterie des Maîtres qui ne ſavent pas adoucir cette ſéchereſſe.

Il y a un degré intermédiaire qui conduit de la réflexion intuitive à la réflexion ſymbolique. Il conſiſte à exprimer par

des termes les jugemens intuitifs, que nous formons à meſure que nous diſtinguons de nouvelles choſes dans l'objet ſenſible. C'eſt l'unique moyen de rendre nôtre connoiſſance diſtincte, & de la dégager de toutes les incommodités qu'elle pourroit entraîner après ſoi. Ceux qui regardent les conſeils qu'on donne ici, & les précautions qu'on recommande comme des choſes peu conſidérables, & qui doivent être propoſées à des enfans plutôt qu'à des Philoſophes, demeurent eux-mêmes toute leur vie dans le cas des enfans. Après cela le Philoſophe peut faire les mêmes choſes que les enfans, & les faire pourtant tout autrement qu'eux. Quand M. *de Réaumur*, par exemple, conſidère attentivement un papillon, perſonne ne doute qu'il ne ſoit occupé d'autres idées, qu'un enfant qui auroit les yeux attachés ſur le même inſecte. Pareillement, quand un profond Métaphyſicien remonte juſqu'aux connoiſſances élémentaires, & ſe retrace la maniere dont il a appris l'*a b c*, ſon but n'eſt pas de rapprendre à lire, mais c'eſt dans l'Ame même qu'il veut lire & pénétrer, pour découvrir l'uſage primitif de ſes facultés,

tés, & la maniere dont elles ſe ſont perfectionnées. S'il avoit voulu porter d'abord ſa vuë ſur les opérations les plus compliquées, & ſur les notions les plus abſtraites, il auroit rencontré des difficultés inſurmontables, ou du moins très rebutantes.

L'ENTENDEMENT ſe perfectionne par les exercices d'où naiſſent les habitudes qui mettent en état de produire les opérations convenables dans tous les cas donnés. La Logique reduit les opérations intellectuelles à trois, qu'elle appelle *perception*, *jugement*, & *raiſonnement*. Quand il s'agit de connoitre la perfection de l'Entendement, on peut conſidérer ces opérations, chacune à part, ou réunies; car, pour s'en ſervir, il n'eſt pas toujours néceſſaire qu'elles concourent. Ce n'eſt pas ainſi ſans raiſon qu'on les a appellées *premiere*, *ſeconde* & *troiſième*, vû que, non ſeulement dans leur uſage ordinaire, mais ſurtout en travaillant à leur perfection, il faut obſerver un ordre en vertu duquel la premiere mene à la ſeconde, & la premiere avec la ſeconde menent à la troiſième. Pour nous en convaincre, conſidérons que notre Entende-

ment nous a été donné pour acquérir la connoiſſance diſtincte des choſes, & pour rendre cette connoiſſance auſſi univerſelle qu'il eſt poſſible. Sa perfection conſiſte donc d'abord en ce que nous ſommes propres à acquérir des connoiſſances univerſelles, mais enſuite & ſurtout en ce que nous ſavons appliquer avec ſuccès ces connoiſſances aux divers cas qui ſe préſentent. C'eſt le grand but qui doit nous occuper dans l'acquiſition des connoiſſances univerſelles; car ſans cela nous ne les enviſagerions que comme un objet de ſimple curioſité, ce qui répugne à la notion de la vie parfaite, qui convient à la nature humaine. Il eſt donc manifeſte, que l'Entendement ne doit être perfectionné qu'afin d'être en état, dans chaque cas donné, d'exercer promtement ſes opérations, dans l'ordre où elles doivent ſe ſuivre. Cet ordre eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel, car il ſert à nous faire appercevoir ſi nous n'omettons aucune des opérations, de l'aſſemblage deſquelles dépend la perfection de ce que nous faiſons actuellement. Cela s'étend aux facultés inférieures, du miniſtère deſquelles l'Entendement ſe ſert, & dont les actes doi-

vent;

vent auſſi être tels que les requiert le cas donné. On verra plus bas, dans la Morale pratique, que c'eſt à cauſe du défaut de ces attentions qu'il arrive que les opérations de l'Entendement qui paroiſſent les mêmes, différent néanmoins conſidérablement entr'elles, & qu'il y en a qui ne ſont point telles qu'elles devroient être.

A meſure que nous nous accoûtumons à réfléchir ſur les objets de nos perceptions, l'uſage de l'Entendement ſe dévelope & ſe fortifie. En effet la réflexion continuée, & pouſſée toujours à une plus grande exactitude, nous découvre de nouvelles choſes dans le ſujet qui nous occupe, & nous les fait appercevoir plus diſtinctement. Or l'Entendement lui-même n'eſt autre choſe que la repréſentation diſtincte des objets de nos connoiſſances. Cette diſtinction a une infinité de degrés: & nous ne pouvons nous élever du plus bas au plus haut qu'en paſſant par une ſuite d'actes intermédiaires, dont les premiers ſont des actes d'attention, auxquels ſuccédent ceux de réflexion. Quand enſuite nous ſommes également dans l'habitude de faire des ré-

ſexions, & d'exercer notre Entendement, ces deux choſes ſe mêlent continuellement enſemble. Tantôt c'eſt l'Entendement qui par la force nous met ſur la voye de la réflexion, & nous y conduit auſſi loin que cette voye eſt acceſſible pour nous; tantôt c'eſt la réflexion qui naiſſant la premiere, réveille, pour ainſi dire, l'Entendement, & le diſpoſe à s'intéreſſer à certains objets, à les ſoumettre aux opérations qui lui ſont propres, & à ne rien négliger pour en acquérir la connoiſſance la plus diſtincte. Il n'eſt plus poſſible de diſtinguer le concours des différentes facultés dans ces actes rapides & compliqués d'un eſprit accoûtumé à de profondes méditations: ce n'eſt qu'en remontant à l'origine de ces actes, c'eſt à dire, à ce qui ſe paſſe dans les enfans, & même dès leur premiere enfance, qu'on peut voir ces facultés naître, ſe développer, ſe perfectionner, & former par leur concours ce tiſſu ſi énigmatique en apparence.

PERSONNE ne diſconviendra que l'uſage de l'Entendement n'exiſte pas naturellement dans l'homme: il y a des preuves de fait du contraire. Il s'acquiert donc

par

par l'exercice; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cet exercice eſt caſuel, c'eſt à dire, qu'en donnant de l'éducation aux enfans, on ne ſe propoſe pas de former leur Entendement, comme on ſe propoſe de leur apprendre à lire, à écrire, &c. Il n'y a ni heures, ni maîtres, ni moyens quelconques, qui ſe rapportent directement à cette fin; & cependant on y parvient, puiſque tout enfant qui a reçu une éducation ordinaire, devient un homme raiſonnable, qui connoit les objets, juge & tire des conſéquences. Mais, quand on conſidére combien peu le gros des hommes eſt digne de porter le nom de raiſonnable, combien ſes idées ſont imparfaites & confuſes, ſes jugemens vagues & indéterminés, ſes conſéquences incertaines & erronées, on voit que la raiſon humaine eſt bien plus une combinaiſon fortuite qu'un ouvrage ſyſtèmatique. De là toutes les extravagances qui trouvent dans pluſieurs cerveaux un terroir où elles naiſſent & s'enracinent à ſouhait, de là tous les écarts, tous les desordres, qui répandent le trouble dans la Société. C'eſt le cas de la recherche de *Diogène*, que de trouver parmi ceux avec qui

qui l'on vit, un homme vrayement raiſonnable, exemt de préjugé & de paſſion, qui ne porte ſon jugement que ſur les choſes dont il a une connoiſſance ſuffiſante, & qui ne détermine ſa volonté que par des notions diſtinctes du bien & du mal moral. Ce ſont les affections & les averſions qui décident pour l'ordinaire de tout : les perſonnes dont la vie eſt entierement animale, s'y livrent ſans daigner prendre le ſoin de les juſtifier; & celles qui ont un degré de raiſon le font ſervir à l'apologie de leurs vices. Rien n'eſt donc plus impoſſible que de chercher à rendre les hommes meilleurs, ſi l'on ne commence par les rendre plus éclairés, plus raiſonnables. Voilà pourquoi nous n'avons point eu encore de ſyſtème de Morale proprement dit. Les Moraliſtes ſe ſont bornés à traiter des Vertus & des Vices, à donner des régles pour la pratique des uns & la fuite des autres, à indiquer quelques ſecours & quelques remèdes; mais c'eſt autant de peine perduë juſqu'à ce qu'on ait porté le flambeau dans l'intérieur de l'homme, & que pour le déterminer à faire ce qu'il doit, on l'ait inſtruit & convaincu de ce qu'il peut.

Un

Un Entendement ténébreux & confus ne ſera jamais le guide d'une Volonté droite & bien réglée. Quiconque ſe laiſſe donc rebuter, ou par la trop grande ſimplicité des notions auxquelles on le ramene, ou par la longueur du chemin qu'on l'appelle à ſuivre, ou par la ſéchereſſe apparente des recherches qui ont pour objet l'Entendement & les moyens de le perfectionner, ſe déſiſte par là même de l'entrepriſe d'étudier la Morale à fonds; & s'il en conſerve l'eſpérance, c'eſt une pure illuſion.

Ceux qui ont étudié la Logique, ſavent en quoi conſiſte la maniere dont nous tirons de la vuë des individus ſemblables la notion des eſpeces, & de la conſidération des eſpeces ſemblables la notion des genres. C'eſt là l'origine de nos connoiſſances univerſelles; ce ſont les premiers actes de la faculté de raiſonner. Car tout jugement par lequel nous rapportons un individu à ſon eſpece eſt un raiſonnement complet, qui a pour majeure la notion univerſelle de l'eſpece, pour mineure la comparaiſon de cette notion avec l'individu donné, & pour concluſion l'aſſertion qui attribuë cet indivi-

du

du à cette eſpece. Il eſt plus aiſé de faire l'abſtraction qui conduit à la notion ſpécifique, quand les individus ſur leſquels on la fonde ſont préſens enſemble aux ſens, comme le ſeroit un troupeau de moutons paiſſant dans une campagne. Cette préſence ſoutient l'attention ſans aucun effort. La choſe devient plus difficile, quand il s'agit de comparer un objet préſent à un objet abſent, parce que le concours de l'imagination & de la mémoire eſt alors requis. Enfin la plus grande difficulté a lieu, lors qu'il n'y a rien de préſent à nos ſens, & qu'il faut exécuter toute l'opération ſur des objets que l'imagination nous préſente. Or comme toutes ces manieres de former les notions arrivent caſuellement dans l'éducation, & qu'il n'y a perſonne qui penſe à diriger les enfans à cet égard, il n'eſt pas ſurprenant que, les forces naturelles miſes à part, l'entendement ſe dévelope plutôt dans les uns & plus tard dans les autres: & il arrive ſouvent d'en conclurre mal à propos que ceux qui montrent plus de lenteur, ont été mal partagés des dons de la Nature. Il y auroit donc extrêmement à gagner pour les progrès de l'é-

du-

ducation, pour la perfection de l'eſprit humain, & pour parvenir à une plus grande connoiſſance de nous même, ſi l'on faiſoit régner dans ces premiers actes de notre Ame l'ordre & l'exactitude dont ils ſont ſuſceptibles.

C'EST ce que l'on ſent dès qu'il eſt queſtion de leçons formelles, & d'inſtructions proprement dites. On ne s'aviſe jamais de vouloir que les enfans apprennent à lire les mots avant les ſyllabes; & à former les ſyllabes avant que de connoître les lettres: mais on fait beaucoup pis en négligeant les attentions dont nous venons de parler. Il eſt vrai que ces inſtructions même redreſſent un peu le tort cauſé par la négligence qui les a précédé. Chaque petite Science que les enfans apprennent, lecture, écriture, arithmétique, premiers principes de Geométrie, ſurtout ſi de bons Maîtres les dirigent, ſont autant de Logiques anticipées, autant de moyens d'acquérir l'attention, & la réflexion, de former des notions ſpécifiques & génériques, & de les conduire toujours à une plus grande univerſalité. La Geométrie ſurtout à meſure qu'on y fait des progrès contribuë

buë beaucoup à la juſteſſe de l'eſprit, pourvû qu'on la regarde comme un inſtrument deſtiné à le perfectionner; car nous avons vû amplement ci-deſſus qu'elle devient une ſource d'erreurs & de faux jugemens quand on la regarde comme une clef capable par elle-même de tout ouvrir, & qu'on veut ſubſtituer ſes notions aux notions directrices de Sciences dont les objets ſont tout différens. Dès qu'on ſe préſerve de cet écueil, la Geométrie eſt un excellent préparatif à l'art de raiſonner; & ſes exemples ont préférablement à tous les autres la prérogative de nous fournir des notions exactement déterminées, des propoſitions ſuffiſamment prouvées, & des ſuites de raiſonnemens dont l'aſſemblage forme des démonſtrations inconteſtables. Un eſprit accoûtumé à cette marche, n'a qu'à la conſerver quand il paſſe à des objets d'un autre genre, pour être par cela ſeul à l'abri de ces notions vagues, de ces preuves inſuffiſantes, & de ces fauſſes démonſtrations, dont on ne ſçauroit nier que les autres Sciences n'ayent été pendant longtems remplies.

IL eſt aiſé de comprendre que ce ne

ſont

ſont pas les vérités geométriques qui produiſent par elles-mêmes cet effet: c'eſt uniquement la méthode qu'on obſerve en les traitant. Si l'on compoſoit un Ouvrage de Geométrie dans le goût des Ouvrages ordinaires de Philoſophie, on ne tireroit aucun profit de ſa lecture par rapport à l'art de trouver la vérité, & de s'aſſurer qu'on l'a trouvée. C'eſt l'ordre ſeul qui eſt *ſcientifique*; & par une méprise aſſez ſinguliere on avoit tranſporté cette qualité aux choſes mêmes. Rien ne le prouve mieux que de voir, comme on en a ſouvent l'occaſion, des Geométres du premier ordre raiſonner tout de travers lorſqu'ils ſortent de leur ſphére, & ſurtout lorſqu'ils ſe hazardent à faire des raiſonnemens à la maniere des Anciens dépouillés de calcul. Ils y employent avec confiance des termes qui leur paroiſſent ſimples & déterminés, comme ceux d'*étenduë*, d'*inertie*, de *mouvement*, de *force*, &c. quoique ces termes ſoyent encore complexes & tout à fait vagues: ils partent de ces notions déceptrices, & en tirent de longues chaînes de conſéquences erronées. C'eſt de cette ſource que viennent encore les obſcurités qui ſont répan-

panduës dans la plûpart des Sciences abſtraites: & voilà pourquoi tous les jours nous voyons des Hommes célébres par leur génie, mais peu au fait de la vraye méthode de philoſopher, s'efforcer d'introduire de nouvelles chimères. Nous n'en donnerons point ici d'exemples, de peur d'exciter contre nous des paſſions dont ceux qui prétendent être de grands Philoſophes ne ſont pas plus exemts que d'illuſions.

CHAPITRE IX.

De la perfection de l'Entendement en général.

C'EST une grande entrepriſe ſans contredit que celle de fortifier & de perfectionner l'Entendement: il faut que bien des choſes y concourent. S'il étoit poſſible, toutes nos études, celles même qu'on n'a pas coûtume de nommer ainſi, & qu'on ne regarde que comme de ſimples délaſſemens d'occupations plus ſérieuſes, devroient être réglées avec tant de précaution que nous ne puſſions y rencon-

contrer aucun obſtacle au but des études réelles, qu'elles ne fuſſent jamais propres à rendre notre eſprit ſuperficiel, à le remplir d'idées confuſes. C'eſt à quoi l'on ne fait pas autant d'attention qu'on devroit; il n'arrive que trop ſouvent de détruire d'une main ce qu'on édifie de l'autre. La nourriture de l'ame eſt bien plus importante que celle du corps; & pour peu qu'on néglige le choix des alimens, l'ame devient bientôt infirme, languiſſante, & ſujette à de fréquentes indiſpoſitions. Il eſt bien vrai que l'étude unique & perpétuelle des choſes abſtraites donne une certaine ſéchereſſe à l'eſprit d'ailleurs le plus ſolide & le mieux conſtitué: il eſt aiſé de s'en appercevoir dans quelques Philoſophes, qui parlent avec mépris de tout ce qui n'eſt pas leur objet; privés de goût, inſenſibles à ce qu'on appelle amènité, ils voudroient proſcrire une foule d'études agréables, qui répandent des charmes dans la Société, & qui adouciſſent les mœurs des hommes; leur front ne ſe déride jamais. La Science peut s'allier avec l'agrément; elle eſt ſuſceptible d'un coloris qui frappe les yeux, & qui détermine l'eſprit à la rechercher:

quand elle le néglige trop, elle n'entend pas ſes véritables intérêts. Une Société de Philoſophes toujours graves & auſtères pourroit être le domicile de la Vérité; mais elle ſeroit en même tems le ſéjour de l'ennui. Il faut donc que l'Eloquence, la Poëſie, l'Hiſtoire, la troupe entiere des beaux Arts, vienne former quelques fleurs où il ne croîtroit guères que des épines; mais on court riſque de perdre le fonds & la réalité, quand on ſe laiſſe trop aller à la forme & aux apparences. Comme on a dit aux Orateurs trop Rhéteurs: *Primi omnium eloquentiam perdidiſtis*, on peut dire aux Philoſophes trop beaux Eſprits, & trop avides de ſe produire *en cette qualité*; Vous nous enlevez la Philoſophie, en voulant la charger d'ornemens qui lui ſont pour la plûpart étrangers & meſſéans, en la couvrant d'un fard qui en éclipſe les beautés réelles. Si l'on examine bien ce qui ſe paſſe depuis longtems dans la contrée de l'Europe, où les Muſes ſemblent avoir transporté le Parnaſſe & l'Helicon, on verra que la manie du bel eſprit a fait preſque entierement diſparoître le bon eſprit, & que les choſes en ſont venuës au point, qu'on

qu'on annonce & produit avec confiance, comme des Ouvrages fondamentaux en fait de Philoſophie, comme des Codes de la Vérité, des Ecrits où les plus groſſieres erreurs, les paradoxes les plus inſoutenables, n'ont pour toute envelope, qu'une diction énergique, une certaine magie de ſtile, qui ſuffit à ceux qui la poſſedent pour s'ériger en Philoſophes, & même en Reſtaurateurs de la Philoſophie. Sur ce pied là cette Science, bien loin de faire des progrès, ne peut qu'arriver par degrés à une entiere décadence.

QUAND on renvoye ces grands hommes à l'étude de la Logique, on les irrite; ils jettent feu & flamme, ou du moins ils payent de ſarcaſmes amers ceux qui leur donnent ce charitable conſeil. Cependant il eſt inconteſtable que c'eſt là où git uniquement le mal; ils ont tout le reſte, imagination, mémoire, eſprit, ſtile, il ne leur manque que de la Logique. Ceux d'entr'eux qui croyent y ſuppléer avec de la Geométrie, ne font que s'ouvrir une nouvelle ſource d'égarement. Tout au plus ſe tireroient-ils peut-être d'affaire en ſuivant exactement la mar-

che d'*Euclide*; mais ils prennent un tout autre vol, & planant dans la plus haute région avec la fierté des aigles, ils mépriſent l'hirondelle timide qui vole terre à terre. Cependant l'eſſentiel eſt d'arriver au but; & il n'y a que la Logique qui puiſſe y conduire, il n'y a qu'elle qui ait le droit de juger, ſi l'on eſt dans la route, quels ſont les progrès qu'on y fait, & quand on peut effectivement ſe vanter d'avoir atteint le but. Ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette Science, & de propoſer le détail de ſes régles: mais on ne ſçauroit trop exhorter ceux qui entrent dans la carrière des études philoſophiques, à poſer les fondemens d'une ſaine Logique, & à ne pas faire un pas dans les parties de la Philoſophie qui la ſuivent, ſans s'être bien affermis, non ſeulement dans la connoiſſance, mais ſurtout dans la pratique des régles du raiſonnement. C'eſt dans cette vuë que M. *de Wolff* a diviſé ſon excellente Logique en deux Parties, dont la ſeconde intitulée *Logique pratique*, eſt auſſi étenduë que la premiere, & joignant au mérite de la nouveauté le mérite plus réel de l'importance, ſuffit pour rendre véri-

ta-

ſablement Logiciens ceux qui ne ceſſent de l'étudier juſqu'à ce qu'ils la poſſèdent parfaitement. Quand on a fait un ſemblable cours de Logique, la route eſt ouverte, elle eſt applanie, & l'on n'y bronchera jamais, ſi l'on demeure fidèle à ſa Logique & qu'on en faſſe une application perpétuelle à tous les objets qui ſe préſenteront ſucceſſivement dans l'ordre des parties de la Philoſophie, ou des autres Sciences auxquelles on ſe propoſe de paſſer enſuite. En un mot, & pour tout dire, un Philoſophe, un Juriſconſulte, un Théologien, un Médecin, n'eſt réellement tel qu'autant qu'il eſt Logicien. Les titres & la réputation ne ſont rien : c'eſt la Logique qui fait tout.

APRES elle rien n'a plus d'influence ſur le bon eſprit que la Grammaire traitée comme elle doit l'être. Les connoiſſances grammaticales ne ſauroient être mépriſées que par ceux qui n'ont point d'idées de la valeur intrinſèque des objets de nos recherches. Auſſi le préjugé qui les réléguoit dans les Ecoles inférieures a-t-il été diſſipé par l'exemple que des modernes d'une habileté conſommée ont donné du fruit qu'on peut retirer de la

connoiſſance philoſophique du langage. On avoit commencé par des Obſervations, telles que ſont celles de *Vaugelas*, de *Bouhours*, de *Corneille*; & l'on avoit eu raiſon, parce qu'il faut d'abord s'aſſurer de l'uſage, qui eſt le maître, & pour ainſi dire, le tyran des langues. Mais on a été depuis aux ſources de l'uſage, & l'on a trouvé, dans les régles ordinaires, & même dans les anomalies les plus bizarres, ce fonds de Logique naturelle, qui a porté les hommes à choiſir certaines conſtructions, à préférer certains tours à d'autres; en un mot on a débrouillé fort heureuſement un chaos qui n'étoit qu'apparent. Perſonne n'avoit été plus loin dans cette carrière que feu M. *du Marſais* *, comme on peut s'en convaincre en joignant à la lecture de ſes *Tropes*, celle des excellens Articles de Grammaire qu'il a fourni dans les cinq ou ſix premiers Volumes de l'*Encyclopédie*. C'eſt grand dommage que les bornes

* Voyez ſon Eloge dans le ſecond Tome de la nouvelle Edition des *Mélanges* de M. *d'Alembert*.

nes de la vie humaine n'ayent pas permis qu'il enrichit ce Dictionnaire juſqu'au bout †. Si toutes les Sciences étoient traitées de cette maniere par des gens qui, le flambeau de la Logique à la main, en ſçuſſent éclairer tous les recoins, l'ignorance & l'erreur s'enfuiroient, pour ainſi dire, de deſſus notre terre. Mais les hommes ſont trop legers & trop pareſſeux dans tout ce qui n'intéreſſe pas leurs paſſions, pour qu'on puiſſe ſe flatter de cette eſpérance. Cependant quiconque ſe ſent capable de fournir ſon contingent pour l'avancement de cette entrepriſe, doit le faire, ſans ſe laiſſer rebuter par l'ingratitude des ſots, & par les fades railleries des petits-maîtres. Le ſeul nom de Logique fait ſoulever le cœur de ceux-ci: ils ont raiſon; ce n'eſt pas un mets dont le goût convienne à leur palais, ni la digeſtion à leur eſtomac. Mais d'où vient leur cacochymie?

† En écrivant ceci, je croyois qu'en effet l'*Encyclopédie* ſe ſoutiendroit juſqu'au bout; & malgré ſa ſuppreſſion actuelle, il ſemble preſque impoſſible que tôt ou tard elle ne s'achève.

mie? C'eſt à eux qu'on en laiſſe la déciſion.

UN homme qui en étudiant la Géométrie s'occuperoit plus de la vuë des figures que du ſens des définitions & des propoſitions, & qui paſſeroit d'une démonſtration à l'autre, ſans en ſaiſir la force, ſe contentant d'aller chercher les propoſitions auxquelles on le renvoye; un tel homme aſſurément ne deviendroit jamais un grand Geométre. Or c'eſt là préciſément le cas de tous ceux qui étudient les Sciences, & ſurtout la Philoſophie, dans les Livres ordinaires, où l'on ne trouve point de définitions, du moins qui ſoient ſuffiſamment exactes, où l'on admet dans les propoſitions des termes qui n'ont pas encore été expliqués, où le plus ſouvent on néglige les déterminations en vertu deſquelles l'attribut, ou le prédicat, eſt déterminé par la notion du ſujet, où les preuves ne ſont point déduites de la même notion par des raiſonnemens legitimes, ou bien appuyées ſûr une expérience inconteſtable, enfin où l'on ſuppoſe des choſes qui ne ſont pas ſuffiſamment prouvées, & qui ne découlent pas de celles qui ont été précédem-

démment établies. Faire de pareilles lectures, c'eſt voguer ſans bouſſole au gré des vents & des vagues. Quand on les a finies, la mémoire ſe trouve chargée de quelques idées, mais l'entendement n'a pas acquis le moindre degré de lumiere. Cependant c'eſt ainſi que tout a été écrit depuis l'origine des Sciences; & l'on peut bien attribuer en partie à cette cauſe les abſurdités & les inconſéquences dont toute l'ancienne Philoſophie fourmille. Il n'en coûtoit à chaque Chef d'une nouvelle Secte que d'avancer de nouveaux Dogmes: on le diſpenſoit de les prouver, ou du moins on n'avoit aucun moyen d'aſſujettir ſes preuves à un examen rigoureux. Le régne d'*Ariſtote* ne fut pas plus favorable aux progrès du raiſonnement; l'autorité de ce Philoſophe décidoit de tout; pour ſe munir de cette autorité, on expliquoit ſa doctrine, déja conçue en termes obſcurs, d'une maniere plus obſcure encore, & quand il s'élevoit des diſputes ſur la validité de ces explications, de vaines ergoteries étoient les ſeuls moyens auxquels on avoit recours. *Deſcartes* fut Geométre; mais il écrivoit ſur les matie-

res philoſophiques, comme on avoit fait avant lui. Et ſur ces entrefaites il s'éleva un prétendu Philoſophe Geométre, qui ôta aux hommes l'envie qu'ils auroient pû avoir d'introduire l'uſage de la méthode geométrique dans les recherches de Philoſophie. Je veux parler de *Spinoſa*, dont le Syſtème a paru ſi longtems, & paroit encore, à quelques Philoſophes, ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre les *Vérités fondamentales* de la Religion tant naturelle que révélée. Cela venoit uniquement de cet apparat geométrique dont le Juif Athée avoit revêtu ſa doctrine. Cette méthode n'étoit pas à la portée des Philoſophes ordinaires, accoûtumés à la maniere vulgaire d'écrire, & pour qui des *Définitions*, des *Demandes*, des Axiomes, des Theoremes, des Corollaires, étoient autant d'épouventails formidables. Le Spinoſiſme vû de près eſt la foibleſſe même; il ne renferme, ni Philoſophie, ni Geométrie; c'eſt un amas de ſuppoſitions gratuites, qui n'ont entr'elles aucune liaiſon réelle: il eſt auſſi facile de les nier qu'il l'a été à leur Auteur de les affirmer. Mais il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails de la réfu-

futation du Spinoſiſme. Ce que j'ai en vuë, & que j'ai déja inſinué, c'eſt que les Philoſophes contemporains de *Spinoſa*, & ceux qui ſont venus depuis, croyant de bonne foi que l'uſage de la Geométrie l'avoit conduit dans ce labyrinthe qui leur paroiſſoit inextricable, en conçurent un ſurcroit de répugnance pour une Science, ou plutôt pour une méthode qui produiſoit à leur avis de ſi dangereux effets. C'eſt à cette impreſſion d'effroi, à cette vraye terreur panique, qu'il faut principalement attribuër les clameurs qui s'éleverent contre la Philoſophie Wolfienne, & les perſécutions que ſon illuſtre fondateur eut à eſſuyer. C'eſt un Athée, diſoit-on, c'eſt un Spinoſiſte, c'eſt un Fataliſte; dans le tems même où il donnoit le premier les démonſtrations les plus victorieuſes qui ayent encore paru des dogmes contradictoires à ces erreurs. On croyoit voir *Spinoſa* reſſuſcité, en voyant de nouveau des Ouvrages de Philoſophie, où régnoit la méthode geométrique, quoique M. *de Wolff* eut banni des ſiens tout ce qui eſt inutile à la découverte de la Vérité, tous les termes dont la Geométrie ſeule a beſoin,

qu'on peut *lui* abandonner. Il ne faut pas diſſimuler que, vers le même tems, quantité d'Auteurs ſubalternes s'aviſerent d'écrire ſur toutes les Sciences, en ſe donnant les airs d'y ſuivre la méthode mathématique, & qu'ils ſe couvrirent par là d'un ſi grand ridicule, que peu s'en falut que la méthode même n'en fut la victime. Mais l'abus ne doit pas nuire à l'uſage.

CET abus au reſte ne viendra jamais de la ſaine méthode, dont une vraye Logique preſcrit les régles; elle eſt incapable de le produire. En marchant ſur les traces d'*Euclide*, on ne tombera dans aucune erreur, parce que ce Geométre n'a point employé de définitions nominales dont il n'ait démontré la réalité, ni employé ſans preuves des propoſitions qui en euſſent beſoin. Dès qu'on a cette certitude d'arriver à la Vérité, & qu'on ſçait qu'il n'exiſte point d'autre voye qui y conduiſe, toutes les difficultés tombent, & ſont même honteuſes pour ceux qui les forment. La pareſſe ſeule ſuggère ces plaintes perpétuelles; qu'on embarraſſe les avenuës des Sciences, & qu'on en rend l'étude trop pénible. Ce devroit

être

être préciſement tout le contraire, rien n'étant plus pénible & plus deſagréable que de lire des Livres d'où l'ordre eſt banni, dont les termes ſont équivoques, les raiſonnemens obſcurs, & les preuves inſuffiſantes. Il en eſt de ces ſortes de Livres pour un vrai Philoſophe, comme de la compagnie des diſeurs de rien pour un homme de bon ſens: quoi de plus aſſommant que ces lieux communs de converſation, ces répétitions éternelles, ces écarts qui jettent d'une matiere dans l'autre ſans ſuite & ſans liaiſon, tout ce verbiage en un mot qui fait paſſer des heures ſi ennuyeuſes à ceux qui en connoiſſent le frivole & le faux.

Si la perfection de l'Entendement étoit, comme elle devroit l'être, l'objet de toutes nos démarches, ou du moins celui de nos études, on éviteroit les Livres écrits confuſément & contre les régles de la Logique, comme un homme prudent évite dans un repas les mets dont il ſçait qu'il ne pourra pas faire la digeſtion. Peut-on du moins ſe diſpenſer de le faire, dès qu'on eſt inſtruit par l'expérience que ces Livres n'ont fait qu'embarraſſer la région de nos idées, fati-

guer inutilement notre eſprit ou le laiſſer *vuide*, & pour ainſi dire à jeun, *toutes* les fois qu'il a voulu s'en occuper. Il eſt incroyable, (& c'eſt en même tems une choſe déplorable,) combien une Créature qui a auſſi peu à vivre, & autant d'ouvrage à faire que l'Homme, perd de tems & de peine dans des études mal digérées, & qui n'aboutiſſent qu'à laiſſer ceux qui s'en occupent dans leur ignorance, ou à en faire de faux Savans. On voit quelquefois des gens qui ont un ſens droit naturel & de bonnes intentions, recommencer & reprendre, dès les élémens, des Sciences qu'ils s'apperçoivent qu'on leur a mal enſeignées; mais ces nouveaux efforts ne ſauroient avoir plus de ſuccès que les premiers, tant qu'on n'eſt pas guidé par la lumiere d'une ſaine Logique. Il en eſt comme des routes différentes que prennent ceux qui ſe ſont égarés dans un bois, & dont aucune ne les conduit au bon chemin. Le jour de la vie ſe paſſe, les ténébres de la mort y ſuccédent, avant qu'on ait trouvé la route du vrai, à laquelle eſt inſéparablement unie la route du bon.

Il eſt déja bien ſurprenant qu'on penſe à s'inſtruire, qu'on eſpère d'y réuſſir, & qu'on s'imagine même être parvenu à ſon but, ſans avoir les directions & les ſecours néceſſaires. Mais il l'eſt beaucoup plus encore de ſe croire en état d'inſtruire les autres, & de s'y conſacrer formellement, avec des lumieres auſſi bornées & auſſi confuſes que le ſont pour l'ordinaire celles des Maîtres, Docteurs, Profeſſeurs, & autres perſonnes chargées de l'importante fonction de propager la Science, & de former de nouvelles générations d'hommes que leur ſavoir mette à leur tour en état de remplir dans la Société des poſtes importans & utiles. Avec quelle confiance des hommes qui ne ſont pas capables de faire ſentir la véritable liaiſon de deux idées ne montent-ils pas dans leurs Chaires pour y prononcer d'un ton ſententieux des Oracles, qui en ſont effectivement dans le goût de ceux de l'Antiquité, obſcurs & équivoques comme eux? Auſſi demandez à ces Auditeurs nombreux, & même aux plus intelligens & aux plus attentifs ce qu'ils ont retenu de ſemblables leçons fondées pour leur inſtruction; ou bien leur mémoire

les

les mettra en état de répéter quelques lambeaux de ce qu'ils ont entendu, ou ils formeront des réſultats auſſi peu judicieux que la Doctrine qui les leur fournit, ou enfin, ils avouëront ingenuëment qu'ils n'ont pas ſaiſi cette doctrine. Ceux qui commencent leurs études en général, & en particulier les études ſupérieures, ou académiques, ſe font une illuſion fâcheuſe, & qui influë néceſſairement ſur tout le reſte de leur carrière ſavante: ils s'imaginent que les premieres leçons doivent néceſſairement être obſcures pour eux, & que ce qu'ils n'ont pas bien compris d'abord, ils le comprendront mieux dans la ſuite. Erreur pernicieuſe! Une premiere leçon non compriſe, ou mal compriſe, eſt une eſpece de gage infaillible que vous ne comprendrez pas mieux celles qui ſuivront. Car telle eſt la nature des véritables Sciences, tel eſt en même tems le grand art d'enſeigner & l'unique ſecret d'apprendre, c'eſt que les premiers principes, les connoiſſances élémentaires, doivent être d'une ſimplicité lumineuſe, & conduire comme par la main aux notions qui, ſuivant les loix de l'ordre, leur ſuccédent,

& ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on ait atteint ce que les Sciences ont de plus relevé, ou de plus profond. Chaque pas que l'on fait, doit être affermi ſur un terrain ſolide; dès que le pied vient à gliſſer, ou la terre à s'ébouler, la chûte eſt infaillible. Mais ceux qui n'ont jamais paſſé que par de mauvais chemins, croyent qu'il n'y en a point d'autres.

En général quiconque s'imagine avoir les forces néceſſaires pour connoître les objets des Sciences, & en juger, n'a point d'idée des fonctions de l'Entendement, & de leur droit uſage. Cette aſſertion eſt vraye des perſonnes mêmes qui font par d'autres endroits, le plus de figure, ou du moins de bruit dans la République des Lettres, & dont les ouvrages ſont recherchés avec empreſſement, lûs avec avidité, loués avec exagération. L'imagination, l'art d'écrire dans tout autre genre que dans le genre philoſophique, les ſecours de la mémoire; ſouvent même les reſſources du plagiat, leur font enfanter des productions agréables, brillantes, éblouïſſantes, mais où l'on peut dire que le faux regorge. Rien ſurtout n'eſt plus ſingulier que de les voir, comme cela ne manque

que guères, car de pareilles gens ont d'abord la manie de ſe croire capables de tout, entreprendre une tractation ſuivie, réguliere, didactique de quelque Science philoſophique, tantôt mettre à la portée de tout le monde une Phyſique qui n'eſt faite que pour des Adeptes, tantôt quittant le compas, prendre la balance, peſer les abſtractions de la Métaphyſique, apprécier les plus grands Métaphyſiciens, décider de la ſolidité de leurs principes, en un mot raiſonner comme le font les aveugles des couleurs. Si de pareils Ouvrages n'exiſtoient pas au vû & au ſçû de tout l'Univers, on auroit peine à croire qu'il y ait eu des Auteurs capables de les produire, & des Lecteurs capables d'y applaudir. Mais parmi ces derniers il y en a pluſieurs à qui l'on entend ſouvent tenir cet étrange langage: „ Je ne veux „ point d'études ſéches & fatiguantes; „ quand je tiens un Livre, même dans le „ deſſein de m'inſtruire, je veux en mê„ me tems qu'il m'amuſe & m'égaye, & „ pour quelques degrés de préciſion de „ plus ou de moins, ce n'eſt pas la pei„ ne de ſe caſſer la tête à force de médi„ tations abſtraites". Ceux qui parlent ain-

ainſi, méritent d'être ſervis à leur guiſe; je les comparerois volontiers à ces Princes qui préférent la compagnie de leurs Nains & de leurs Bouffons à celle de leurs Miniſtres & de leurs Généraux. Quand cette dépravation de goût a duré un certain tems, il devient preſque impoſſible de la détruire, & de revenir au ſolide. Le gros des hommes étant dans ces diſpoſitions, ils s'y affermiſſent réciproquement, & font une eſpece de complot pour contrarier, contrequarrer, tourner même, s'il leur eſt poſſible, en ridicule, les amateurs des connoiſſances ſolides, les Amis du Vrai.

Ce qui aggrave le mal, c'eſt ce que ne font pas les Beaux-Eſprits ſeuls, les gens du monde, qui forment la ligue dont nous parlons: elle eſt groſſie & fortifiée par des Savans que leurs véritables intérêts appelleroient à faire cauſe commune avec les ſeuls qu'on puiſſe regarder comme bien intentionnés pour les progrès de la Vérité, & réellement en état d'y contribuer. Des Geométres qui ont paſſé toute leur vie dans des calculs algebraïques, ſe croyent parfaitement capables de juger des choſes les plus abſtru-

ſtruſes qu'il y ait dans la Métaphyſique, quoique les premieres notions de cette Science leur ſoyent inconnuës. Ils prennent un ton d'autorité fort plaiſant, qu'ils tranſportent d'une ſphère qu'ils ont en effet coutume de régir dans une autre qui leur eſt tout à fait étrangere, & ſur laquelle ils n'ont aucun droit; à peu près comme ces Cardinaux qui commandoient des Armées dans le ſiècle paſſé. *Deſcartes* lui-même, dont le nom d'ailleurs & la mémoire méritent toutes ſortes d'égards, commit cette faute, lorſqu'il prétendit être en état de donner une démonſtration de l'exiſtence de Dieu toute ſemblable aux démonſtrations d'*Euclide*, quoique celle qu'il produiſit ne pût en aucune façon leur être comparée. Ce n'eſt pas la peine après cela de parler de tant d'attentats de Geométres fort inférieurs à ce grand homme, qui, à l'aide de quelques calculs, croyent couper des nœuds qui ont paru juſqu'ici inſolubles, & aſſervir en quelque ſorte toute la Métaphyſique aux combinaiſons de quelques caractères. C'eſt la pierre d'achoppement perpétuelle dans tout l'Empire des Sciences & des Lettres; chacun y veut paſſer con-

continuellement d'un genre à l'autre; &, ce qu'il y a de bien frappant, plus on a eu de ſuccès dans un genre auquel on étoit véritablement propre, plus on ſe hâte de montrer ſa préſomption & ſon incapacité dans un autre, où l'on eſt à peine Ecolier.

Ceux qui ſe rendent le plus inſupportable par cette démangeaiſon, ce ſont les Eſprits-forts, les Incrédules, qui, ſans aucune étude, ſans aucune critique, ſans aucune philoſophie, attaquent impudemment les Vérités les plus reſpectables & les mieux établies, ſubſtituant les écarts d'une imagination fougueuſe aux raiſonnemens d'un eſprit ſenſé. On a beau les confondre, les anéantir; ils reparoiſſent toujours avec la même audace, débitent les mêmes abſurdités qui ont été mille fois détruites; & pourvû que les reſſources du bel eſprit leur fourniſſent quelques traits de plaiſanterie qui ne ſoyent pas entierement uſés, ils triomphent comme s'ils avoient écrit les réfutations les plus victorieuſes. Malheureuſement le tour & le ton produiſent un effet prodigieux ſur une foule de perſonnes qui portent d'ailleurs au dedans d'elles un germe d'Incrédulité plus ou moins dévelopé. On

ON pourroit emprunter ici des exemples de tous les genres de Science, puiſqu'il n'y en a aucun où l'on ne voye des Erudits, (c'eſt le ſeul titre qui leur convienne, & ils n'ont aucun droit à celui de Philoſophes,) s'ériger en connoiſſeurs & en juges dans les choſes qu'ils entendent le moins. Le Médecin devient Théologien, & le Théologien lui rend la pareille en tranchant du Médecin. On parle d'effets dont on n'a aucune idée déterminée, & on veut en rendre raiſon par des cauſes qui ne fourniſſent aucun principe d'explication. Que penſer encore de ces Juriſconſultes qui, dès qu'ils ſçavent les Loix & le Droit Civil, croyent poſſéder le fin & le fort de leur art, quoique *Ciceron* leur ait déclaré depuis longtems, que ce n'eſt, ni dans les XII Tables, ni dans les Edits des Préteurs, on peut ajouter, ni dans les opinions des Docteurs, qu'il faut puiſer la Science du Droit, mais qu'elle ſort du ſein même de la Philoſophie. Il y a pourtant eu dans toutes les Sciences d'habiles gens qui ont ſenti & fait ſentir ce défaut.

QUELS ne ſont pas les inconvéniens qui naiſſent dans la Société, les dommages réels

réels que ſouffrent les États, de la part de ceux qui appellés à y exercer des charges de quelque importance, & ſurtout à y tenir les premiers rangs, n'ont pas appris à ſe ſervir de leur entendement. Le caprice, les paſſions, la routine y décident de tout. Il eſt rare d'y trouver des gens à leur place, des gens qui ſachent préciſément ce qu'il faut ſçavoir pour s'acquitter de leurs emplois. Autant vaudroit preſque imiter la conduite de ce Prince qui faiſoit tirer les places au ſort, deſorte que le Chancelier ſe trouvoit Cuiſinier, & le Cuiſinier étoit chargé des Sceaux. Quand une fois les premiers poſtes ſont mal remplis, c'eſt une conſéquence auſſi naturelle qu'inévitable que les poſtes ſubordonnés le ſoyent de même. Quelques intrigues de domeſtiques, quelques recommandations de femmes donnent les Magiſtratures, les Evêchés, les Grades militaires; rempliſſent tous les ordres de l'Etat de ſujets qui en font l'opprobre & la déſolation. L'inſtruction de la jeuneſſe ne peut qu'être infiniment négligée. Pourquoi s'étudier, s'appliquer, devenir ſolidement inſtruit & réellement capable, dès que ce ne ſont pas là les voyes

yes par leſquelles on parvient, & qu'il y en a de tout autrement abrégées?

ON a encore beaucoup de peine aujourd'hui à déraciner l'ancien préjugé, qui concerne l'inutilité de la Logique artificielle. La Scolaſtique a règné pendant pluſieurs ſiècles; & pendant tout ce régne la Philoſophie entiere étoit plutôt une ſcience de mots qu'une ſcience de choſes. L'art de raiſonner en particulier n'étoit que l'art d'ergoter, & de ſoutenir pendant pluſieurs heures de ſuite des diſputes qui n'aboutiſſoient qu'à enrouër les tenans. Les gens d'eſprit, & ceux du grand monde, avoient donc alors raiſon, de ne vouloir pas ſe fatiguer le corps & l'ame à de pareils exercices, & de tourner en ridicule ceux qui prétendoient tirer vanité de ſemblables talens. Mais les circonſtances ont changé du tout au tout. Cette même mine qu'on avoit ſi inutilement exploitée depuis *Ariſtote* juſqu'à *Deſcartes*, eſt devenuë féconde, & d'un rapport ineſtimable. La Logique de MM. de *Port-Royal* excita d'abord l'attention: on vit qu'indépendamment des ſubtilités & des épines de l'art ſyllogiſtique, il y avoit bien des choſes propres à ou-

ouvrir l'eſprit & à former le jugement. Seulement ces Meſſieurs tombérent dans un défaut qui ſe fait ſentir dans tous leurs Ouvrages, c'eſt d'y mêler leurs controverſes particulieres, & de vouloir, pour ainſi dire, inculquer les principes de leurs Doctrines théologiques avec ceux de la Logique qui a été commune à toutes celles qui ont été écrites depuis juſqu'à ce que la Logique de M. *Wolff* y ait remèdié, c'eſt de ne pas joindre la pratique à la théorie, & de s'en repoſer ſur ceux qui liſent & qui étudient d'un ſoin qu'on ne doit pas naturellement eſpérer qu'ils prennent. La Logique de M. *le Clerc* n'eſt qu'un extrait de l'Art de penſer, & du Traité de l'Entendement humain de M. *Locke:* l'ordre philoſophique n'y régne point, non plus que dans tout ſon Cours, qu'on ne laiſſe pas de recommander continuellement aux jeunes gens, & même à ceux qui ont fait une beaucoup meilleure Philoſophie, comme ſi l'on prenoit plaiſir à ramener dans leur eſprit l'obſcurité que des notions plus exactes en avoient bannie. La Logique, ou plutôt les Logiques que M. *de Crouſaz* a produites ſous tant de formes différentes, ſont marquées

au coin de ſes autres Ouvrages. Tout y eſt ſi diffus & ſi incohérent, qu'on ne ſait jamais d'où l'on vient, ni où l'on va. C'eſt donc ſans la moindre ombre de prévention qu'on oſe dire que la Logique de M. *Wolff* eſt la ſeule digne de ce nom, la ſeule qui, en montrant le chemin de la Vérité, y affermiſſe tellement les pas de quiconque veut le ſuivre, qu'il faut aimer à s'égarer pour le faire après avoir reçu de pareilles directions.

Tous ceux donc qui perſiſtent préſentement à déclamer contre la Logique, & à en nier l'utilité, ne ſauroient tenir ce langage, que parce qu'ils n'ont pas eu le bonheur d'être ſolidement inſtruits, ou que faute, ſoit d'attention, ſoit de la capacité, ils n'ont pas profité des inſtructions qui leur ont été données. Ceux en particulier qui diſent que la Logique naturelle ſuffit, & que c'eſt elle qui dans tous les tems a produit des hommes qui ont fait les plus grandes choſes, & tiennent les premiers rangs au Temple de Mémoire; ceux, dis-je, qui ſe cantonnent dans cette aſſertion, comme dans un fort inexpugnable, ne s'entendent pas eux-mêmes. Tout ſe réduit à ſavoir, ſi le

le mieux eſt préférable au bon, & ſi, lorſqu'on a en main des moyens aſſurés de perfectionner toutes nos connoiſſances, & ſurtout de les conduire à la certitude, il faut les négliger, & même les mépriſer. Une ſaine Logique peut inconteſtablement rendre de très bons ſervices à un Prince, à un Général, à un Miniſtre, & même à un Négociant, à un Soldat, à un Artiſan; elle délivre en général tous ceux qui la connoiſſent de cet empiriſme, qui fait commettre tous les jours tant de fautes & des fautes ſi groſſières, parce qu'ils fondent leurs jugemens ſur la ſimple reſſemblance des choſes, que nous prenons pour une identité réelle. Le Logicien inſtruit des caractères de la certitude, & de ceux de la vraiſemblance, ne les confond point, & prend ſon parti dans la pratique, non ſur de ſimples apparences, mais ſur des idées exactement déterminées, autant qu'il lui eſt poſſible de s'en procurer de cet ordre. Après cela, quand on abandonneroit, pour ainſi dire, tout le département de la Société aux lumieres que le bon ſens & l'éducation peuvent fournir aux hommes, il demeure inconteſtable que le départe-

ment des Sciences n'exiſte que proportionnellement au degré de Logique que poſſédent ceux qui les cultivent; deſorte que toute connoiſſance qui n'a pas été introduite dans notre ame par les voyes logiques n'eſt point à titre de Science, & ne peut appartenir qu'aux facultés inférieures, ſans que l'Entendement ait aucun droit de la revendiquer. C'eſt là une diſtinction dont les hommes ne veulent pas entendre parler: elle leur eſt odieuſe. Tout ce qu'ils ont appris de quelque maniere que ce ſoit, fait partie de ce qu'ils appellent leur Science; quoique le plus ſouvent ils ne comprennent point les propoſitions qu'ils affirment, & qu'ils n'ayent aucune aptitude à en expoſer les preuves, en y joignant le ſceau de la démonſtration.

CELA me donne occaſion de remarquer quelle eſt la véritable place des études philoſophiques, & pourquoi, faute de leur donner cette place, on en tire ordinairement ſi peu de profit. Quand de jeunes gens ont achevé leurs Humanités dans les Colleges, ou ſous les Précepteurs domeſtiques à qui on confie le ſoin de les leur enſeigner, il faut leur faire faire un

un Cours de Philoſophie iſolé, pour ainſi dire, & pendant lequel ils n'entament l'étude d'aucune autre Science. Uniquement livrés à un objet, dont l'importance mérite bien qu'on ne s'occupe que de lui, l'eſſentiel eſt de leur donner ce tour d'eſprit, cette ſolidité, cette méthode, qui doivent influer ſur tout le reſte de leur vie & de leurs études. Quand on a de bons ſujets à enſeigner, (j'en parle par expérience,) on voit leur génie ſe développer, & leur raiſon ſe former d'une maniere ſenſible. Deux années conſacrées à un ſemblable Cours poſent des fondemens, ſans leſquels on ne viendra jamais à bout de conſtruire l'édifice des autres Sciences auxquelles on paſſe dans la ſuite; ceux même qui ont aſſez tôt fini leurs Humanités pour avoir le tems de faire deux Cours ſucceſſifs de Philoſophie, vont encore beaucoup plus loin; le ſecond Cours grave profondément ce dont le premier n'avoit pû donner qu'une empreinte moins forte, & quiconque a atteint la fin de cette nouvelle carrière, après l'avoir fournie avec l'application & les talens néceſſaires, doit être en état d'enſeigner ce qu'il a

appris. Ce retardement apparent eſt de toutes les avances la plus conſidérable & la plus ſûre: quand on eſt bon Philoſophe, on devient rapidement tout ce qu'on veut être; les idées des autres Sciences s'arrangent comme d'elles-mêmes dans une tête philoſophique; & ſi l'on a des Maîtres qui ne ſoyent pas eux-mêmes aſſez Philoſophes, on eſt capable de remèdier à cet inconvénient, en déterminant & en rectifiant les idées vagues & confuſes qu'ils nous donnent. Mais c'eſt tout le contraire dans la façon d'étudier qui a le plus de cours. On ſe rend à l'Univerſité pour y apprendre tout à la fois la Philoſophie, & la Juriſprudence, la Médecine, ou la Théologie. On entend des leçons rapides & ſouvent mal digérées, dont on recueille à bâtons rompus ce qu'on peut. Cela forme des Cahiers; quand ils ſont remplis, & que le Cours eſt fini, on eſt Logicien, Philoſophe, tout comme on eſt Juriſconſulte, Théologien, c'eſt à dire, qu'on ſait quels ſont les titres des Chapîtres de ces Sciences. Cependant il n'y a plus qu'à ſoutenir une theſe publique pour être reçu Docteur, & acquérir le droit d'exer-

cer

cer impunément des Emplois où l'on diſpoſe de la vie, des biens, & de l'ame même de ſes Concitoyens.

Il n'y a que ceux qui ont appris à faire un droit uſage de leur Entendement, (uſage que la Logique ſeule enſeigne) qui ſoyent en état de ſe préſerver de la ſéduction des facultés inférieures, dont l'empire eſt le même que celui auquel on donne communément le nom d'*Opinion*. Tout ce qui n'eſt pas Science eſt Opinion. Le monde eſt partagé entre ces deux Souveraines; mais que le domaine de la premiere eſt petit, ou même imperceptible! On peut comparer les vrais Savans, à ces vrais fideles, ces élus, qui forment l'Egliſe inviſible. Cependant la ſource de tous les deſordres, tant dans les Sciences que dans le cours des événemens, vient de ce que les ſens & l'imagination ſont ſouſtraits à la direction de l'Entendement. Les effets de ce Schiſme intérieur ont été de tout tems funeſtes aux progrès des Sciences. On a vu s'y gliſſer & s'y accréditer ces avortons d'une imagination déréglée, que *Bacon* a nommé fort heureuſement *Idolatribus:* on a vû la Métaphyſique inondée d'êtres ima-

ginaires qui ont été transformés en réalités; & l'on ne ſçauroit croire en particulier combien le rapport qu'on a prétendu trouver entre les opérations de la Nature & les actions humaines a introduit de ſemblables idoles, comme cet illuſtre Chancelier l'a auſſi remarqué dans ſon Traité *de augmentis Scientiarum*, Liv. V. Ch. 4. Tous ces écueils ſubſiſtent encore pour quiconque dédaigne la culture de ſon Entendement; & notre ſiècle, tout éclairé qu'il eſt ou qu'il paroit, n'eſt pas moins fécond en écarts de cette nature. On y a vû éclorre des productions monſtrueuſes, que bien des gens ont regardées comme les derniers efforts de l'eſprit humain, *tandis qu'elles en étoient*, & en ſeront à jamais l'opprobre.

LE nombre des notions *déceptrices*, de ces notions qu'on croit réelles & intelligibles, quoiqu'elles ſoyent fauſſes & contradictoires, n'eſt encore que trop grand dans les Sciences. On y tranſporte les termes tels que le vulgaire les a établis, ſans en fixer le ſens; & par des combinaiſons arbitraires, on en forme des propoſitions qui paſſent pour démontrées tandis qu'elles ne ſont pas ſeulement expliquées.

quées. La ſimple étymologie ſuffit pour guider bien des gens, & leur perſuader qu'ils entendent un terme parce qu'ils ſavent quelle eſt ſon origine: comme ſi les termes paſſant de ſiècle en ſiècle, de bouche en bouche, & d'ouvrage en ouvrage, ne ſubiſſoient pas des révolutions, qui vont ſouvent juſqu'à en denaturer entierement le ſens, en ſuppoſant d'ailleurs ce qui n'a preſque jamais eu lieu, que ce ſens ait été dans ſon origine déterminé avec toute la préciſion logique.

Il y a des perſonnes qui reconnoiſſent le prix de l'Entendement, l'importance de ſon uſage, mais qui s'imaginent que ſa culture n'eſt pas difficile, & qu'il ſe forme, pour ainſi dire, de lui-même. Ce préjugé eſt même très général, quoiqu'il ſoit de la derniere abſurdité. Tout père de famille qui ſe pique de donner quelque éducation à ſes enfans, ne dira jamais: Le bon air leur viendra tout ſeul; vous verrez qu'ils prendront de bonnes attitudes, qu'ils ſçauront ſe préſenter, faire la révérence, &c. ſans que perſonne le leur enſeigne. Rien au contraire de plus preſſé que d'avoir le meilleur Maître à danſer; rien à quoi l'on donne

plus d'attention qu'aux effets de ſes leçons. On a raiſon, la mauvaiſe grace peut faire beaucoup de tort dans le Monde, & rendre quelquefois inutiles les meilleures qualités, ou les plus grands talens. Mais ne ſeroit-il pas du moins auſſi naturel de dire: Mes enfans n'auront jamais l'eſprit juſte, ſolide, ils ne ſçauront jamais en quoi conſiſte la force des raiſonnemens, & l'évidence des vérités, ſi on ne les mene par la vraye route qui conduit à ces connoiſſances, s'ils ne ſont guidés & ſoutenus pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'ils puiſſent marcher d'eux-mêmes, & faire uſage de leurs forces naturelles. Cependant ces idées ſi ſaines & ſi eſſentielles à la bonne éducation ne ſe préſentent preſque à perſonne; ſi l'on donne des Maîtres, c'eſt plutôt pour charger l'eſprit & l'appéſantir que pour le rendre fort & agile. On entaſſe des connoiſſances hiſtoriques, ſous le fardeau deſquelles la mémoire eſt ſouvent affaiſſée; & c'eſt toujours aux dépens du jugement. Auſſi, dans quelque Société qu'on ſe trouve, dans quelque Cercle qu'on entre, tout y fourmille de raiſonneurs pitoyables, dont le nombre & l'arrogance ne per-

permettent pas à l'homme éclairé, je ne dirai pas, de donner leçon, comme il en auroit le droit, mais ſeulement de propoſer ſes idées.

Les Savans, qui ne s'attachent qu'à l'Erudition, ont une indifference totale pour la culture de l'Entendement; ils n'y penſent jamais, ils ne ſçavent même en quoi elle conſiſte. Après avoir commencé par les Langues ſavantes, qui les occupent plus ou moins longtems, ſuivant la force de leur mémoire, mais toujours beaucoup plus qu'il ne faudroit, s'ils vouloient mettre à profit cette ſaiſon preſque unique de la vie où le jugement ne demande, pour ainſi dire, qu'à ſe former; ils continuent leurs études en liſant les anciens Auteurs, en débrouillant, à l'aide des régles de leur Critique, qui pour la plûpart ne s'accordent guères avec celles de la Logique, les monumens de l'Antiquité, & en uſant les forces de leur eſprit à reſoudre des queſtions inutiles, & ſouvent d'une puérilité manifeſte. Voilà pourtant un ordre de gens qui s'arroge volontiers la prééminence dans la République des Lettres, & qui pendant longtems y a même exercé une ſorte de

Dictature, dont à la vérité le pouvoir eſt préſentement tombé dans une extrême décadence.

RIEN ne contribuë plus au droit uſage de l'Entendement que de ne jamais employer les termes que dans une ſignification juſte & préciſe. Un Philoſophe appellé continuellement à ſe ſervir de termes dont le ſens n'eſt pas fixe, eſt dans le cas de celui qui ſe trouveroit dans un Attelier environné d'outils & d'inſtrumens, dont il ne connoîtroit ni le maniement, ni l'uſage; ou dans le cas d'un Soldat auquel on donneroit, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe, des armes qui lui ſeroient inconnuës, & qu'il ne pourroit par conſéquent gouverner qu'au hazard. Les raiſonnemens & les démonſtrations excluent rigoureuſement tous les termes vagues; & ſi l'on s'obſtine à les y employer, ce qu'ils ont de vague ſe retrouve néceſſairement dans la concluſion, & l'empêche d'être une vérité démontrée. Mais, parmi le grand nombre de ceux qui parlent de démonſtrations, & qui prétendent en fournir, il y en a fort peu qui ayent de juſtes idées des caractères d'une véritable démonſtration; caractè-

res cependant qui ſe réduiſent à un fort petit nombre, & qu'il eſt très facile de ſaiſir. En effet tous les objets de nos connoiſſances intellectuelles ſe réduiſent aux définitions, aux propoſitions & aux argumens; ce qui répond à ce qu'on appelle communément les trois opérations de l'ame, la ſimple appréhenſion, le jugement, & le raiſonnement. Mais, dans tout cela, l'exactitude des termes eſt la premiere condition indiſpenſable, ſans laquelle on eſt d'abord arrêté, & dans le riſque de ſubſtituer l'erreur à la vérité. Il eſt aiſé d'éviter ces écueils en Mathématique, parce qu'on n'y a beſoin que de fort peu de termes pour exprimer les idées qui ſont l'objet de cette Science; à quoi ſe joint l'avantage de pouvoir joindre immédiatement aux actes de mémoire qui rappellent les mots, des actes d'imagination par leſquels on ſe repréſente les choſes qui y répondent: ce qui n'a pas lieu dans les autres Sciences. En effet, dans celles-ci, lorſque nous voulons faire un droit uſage de notre Entendement, il faut définir les choſes dont il s'agit, c'eſt à dire, les expliquer par des termes: & malheureuſement on eſt obligé

d'emprunter ces termes de l'uſage vulgaire, qui n'en a point fixé le ſens, & qui le plus ſouvent l'a aſſujetti à tant de variations, que ce n'eſt pas une médiocre peine que de ſe tirer de ce labyrinthe. Au moins ne peut-on eſpérer d'y réuſſir qu'en ſubordonnant toutes les Sciences les unes aux autres, & en établiſſant entr'elles la même liaiſon qui régne dans les Mathématiques.

ON a donc lieu d'être ſurpris qu'il ſe trouve des Philoſophes qui méconnoiſſent l'importance de ces précautions, & qui ſemblent croire qu'il vaille mieux ajuſter & adopter les choſes aux termes que les termes aux choſes. C'eſt l'écueil contre lequel donnent en particulier ceux qui voudroient qu'en employant la Langue Latine pour écrire des Ouvrages philoſophiques, on n'employât jamais que des termes de *Ciceron*, ou du moins de quelcun des Auteurs qui ont vêcu pendant l'âge d'or de cette Langue. Les termes ſont bons, lorſqu'ils ſont les véritables ſignes des choſes, & qu'ils expriment ce que l'on veut dire de la maniere la plus propre à le faire comprendre, ſans rien ajouter aux notions, ni en rien ôter. *Ci-*

ceron

ceron lui-même a appris aux Philoſophes à dire: *Uſum loquendi populo conceſſi, Scientiam mihi reſervavi.* D'ailleurs, c'eſt une étrange idée, que celle des perſonnes qui s'imaginent, que toutes les fois qu'elles employent un terme de *Ciceron*, ou de quelque autre bon Auteur Latin, elles parlent comme il a parlé. Cela n'auroit lieu qu'au cas qu'on attachât préciſément aux termes les mêmes idées qu'y attachoient les anciens Ecrivains. Mais qui eſt-ce, je vous prie, qui oſeroit affirmer qu'ils ayent eu des idées fixes & déterminées des choſes dont ils parlent? Ou plutôt leurs Ecrits ne ſont-ils pas remplis des preuves du contraire? Les *Ciceroniens*, & tous ceux en général qui ont cette manie du Style, ne peuvent s'empêcher d'admettre, quelques ſoins qu'ils prennent pour les éviter, pluſieurs notions trompeuſes, fondées ſur de fauſſes acceptions des termes. C'eſt ce que *Bacon* appelloit *idola fori*; & le ſoin de les détruire n'eſt pas moins eſſentiel à la vraye Philoſophie que celui de détruire les fauſſes idées elles-mêmes. Tout ce qui conduit l'eſprit à la vérité par la voye la plus droite, & par con-

conſéquent *la plus* courte, eſt bien dit, bien exprimé, & ne ſçauroit l'être mieux, *quoiqu'en* penſent les Puriſtes, ou les Rhéteurs.

N'OUBLIONS pas dans l'énumération des cauſes qui pervertiſſent le droit uſage de l'Entendement la malheureuſe habitude, le funeſte talent, de diſputer ſur tous les objets de nos connoiſſances, de façon qu'on ſoit également diſpoſé & habile à ſoutenir le pour & le contre. *Cameade* acquit de la réputation parmi les Grecs, par l'uſage qu'il faiſoit de ſon éloquence en ſoutenant également le vrai & le faux. On comprend bien que cela ne peut avoir lieu qu'en donnant aux argumens dont on ſe ſert un degré de vraiſemblance qui ſuffiſe pour la perſuaſion, quoiqu'il ne ſuffiſe pas pour la conviction. Celle-ci n'exiſte que dans ceux qui ſavent faire un droit uſage de leur Entendement; puiſque pour y arriver, il faut connoitre les régles de la démonſtration, comprendre exactement celles qu'on nous propoſe, & ne ſe rendre que parce qu'on en a ſenti toute la force. C'eſt à quoi ne conduira jamais la diſpute, qui eſt également propre à gâter l'eſprit & le

cœur.

cœur. On ſçait que la Secte Académique dans laquelle *Cameade* a tenu un des premiers rangs, faiſoit profeſſion de diſputer probablement ſur toutes ſortes de queſtions; mais on ſçait auſſi qu'ils évitoient de rien définir, & que ſe bornant à la ſuſpenſion de jugement, la facilité de parler, & les lieux communs de l'art oratoire, étoient leurs ſeules reſſources. *Ciceron*, en parlant de *Cameade*, le qualifie *homo omnium indicendo averrimus & copioſiſſimus*; il lui atttibuë une force incroyable & une variété infinie dans le diſcours. *Lactance* juge avec beaucoup de raiſon que de ſemblables exercices répugnent à la gravité des Philoſophes, qui ne doivent penſer qu'à mettre de la ſolidité dans ce qu'ils diſent. On ne ſçauroit donc approuver la coûtume que ſuivent encore aujourd'hui les Maîtres d'Eloquence, lorſqu'ils ordonnent à leurs Diſciples de louër, & enſuite de blâmer, de ſoutenir, & enſuite de combattre les mêmes choſes, en leur fourniſſant pour cet effet quelques raiſonnemens vagues, qu'ils habillent de phraſes rapetaſſées, ſans faire le moindre uſage de leur raiſonnement. C'eſt auſſi à quoi ſe borne l'habileté de pluſieurs

Pré-

Prédicateurs, qui, ayant pris un Texte, cherchent dans leurs répertoires tout ce qui peut y avoir quelque rapport, le coulent enſemble, & ont fini leur Sermon, dès qu'ils ont rempli le nombre de pages qu'ils ont coûtume d'y deſtiner.

ENTAMERONS-nous ici la matiere des paſſions; & ferons noûs voir à quel point elles influent ſur les idées que nous nous formons des choſes, ſur les jugemens que nous en portons, & ſur la maniere dont nous en raiſonnons? Le ſujet eſt trop connu pour s'y arrêter, trop vaſte pour penſer à l'épuiſer. Les hommes généralement parlant reconnoiſſent pour vrai ce qu'ils veulent qui ſoit tel, & rejettent ce qu'ils ne veulent pas, de façon que chacun croit le plus ce qu'il veut le plus. Dans les cas où il faudroit demeurer en ſuſpens, faute de raiſons déciſives, la paſſion met dans la balance un poids qui en trouble l'équilibre, & la fait pencher comme elle veut. Cette façon d'enviſager les choſes n'eſt pas uniquement propre à ceux qui n'ont jamais fait aucun uſage de leur Entendement: les hommes qui paroiſſent les plus éclairés,

&

& qui le ſont effectivement, ſe montrent quelquefois les plus foibles, dès que la paſſion vient leur offuſquer le jugement. Toutes ces Sectes théologiques, qui ont cauſé tant de troubles & de ſcandales dans l'Egliſe, n'étoient que l'effet des paſſions furieuſes de ceux qui ont été les principaux Acteurs de ces odieuſes ſcenes. Plus on a de ſavoir, plus l'orgueil exerce d'empire, & ſouffre impatiemment la moindre ombre de contradiction. Chaque Docteur s'arroge en ſecret les prérogatives de la Papauté. Les Jurisconſultes ont auſſi un ordre de Légiſtes qu'on appelle *Civiliſtes*, & qui prétendent que tout eſt tellement exact & prouvé dans le Droit Civil, qu'il n'y a aucune correction à y faire. Pour ſoutenir cette aſſertion il eſt incroyable juſqu'où ils pouſſent l'opiniâtreté, & à quel point ils déraiſonnent. En général notre Siècle eſt fertile en Savans précoces, qui écrivant ſur ce qu'ils n'entendent point, & voulant néanmoins avoir raiſon, défendent les plus grandes abſurdités, & ſe ferment à eux mêmes tout accès à la Vérité. Il ne leur importe pas de mettre tout ſens deſſus deſſous, pourvû qu'ils tiennent leur place

ce parmi les Auteurs. S'ils ſavent répandre quelques agrémens de ſtyle dans leurs productions, elles ſont luës, & ſervent à gâter le goût de ceux qui s'occupent de ſemblables lectures.

L'UNIQUE diſpoſition où il faille être pour arriver à la Vérité, & pour en conſerver le depôt ſans altération, c'eſt une parfaite indifférence pour tout ce qui n'eſt pas la Vérité. Cette indifférence n'eſt autre choſe que l'amour même de la Vérité, joint au deſir de ſçavoir que nous tenons de la Nature. Embraſſer le faux pour le vrai, ce n'eſt pas ſçavoir, mais c'eſt être dans un état beaucoup pire que l'ignorance, ſurtout lorſqu'il s'agit de Vérités morales, où l'erreur eſt ordinairement la mère du vice & de l'infortune. Les Geométres ſeuls ont paru conſerver dans leurs recherches cette indifférence eſſentielle à la découverte du vrai. Quand ils conſidérent les figures qui font leur objet, il ne leur importe abſolument en rien d'y découvrir telles ou telles propriétés plutôt que tout autres. Il n'en eſt preſque jamais de même des Vérités d'un genre différent, où il y a toujours quelque faveur, ou défaveur attachée à une

une aſſertion plutôt qu'à une autre. Le Gomariſme & l'Arminianiſme, le Janſeniſme & le Moliniſme, n'auroient jamais fait tant de bruit, & leurs conſéquences n'auroient jamais été auſſi fâcheuſes, ſi l'on n'avoit enviſagé les opinions de ces différens partis que comme on enviſage encore actuellement la quadrature du Cercle, & la découverte des degrés de Latitude.

Le bonheur eſt attaché à la poſſeſſion de la Vérité. On ne ſçauroit donc parvenir au bonheur que par la voye qui conduit à la Vérité, c'eſt à dire, par le droit uſage de l'Entendement. En vain ſe récrieroit-on, qu'à ce compte il y aura bien peu d'hommes heureux, & que tous ceux qui auront vêcu dans l'ignorance ſe trouveront par là même exclus du bonheur? Il y a bien des choſes à répondre là deſſus. Le bonheur parfait n'eſt le partage d'aucun mortel. Celui dont la felicité paroit la plus grande, éprouve néanmoins l'inconſtance du ſort & les viciſſitudes des choſes humaines. Mais il eſt inconteſtable que la culture de l'Entendement, & la poſſeſſion de la Vérité, qui ſuppoſent un eſprit libre de préjugés

&

& exempt de paſſions, mettent l'homme dans la ſituation la plus propre à jouïr des avantages qui entrent dans la compoſition du bonheur, & à ſe ſouſtraire aux incommodités qui le troublent. Les reſſources intérieures ſont les ſeules aſſurées; des connoiſſances ſolides, & une conſcience pure, ſont des biens inamiſſibles, avec leſquels on n'eſt jamais malheureux, quoiqu'on puiſſe endurer des maux très ſenſibles.

APRÈS cela il faut remarquer que nous ne refuſons pas aux perſonnes qui n'ont fait aucune étude tout droit uſage de l'Entendement. Elles ne ſont pas en état à la vérité de ſe procurer ce que nous appellons conviction; mais, lorſque d'autres les ont inſtruit de certains principes, & les leur ont perſuadé de quelque maniere que ce ſoit, elles peuvent en faire des applications utiles & auſſi ſalutaires pour elles, que ſi elles s'appuyoient ſur des démonſtrations. Il y a plus: ces gens-là ſe ſervent ſouvent beaucoup mieux de leur Entendement, que ceux non ſeulement qui ont fait de mauvaiſes études, mais même que les vrais Savans, les Philoſophes qui ont ſuivi la bonne route, quand

quand les paſſions ſe mettent de la partie, & les jettent dans des écarts d'autant plus grands qu'ils ont plus de génie & de connoiſſances. Diſons pourtant à la gloire du vrai ſavoir & de la bonne Philoſophie, qu'ils préſervent aſſez généralement de ces écarts ceux qui les poſſédent: & qu'en conſidérant de près ces perſonnages célébres, qui donnent quelquefois des Scenes éclatantes au public, & ſe couvrent de ridicule, ou même d'opprobre, on découvre qu'ils n'avoient que l'écorce, la fleur, le brillant des Sciences, ſans en avoir le fonds & la ſolidité.

S'IL n'y avoit perſonne dans la Société qui ne fit un droit uſage de ſon Entendement, preſque tous les maux dont on ſe plaint dans le monde diſparoitroient. Princes & Peuples, Maîtres & Serviteurs, Epoux, Pères, Enfans, convaincus qu'on n'eſt réellement heureux, qu'autant qu'on travaille au bonheur des autres, ne feroient naître aucune de ces adverſités qui ſont le fruit de la dépravation humaine, & adouciroient toutes celles qui ſont une ſuite des cauſes naturelles, de maniere qu'elles deviendroient fort ſupportables. Voilà ſans contredit de tous les mo-

motifs le plus grand à perfectionner ſon Entendement. Mais la voix du Philoſophe ne pénétre guères dans ces lieux qui ont été de tout tems le théatre des paſſions, & l'école des vices.

IL ne paroitroit pas néceſſaire d'avertir que ceux qui n'ont pas acquis la faculté de faire un bon uſage de leur Entendement, n'ont ni le droit, ni le talent requis pour juger de l'uſage que d'autres font du leur. Cependant rien n'eſt plus commun que de rencontrer des Critiques, montés ſur le ton le plus haut & le plus aigre, qui citent devant leur impérieux Tribunal, tous ceux qui ſe produiſent dans la République des Lettres, qui veulent les aſſujettir à leurs déciſions, & leur preſcrivent des règles dont ils ne ſont pas en état de démontrer la juſteſſe. Celui-ci fait une nouvelle Poëtique; celui-là refond l'Art Oratoire: le grand nombre ſurtout ſe piquent de Philoſophie, & veulent porter le flambeau de leur ſagacité dans des lieux inacceſſibles aux mortels, ou qui le ſont du moins pour eux. Rien ne répand plus de trouble dans la Société Littéraire que ces vaines & ridicules prétentions: la multitude

tude des Deſpotes y eſt un principe d'anarchie. L'abus eſt intolérable, quand ce ſont des gens abſolument incapables de juger, qui s'en mêlent; mais il devient plus ſpécieux, & par conſéquent plus dangereux, lorſque des hommes d'une célébrité méritée, qui ont effectivement cultivé leur entendement par rapport à certaines Sciences, & les ont enrichies de découvertes importantes, en prennent occaſion de décider des choſes dont ils ſont à peine en état de ſe faire de juſtes idées. C'eſt ce que nous avons déja remarqué au ſujet de *Deſcartes*, qui ſe vantoit de donner une démonſtration geométrique de l'exiſtence de Dieu. On peut y ajouter l'exemple de *Newton*, ce Prince des Geométres, qui ſe croyant en état de juger des matieres de Métaphyſique, a dit que l'influence phyſique du corps ſur l'ame étoit une choſe connuë par l'expérience, que l'eſpace devoit être conſidéré comme le ſéjour & le *ſenſorium* de la Divinité, que la Nature a beſoin que Dieu vienne à ſon ſecours pour réparer ſes forces épuiſées, ou pour corriger ſes défauts, enfin qui, vers la fin de ſes Principes mathématiques de Philoſo-

phie naturelle, a parlé de la Divinité en termes qui ne ſont pas intelligibles, & qui ſentent plus l'Orateur que le Philoſophe.

CELUI qui a pouſſé auſſi loin qu'il eſt poſſible la perfection des facultés intellectuelles, ſçait également quelles ſont les choſes dont il peut juger, & quelles ſont celles dont il doit s'abſtenir de porter ſon jugement. Surtout il ne s'érige point en juge de ceux qui, ayant fait leur objet de connoiſſances auxquelles il ne s'eſt point appliqué, doivent être cenſés plus en état d'en parler que lui. Ce n'eſt pas que le degré de pénétration auquel il eſt parvenu à d'autres égards, ne puiſſe, en vertu de cette affinité qui régne entre toutes les Sciences, lui faire découvrir telle ou telle faute particuliere dans laquelle ſeront tombés des gens d'ailleurs beaucoup plus verſés que lui dans le genre d'étude dont il s'agit. C'eſt là même un piège dangereux, qui, ſi ſon eſprit n'eſt pas doüé d'une ſolidité ſuffiſante, peut l'engager à ſortir de ſa ſphère. Mais la connoiſſance diſtincte des forces de notre Entendement doit nous arrêter; & il eſt auſſi peu convenable à un Erudit

ou

ou à un ſimple Geométre de vouloir trancher du Philoſophe qu'à un Négociant, de vouloir ſonder les profondeurs de la Politique. On a beau faire ces réflexions: ceux même qui en ſentent la juſteſſe, s'oublient quelquefois, & ont beſoin qu'on les ramene par l'ancien mot: *Ne ſutor ultrà crepidam.*

Ce degré le plus éminent de perfection intellectuelle, auquel nous diſons que l'homme attentif à faire un bon uſage de ſes facultés peut parvenir, n'eſt rien moins qu'une entiere infaillibilité. L'habitude la mieux affermie, les précautions les plus exactes, ne ſuffiſent pas pour préſerver de toute erreur. Cette prérogative eſt au deſſus de l'humanité: en vain la chercheroit-on ici bas. La mémoire ſeule, par ſa faillibilité, peut occaſionner des erreurs qui, dans un long travail de l'eſprit, ſont inévitables. Un Arithmeticien conſommé, dans un calcul compliqué & fatiguant, n'a qu'à dire une ſeule fois par mégarde neuf & ſept ſont quinze au lieu de ſeize, ou ſept fois neuf ſont ſoixante ſix au lieu de ſoixante trois, pour qu'une telle faute, influant ſur toute la ſuite de l'opération, le mene à un ré-

ſultat faux. Les erreurs de calcul ſont faciles à commettre; mais il eſt bien plus facile encore de ſe tromper, quand on procède ſur des vérités univerſelles, qui ne tombent point ſous les ſens, & dont nous avons des idées bien moins préciſes que des nombres & de leur valeur. Ajoutons que, quand c'eſt l'habitude qui nous guide, & d'autant plus que cette habitude eſt longue & forte, nous agiſſons avec une vîteſſe qui ne nous permet pas d'appercevoir diſtinctement tous les actes de détail, qui entrent dans notre action totale; & bien que nous les faſſions en vertu de certaines régles, nous ne nous rappellons pas ces régles, & nous n'en faiſons pas l'application par des raiſonnemens diſtincts. Alors il peut arriver, & il arrive ſouvent, que les facultés inférieures, ſurtout ſi elles ont ſouffert quelque altération, gliſſent dans les opérations intellectuelles des défauts dont nous ne nous appercevons pas, mais qui ne laiſſent pas d'avoir des conſéquences dommageables. On a une théorie aſſez complette des moyens de perfectionner l'Entendement; mais on n'eſt pas auſſi inſtruit de tous les obſta-

cles

cles qui peuvent porter atteinte à cette perfection, même lorſqu'elle eſt déja acquiſe, & de tous les remèdes qu'on peut efficacément oppoſer à ces obſtacles. C'eſt ce qui fait qu'il eſt fort difficile d'eſtimer juſqu'à quel point telle ou telle erreur peut être imputée à un homme qui paroiſſoit avoir des lumieres ſuffiſantes pour n'y pas tomber. Le meilleur eſt pour l'ordinaire de ne point uſer de rigueur dans ces imputations, & de rejetter la plûpart des erreurs ſur la foibleſſe humaine; car il n'y a point de mot plus équitable que celui-ci: *Errare humanum eſt.* Cependant on tient une conduite toute oppoſée dans l'Empire Litteraire: l'envie, la jalouſie, la malignité, y mettent impitoyablement les moindres erreurs en ligne de compte, & ſont charmées de pouvoir les exagèrer, ſurtout quand elles ſe trouvent dans des hommes dont la prééminence déplaît. Les maximes de la Religion devroient être dictées ici par la ſeule Raiſon; c'eſt que celui qui a une poutre dans l'œil ne doit pas regarder le fêtu qui eſt dans celui d'un autre, & que pour avoir droit de le-

ver la *pierre*, il faut être ſoi-même exempt de péché.

EN preſcrivant d'auſſi juſtes devoirs à ceux qui épluchent trop ſevèrement les défauts des autres, il eſt néceſſaire d'avertir réciproquement ceux qui ſe ſentent quelque degré de ſupériorité, de ne point en prendre occaſion d'être préſomptueux & confians. Les exemples perpétuels des erreurs auxquelles les plus grands hommes ſont ſujets, & de celles même que l'expérience propre de chaque particulier doit lui rappeller, ſuffiſent pour inſpirer la timidité, & la circonſpection à quiconque n'eſt pas la dupe des illuſions les plus groſſières. Mais comment ces illuſions ne ſe formeroient-elles pas, lorſqu'un vulgaire ſtupide les favoriſe de toutes ſes forces en donnant à corps perdu dans le préjugé de l'autorité, en accordant ſa créance aux choſes les plus abſurdes dès qu'elles ſortent de certaines bouches. Les diſciples de *Pythagore* & d'*Ariſtote* ont reçu comme des Oracles tous les diſcours de leurs Maîtres: & l'on ſçait ce dont eſt capable *la foi du Charbonnier*. Le plus grand ſervice dont les Scien-

Sciences ſoient redevables à *Deſcartes*, ce en quoi conſiſte cette reſtauration de la Philoſophie dont perſonne ne lui conteſte la gloire, c'eſt d'avoir combattu de toutes ſes forces le préjugé dont nous parlons, en montrant que preſque dès le berceau il s'introduit dans l'ame humaine des notions, qui ont pour unique fondement l'autorité des autres, & que l'on regarde comme des principes innés, parce qu'on ne ſe ſouvient pas de leur origine. Cela leur donne une force équivalente à celle de la vraye évidence; on ſent une répugnance intérieure à douter de ces principes, & à les ſoumettre aux loix de l'examen. C'eſt là deſſus que *Deſcartes* fondoit la néceſſité de douter une fois en ſa vie de tout, & prétendoit avec beaucoup de raiſon que c'eſt par là que doivent commencer les études philoſophiques. Car ſon intention n'étoit pas de preſcrire le doute univerſel comme une régle commune à tous les hommes; ſachant bien que le plus grand nombre d'entr'eux n'a ni le tems, ni les moyens, de vaquer à l'examen de toutes les notions qui ſe trouvent dans ſon ame. Et même s'il s'agiſſoit d'un examen rigou-

reux & complet, la vie la plus longue ne ſuffiroit pas à l'homme le plus propre à s'en acquitter.

CEUX qui s'apperçoivent de quelques fautes que d'autres ont commiſes, & ſurtout de celles qui échapent à de grands Génies, ne doivent pas s'imaginer pour cela qu'ils puſſent faire les mêmes choſes, & les faire mieux que ne les font ceux qu'ils ont trouvé repréhenſibles. Un Soldat qui s'apperçoit dans quelque occaſion de la mauvaiſe manœuvre d'un grand Général, ſeroit-il écouté s'il offroit de ſe charger du Commandement; & au cas qu'on voulut le lui confier, ne tomberoit-il pas bientôt lui-même dans des bevuës beaucoup plus groſſières? Ou bien un Ecolier d'Arithmetique qui auroit remarqué une des inadvertances dont nous avons fait mention, ſeroit-il par cela même en état de ſe tirer de calculs ſemblables à celui où cette erreur s'eſt gliſſée. C'eſt-là pourtant le triomphe ordinaire des petits eſprits: ils ſont continuellement à la quête de ſemblables minuties, & dès qu'ils ont réuſſi à en trouver quelcune, ils étourdiſſent tout le monde de leurs clameurs; il ne tiendroit pas à

eux

eux qu'on ne fit deſcendre le perſonnage illuſtre, en qui ils l'ont obſervée, du rang qu'il occupe, & qu'il remplit avec dignité, pour les y élever. Une des routes les plus abrégées pour ſe faire un grand nom, c'eſt d'attaquer de grands hommes. Auſſi cette route eſt-elle extrèmement battuë: le nombre des Inſectes qui bourdonnent à nos oreilles pendant les chaleurs de l'Eté n'eſt guères plus grand que celui de ces Critiques ſubalternes qui font dans la République des Lettres le même métier que les Troupes irrégulieres dans les Armées.

Revenons aux notions générales qui concernent la recherche de la Vérité. Les diverſes obſervations & réflexions qu'on vient de lire, ne nous en ont au fonds pas écarté; nous nous perſuadons qu'elles entrent dans le plan de cet Ouvrage, qu'elles méritent une attention particuliere, & que les effets de cette attention peuvent être très utiles à l'amélioration des Etudes, & au progrès des Sciences.

CHAPITRE X.

De la Recherche de la Vérité.

LA Raiſon & l'Expérience doivent toujours agir de concert. Quand la première a fait quelque découverte de ſpéculation, elle doit la vérifier ſoigneuſement par les voyes expérimentales, à moins qu'elle ne veuille courir le riſque d'adopter des chimères, & de les ſubſtituer aux réalités. L'Expérience à ſon tour ne ſauroit tirer aucun fruit des connoiſſances dont elle eſt la ſource, ſi elle ne charge la Raiſon du ſoin d'en former d'exactes définitions, de s'élever à des idées diſtinctes, à des notions univerſelles. Ces deux guides réunis ſuffiſent à l'homme, dès qu'il ne veut pas aſpirer à des connoiſſances qui lui ſont interdites: mais, pour peu qu'il s'attache trop à l'un, & qu'il néglige l'autre, l'erreur eſt, pour ainſi dire, à la porte.

L'ENTENDEMENT n'a point de moyen plus aſſuré d'augmenter journellement ſes forces, que celui de ſoumettre fréquem-

ment

ment les ſujets dont il s'occupe à des analyſes logiques, où il faſſe une application diſtincte des régles de l'Art de penſer, ſurtout dans les cas où nous avons lieu de craindre qu'il ne ſoit arrivé quelque mépriſe, quelque *aberration* des régles ordinaires. Tel eſt, par exemple, le cas d'une nouvelle découverte que nous avons faite, ou d'une hypotheſe nouvelle que nous avons inventée. Cette tendreſſe paternelle, ou plutôt aveugle, que les hommes ont pour toutes leurs productions, a preſque toujours des ſuites contre leſquelles nous devons être ſoigneuſement ſur nos gardes. L'Apologue du Hibou, qui trouvoit ſes petits beaux, & les peignoit à l'Aigle comme tels, ſe renouvelle à toute heure. Nous ne devons pas uſer d'une moindre vigilance par rapport aux opinions des autres, lorſqu'il nous arrive de les diſputer & de vouloir en juger: l'envie, & d'autres diſpoſitions ſemblables, dont il y a ſouvent un levain ſecret & inobſervable dans le cœur des perſonnes les plus droites, & les mieux intentionnées, ſuffiſent pour nous rendre injuſtes, & pour introduire dans nos raiſonnemens des faux principes, des

applications vicieuſes, & ſurtout des expoſés infideles de la doctrine ſur laquelle nous portons notre jugement.

En général les analyſes logiques ſont l'exercice le plus utile à l'eſprit humain, le plus propre à nous former aux opérations intellectuelles, en les rendant également ſûres & promtes. On peut les comparer à ces calculs dans leſquels on commence d'abord par les chiffres d'enhaut pour arriver ſucceſſivement à ceux d'embas, & enſuite on remonte de la même maniere qu'on étoit deſcendu, pour comparer les deux produits. Ceux qui croyent poſſeder la plus forte habitude du raiſonnement, doivent de tems en tems revenir aux élémens analytiques, ne fut-ce que pour ſe rafraîchir le ſouvenir des règles, & des raiſons ſur leſquelles leur obſervation eſt fondée. Mais ſurtout, dès qu'il s'agit de quelque matiere importante, & ſpécialement de quelque matiere qui n'eſt pas compriſe dans les objets familiers de leurs études, ils ne doivent jamais ſe diſpenſer de la ſoumettre à cette analyſe, pour éviter toutes les erreurs qui pourroient venir, ou de la promtitude des opérations habituel-

tuelles, ou de ce que le ſujet renferme de moins connu pour eux. C'eſt une erreur groſſiere que de rejetter de ſemblables exercices, dès qu'on a paſſé le tems des premieres études, comme s'ils ne convenoient qu'alors, & qu'ils euſſent quelque choſe de honteux pour des perſonnes avancées dans la carrière de la vie, des Sciences & des Emplois. Il ſeroit bien à ſouhaiter au contraire que ces perſonnes en connuſſent le prix, & y recouruſſent dans bien des occaſions, où elles tombent dans des erreurs, honteuſes non ſeulement pour elles, mais ce qui eſt le plus fâcheux, très préjudiciables à la Société.

Ce n'eſt que par le moyen des analyſes logiques qu'on peut s'aſſurer d'avoir exécuté tous les actes requis pour la connoiſſance de la vérité, ſans qu'aucun ait été omis, ou fait hors de la place qui lui convient. Cette défiance de ſoi-même eſt bien louable dans ceux même qui ont lieu de ſe croire verſés & comme rompus dans les matieres dont il s'agit. Le ſavoir le plus éminent conduit ceux qui le poſſedent aux plus grandes erreurs, dès que s'y repoſant trop longtems, ils

prennent la coûtume de décider ſans examen. Ils ne manquent guères, parmi le grand nombre de leurs déciſions, d'enhazarder de legères, de téméraires, d'erronnées; & l'orgueil les engage enſuite à ſoutenir avec une opiniâtreté invincible ce qu'ils ont une fois avancé. Cela ne leur arriveroit aſſurément pas, s'ils ne perdoient jamais de vüe les règles du raiſonnement, & qu'ils n'affirmaſſent rien, ou du moins ne perſiſtaſſent dans aucune aſſertion, qui n'y fut conforme.

IL eſt en particulier impoſſible de découvrir & de réfuter les erreurs dans leſquelles d'autres ſont tombés, ſans le fil d'une analyſe exacte, parce que pour y réuſſir, il faut arriver au terme d'où ils ſont partis lorſqu'ils ont commencé à s'égarer, montrer la cauſe de leur égarement, & tracer la route qu'ils ont ſuivie depuis la dernière vérité à laquelle ils ont fait ſuccéder l'erreur au moyen de quelque faux raiſonnement, juſqu'aux concluſions les plus éloignées auxquelles ils ſont arrivés. C'eſt uniquement ainſi, & non par toutes ces voyes odieuſes, qui ont été miſes en œuvre contre les Héréſiques de tous les tems, qu'on parvient

à

à extirper radicalement toute opinion fauſſe, ou du moins à ne laiſſer à ceux qui la défendent que la honte d'un entêtement déraiſonnable. Le Philoſophe vrayement tel ne doit jamais écrire d'autres réfutations : & ſi tous les Livres de Controverſe étoient ramenés à cette loi, il n'en reſteroit guères à qui ce titre convient : ils rentreroient preſque tous dans la claſſe des Libelles.

L'HOMME n'a pas toujours des vérités à établir, des démonſtrations à propoſer. Si ſon Entendement étoit reſtreint à ne connoître & à ne juger que des choſes qui portent le ſceau de l'évidence ; il ſe trouveroit borné à un trop petit nombre d'objets. Mais, immédiatement au deſſous de la région pure & ſublime des Vérités, ſe trouve celle des probabilités, région immenſe par la multitude des choſes qui y appartiennent, & par ces degrés innombrables qui conduiſent de la moindre probabilité à la plus grande, des confins de l'erreur ou du doute à ceux de la Vérité, & de la certitude. Placés donc comme nous le ſommes, dans un lieu qu'on peut appeller le ſéjour des probabilités, nous devons appliquer notre Enten-

tendement à en juger, à les apprécier, & à former des réſultats qui y ſoient exactement conformes. L'Expérience montre ſuffiſamment, que non ſeulement dans les Sciences où il s'agit d'arriver à des notions univerſelles, mais auſſi dans les affaires de la vie humaine, qui exigent l'application des vérités générales aux cas particuliers, il ne dépend pas toujours de nous d'obtenir une parfaite certitude. Mais il ne s'enſuit pas de là, comme bien des gens paroiſſent le croire, & agir en conſéquence, qu'il faille remettre les choſes au hazard, & s'abſtenir de tout raiſonnement. Notre Entendement eſt ici, comme partout ailleurs, le ſeul guide auquel nous devions avoir recours; c'eſt à lui à nous fournir d'abord une idée exactement déterminée du cas dont il s'agit, à faire enſuite l'énumération la plus complette qu'il ſoit poſſible des raiſons d'affirmer ou de nier, d'eſpérer ou de craindre, d'agir ou de ne pas agir, d'agir ainſi ou de toute autre maniere, pour prendre enſuite le parti prépondérant, & ſuivre la route qu'il nous ouvre. La Logique proprement dite contient les principes généraux & les fon-

fondemens de la Logique des probables; Science plutôt à deſirer qu'à attendre des efforts d'aucun Philoſophe, quelque grand qu'il puiſſe être. Mais on peut au moins ſuppléer en partie à ce défaut par l'obſervation ſcrupuleuſe des régles de la Logique, & en ſe formant une idée générale de la maniere de juger des probabilités d'après les methodes particulieres que d'habiles gens, comme Mrs. *de Moivre*, *Déparcieux*, &c. ont ſuivies pour découvrir les probabilités des différens jeux, celles de la durée de la vie humaine, & d'autres ſemblables. Je dis que c'eſt la Logique qu'il faut appeller ici au ſecours, & la Logique ſeule; car les Mathématiques, quoiqu'elles puiſſent perfectionner l'Entendement à pluſieurs égards, l'éloignent en quelque ſorte de l'examen des probabilités par l'habitude qu'elles lui font contracter de ne s'occuper que de démonſtrations. Auſſi voit-on pour l'ordinaire que de grands Mathématiciens, appellés à juger des probabilités, ne font que tâtonner, douter, & ne ſavent trouver que des difficultés, au lieu des ſolutions qu'on deſire. On en a même tiré la conſéquence, ou ſi l'on veut

veut le préjugé, que les Savans de cet ordre ne ſont pas propres au maniment des affaires publiques, où le compas ne ſert de rien, & qui demandent qu'on faſſe un uſage perpétuel de la balance. Et en effet l'Hiſtoire ne fournit guères d'exemples de Mathématiciens politiques, à moins qu'ils n'ayent été en même tems auſſi grands Métaphyſiciens que Mathématiciens; union rare, & qui ne s'eſt peut-être jamais trouvée à un point ſenſible que dans l'immortel *Leibnitz*.

LES probabilités ne ſont point bannies des Sciences, puiſque les hypotheſes qu'on eſt obligé d'y admettre, ne ſont autre choſe que des propoſitions probables, qui tiennent la place des propoſitions démontrées, en attendant qu'on puiſſe arriver à celles-ci. Ceux qui les rejettent abſolument, admettent eux-mêmes la plus fauſſe de toutes, c'eſt qu'on puiſſe s'en paſſer. Il ſeroit au contraire à ſouhaiter que le nombre en fut plus grand, c'eſt à dire, de celles qui ſatisfont à toutes les conditions requiſes pour de bonnes hypotheſes; & l'on doit ſçavoir gré aux Inventeurs qui en produiſent de ſemblables.

NOUS.

TAYLOR INST. OXFORD

Nous avons parlé de la recherche des erreurs entant qu'elle eſt deſtinée à les combattre & à les réfuter; mais cette recherche a un autre uſage, qui n'eſt pas moins important, quoiqu'il ſoit bien plus rare d'y penſer, & d'en tirer l'utilité qui y eſt attachée. Cet uſage conſiſte dans un retour ſur nous-mêmes, qui nous inſtruiſe de nos propres erreurs, en nous montrant dans l'exemple des autres, & dans la conduite qu'ils ont tenuë, ce qui nous eſt arrivé à nous-mêmes en bien des occaſions. La réflexion générale que l'examen des erreurs des autres doit faire naître en nous, c'eſt que nous ne ſommes pas à l'abri du même riſque, & qu'à moins que nous n'ayons exactement vérifié toutes nos opinions, il peut y en avoir qui ſoyent dans le cas. Mais, comme dans le cours de la vie humaine, les égaremens d'un libertin peuvent engager quelcun qui ſuivoit la même route, à ſe reconnoitre, & à rentrer en lui-même, il y a ſouvent dans les différentes cauſes d'erreur qui ont influé ſur les autres, dequoi nous faire ouvrir les yeux ſur nous-mêmes. *Locke*, par exemple, dans ſon Traité *de l'Entendement humain*,

a pris les idées des qualités ſenſibles pour des idées primitives, & a ſubſtitué des notions imaginaires aux notions réelles, parce qu'il a tacitement ſuppoſé que les choſes ſont telles que nous les appercevons par les ſens, & que nous nous les repréſentons par l'imagination. De même encore il a fait venir toutes les idées des ſens, parce qu'il a admis l'influence phyſique du corps ſur l'ame. Il n'y a aucun Philoſophe, qui ne doive tirer de là cette leçon, c'eſt que, toutes les fois qu'il s'agit des choſes ſenſibles, & même de toutes celles qui y ont quelque rélation, nous devons bien prendre garde de ne pas les juger telles qu'elles s'offrent aux ſens & à l'imagination; & en général que nous devons uſer de la plus grande circonſpection pour ne rien ſuppoſer gratuitement. Si *Locke* avoit été attentif à ces régles, il ſe ſeroit bien gardé d'établir ſur le pied d'axiomes, des choſes auxquelles répugne l'expérience la plus commune, il n'auroit pas enviſagé, comme une queſtion préliminaire, qui ne demandoit aucun examen, la détermination de la cauſe, en vertu de laquelle les ſenſations de notre ame coëxiſtent

aux

aux changemens qui arrivent dans nos organes. *Deſcartes* avoit bien apperçu cette ſource d'erreur, & il l'avoit évitée, en niant qu'il exiſtât, dans les idées que l'ame ſe fait des choſes ſenſibles, rien qui fut ſemblable aux objets, & qui dut faire regarder leurs notions comme irréſolubles en d'autres plus ſimples. Au contraire il avoit parfaitement diſtingué la perception de l'ame, le changement dans l'organe, & la cauſe de ce changement entant qu'elle exiſte dans l'objet. Par là il avoit mis en évidence, que les notions des qualités ſenſibles peuvent ſe réſoudre en d'autres plus ſimples, de la réunion & de la confuſion deſquelles ſe forment ces images qui, ſi nous pouvions les comparer avec les premiers principes d'où naiſſent les impreſſions, n'ont aucun rapport de reſſemblance avec eux, bien loin d'être des eſpeces de copies qui expriment fidèlement un archetype.

Les ſuppoſitions tacites ſont non ſeulement des principes de ſéduction dans les Sciences; mais elles font encore concevoir dans la plûpart des affaires humaines des eſpérances trompeuſes qui ne manquent jamais d'être fruſtrées. Ce n'eſt

n'eſt pas qu'une théorie exacte des ſuppoſitions tacites, qui ſont appuyées ſur des probabilités ſuffiſantes, ne fut fort utile, tant pour éviter les erreurs, que pour donner des explications convenables dans bien des occaſions. Mais, avant que de les admettre comme des principes propres à ces uſages, il faut les examiner attentivement, & bien conſtater les raiſons qui ont engagé à les recevoir, auſſi bien que celles qui pourroient porter à les rejetter. Sans cela ces ſuppoſitions ne ſervent qu'à aveugler les eſprits, & à les rendre incapables de chercher des Vérités qu'ils ſeroient en état de découvrir, mais qu'ils négligent, parce qu'ils croyent poſſeder des notions équivalentes & ſuffiſantes. C'eſt le cas des Geométres lorſqu'ils tranſportent ſans héſiter dans la Métaphyſique les notions dont ils ont fait uſage avec ſuccès, tant qu'ils ne les ont appliquées qu'aux objets ordinaires de leurs recherches. On ne ſauroit trop recommander aux Savans, quelles que ſoyent leurs études, de ne pas pouſſer l'application de leurs principes au delà de ſes juſtes bornes, & de s'arrêter dès qu'ils ſont parvenus aux limi-

mites de leur domaine, les excurſions qu'ils font au delà n'étant, s'il eſt permis d'employer cette expreſſion, que de véritables brigandages. Donnons encore un exemple des abus qui peuvent avoir lieu dans ce genre, & des cas où les ſuppoſitions doivent, ou ne doivent pas, être admiſes.

Les perceptions des choſes ſenſibles étant excitées dans l'ame, & les mouvemens volontaires étant produits dans le corps, tout comme ſi l'ame faiſoit naître, par une force qui lui fut propre, les mouvemens volontaires du corps, & que le corps réciproquement eut la force de produire dans l'ame les perceptions des choſes ſenſibles; il n'y a aucun danger dans la Morale & dans la Politique, à partir de la ſuppoſition, que les choſes ſe paſſent effectivement ainſi, & qu'il y a un commerce réel entre ces deux ſubſtances. Mais il en eſt tout autrement dans la Pſychologie raiſonnée, où c'eſt une erreur, & une erreur dangereuſe, que de vouloir rendre raiſon de la correſpondance qui régne entre les états de l'ame & les états du corps, par un commerce réel & une liaiſon phyſique en-

entre ces deux ſubſtances. De même, dans la partie ſphérique de l'Aſtronomie, l'Aſtronome ne fait pas difficulté de ſuppoſer que le Soleil & tous les Aſtres ſans exception tournent d'Orient en Occident autour de la Terre placée au centre de l'Univers; mais dans la théorie il fait la ſuppoſition contraire, & ſe jetteroit dans une foule d'erreurs & d'abſurdités, *s'il ne faiſoit tourner la Terre avec les Planetes autour du Soleil en repos.*

LES fictions ſont utiles; elles ſervent à trouver les Vérités & à les démontrer: on auroit tort de les proſcrire indifféremment; mais ce n'eſt pas à dire qu'il faille les recevoir indifféremment, & en faire uſage par tout. *C'eſt faute d'être* attentif à ces importantes directions, que l'on tombe ſans le ſçavoir dans toutes ſortes d'erreurs. Nous ne nous faiſons aucun ſcrupule d'entrer dans les détails qui viennent d'être propoſés, & de donner de l'étenduë à des réflexions qu'on chercheroit inutilement, (nous oſons le dire, ſans crainte d'être démentis,) dans ceux qui ont écrit juſqu'à préſent ſur la recherche de la vérité. Après cela nous reconnoiſſons ingenuëment, que tout le mon-

monde n'eſt pas en état de découvrir les ſources cachées des erreurs; & qu'outre la parfaite connoiſſance des régles, il faut un certain tour, une certaine force d'eſprit, dont la Nature n'eſt pas prodigue. Mais ce ſeroit une prétention ridicule que de vouloir rendre les Sciences d'une ſimplicité & d'une facilité qui les mit à la portée du vulgaire. Ceux qui ont formé le projet de les traiter dans ce goût, y ont échoué; car il ne faut pas mettre en ligne de compte *les Mondes* de Mr. de *Fontenelle*, Ouvrage non ſeulement unique dans ſon genre; mais dans lequel cet incomparable Ecrivain s'eſt emparé d'une matiere unique par rapport à ce genre d'écrire, & n'en a même habilement pris que la fleur, que ce qui étoit ſuſceptible des ornemens qu'il y a ſi ingénieuſement répandus.

L'ERREUR montre donc le chemin à la Vérité. Ce paradoxe eſt aiſé à juſtifier. En connoiſſant la cauſe qui a fait errer, on découvre par là même ce qu'il faut redreſſer & corriger, pour réparer ce qui a été mal fait, & s'aſſurer qu'on n'y retombera plus. En effet, on s'apperçoit quelle eſt la faculté de notre ame,

dont l'uſage a été défectueux, & l'on voit par conſéquent quel eſt le remède convenable à ce défaut, ſoit dans le cas préſent, ſoit pour l'avenir. *Deſcartes* a pris l'étenduë pour la ſubſtance même du corps. Il eſt tombé dans cette erreur, parce qu'il s'eſt arrêté à la notion confuſe de l'étenduë, & qu'il l'a cruë irréſoluble. On ne ſauroit donc éviter d'y tomber après lui, ſi l'on ne s'attache à rendre cette notion diſtincte, en concevant dans l'étenduë la pluralité de diverſes choſes exiſtentes l'une hors de l'autre, d'où réſulte une continuité apparente qui nous perſuade que ces choſes ſont inſéparablement unies, ou même qu'elles ne ſont qu'une ſeule & même choſe. Le corps apperçu par les ſens, & le corps réel, ſont deux êtres entierement différens; & en dévelopant la notion confuſe de l'étenduë nous appercevons que cette image trompeuſe par laquelle nous avons été deçus, eſt du même ordre que toutes les autres qualités des images ſenſibles, à l'égard deſquelles *Deſcartes* lui-même a reconnu & enſeigné qu'il n'y avoit rien dans les corps qui y fut ſemblable. Il eſt donc manifeſte que la notion con-

confuſe de l'étenduë n'eſt pas réelle, dans le ſens où *Deſcartes* l'a priſe, mais qu'elle eſt purement imaginaire; & le dévelopement de la cauſe de ſon erreur nous conduit ainſi tout droit à la Vérité, ou pour m'exprimer avec plus de préciſion, nous montre la route qui y conduit. Car il arrive ſouvent, qu'en appercevant la véritable route, d'autres obſtacles, pris de la nature même des choſes, nous arrêtent, & ne nous permettent pas de continuer notre chemin. On rencontre les profondeurs de la Nature, qui, comme autant d'abymes refuſent de ſe laiſſer ſonder, au moins par l'Intelligence humaine. Nous en avons la preuve dans le même exemple. On peut, en ſuivant les régles d'une ſaine méthode, ſe convaincre que la notion ordinaire de l'étenduë eſt une notion confuſe, qu'il s'agit de réſoudre en une notion diſtincte; mais ce n'eſt pas à dire que cette *réſolution* ſoit en notre pouvoir. Il ne ſuffit pas même d'avoir encore découvert, que l'étenduë réſulte de la coëxiſtence de pluſieurs choſes réunies, dont l'impreſſion totale nous paroit l'effet d'un tout continu; cela ne nous apprend

point quels ſont ces principes de l'étenduë, quelle différence il y a entr'eux, & en quoi conſiſte leur union. Si l'on veut s'engager dans ces recherches, il peut arriver qu'en s'éloignant de l'erreur de *Deſcartes*, on en admette de nouvelles. De ce qu'on a apperçu celles des autres juſques dans leurs ſources, il ne s'enſuit pas qu'on ait acquis une pénétration qui s'étende à *tout*. *Mais* c'eſt toujours une avance très conſidérable que d'être au fait des erreurs précédentes & de leurs cauſes. Pour s'en convaincre on n'a qu'à jetter les yeux ſur l'Architecture militaire, & ſur tous les Ouvrages anciens & modernes qui la concernent: on verra comment *les bévuës de ceux qui* ont précédé ont été utiles à ceux qui ont ſuivi, & par quels degrés l'art de la fortification s'eſt perfectionné juſqu'au point où il ſe trouve aujourd'hui. Il en eſt de même des progrès de l'Aſtronomie depuis *Ptolémée* juſqu'à préſent.

NE quittons pas ce ſujet, ſans faire encore une remarque importante, c'eſt que les erreurs, ſurtout celles des grands Génies, contiennent preſque toujours quelque partie de la Vérité, enſorte qu'il

ne

ne s'agit ſouvent que de retrancher ou d'ajoûter quelque choſe, pour obtenir le vrai. Et c'eſt alors qu'on eſt exactement en droit de dire, que l'erreur mene à la Vérité. La Phyſique en fournit un bon nombre d'exemples. Pluſieurs de ceux qui cultivent cette Science avec ſuccès, fourniſſent des explications de divers phénomenes, qui ſont en grande partie vrayes; mais comme ces Auteurs ne connoiſſent pas aſſez toute la force du Principe de la Raiſon ſuffiſante, ou ne ſe ſont pas familiariſés, autant qu'il en eſt beſoin, avec les notions ontologiques, ils donnent pour exact & complet, ce qui a beſoin encore d'être corrigé à quelques égards, & ſuppléé à d'autres. Il faut beaucoup d'habileté, & quelquefois de travail, pour préſenter les choſes dans l'état où ils les préſentent: mais cela ne ſuffit pas pour conduire aux idées vrayement diſtinctes, qu'on ne ſauroit obtenir qu'en recourant à des vuës d'un ordre ſupérieur.

Le doute univerſel eſt un préalable néceſſaire à l'examen des Vérités: nous l'avons dit ci-deſſus d'après *Deſcartes*. Mais il ne faut pas le confondre avec le doute ha-

bituel & permanent, avec le Pyrrhoniſme, qui bien loin de former l'Entendement, & de le conduire au Vrai, en altére toutes les facultés, & en pervertit entierement l'uſage. C'eſt quelque choſe de bien ſingulier, c'eſt un des travers les plus bizarres de l'eſprit humain, que la hauteur & le mépris avec lequel les partiſans du doute univerſel regardent ceux qui s'occupent de la recherche de la Vérité, & qui ſont perſuadés que ce n'eſt pas une recherche entierement infructueuſe. Le Pyrrhoniſme eſt l'éponge de la Raiſon, & le tombeau de l'Entendement. Si l'on ne peut rien connoître, c'eſt en vain qu'on cherche à perfectionner des facultés, qui ne ſe rapportent à aucun but.

C'EST avoir fait bien peu de chemin dans la culture de l'Entendement que d'avoir découvert la prétenduë Maxime; que tout ce que nous ſçavons, c'eſt que nous ne pouvons rien ſçavoir. Auſſi ceux qui avancent cette Maxime avec tant de confiance, n'ont jamais connu d'autre ſorte de raiſonnement que l'Induction; & n'ont employé que cette Induction incomplette que la Logique condamne.

Liſez *Sextus Empiricus*, *la Mothe le Vayer*, *Montaigne*, *Bayle*, & tous les Coryphées de la Secte doutante, vous n'y trouverez qu'un amas, un entaſſement de toutes les fauſſes opinions, dont le Monde a été rempli dans tous les Siècles; d'où, ſans autre forme de procès, on infère qu'il n'y a jamais eu de Vérité connuë & qu'il ne ſauroit y en avoir. Mais on chercheroit en vain dans ces Auteurs une ſuite de raiſonnemens conformes aux régles, ſoit pour la forme, ſoit pour la liaiſon qui régne entr'eux. Tout leur Art ſe réduit à former des doutes, à les multiplier, à les préſenter ſous toutes ſortes de faces, & à faire le plus d'uſage qu'il leur eſt poſſible des reſſources ſophiſtiques. Un illuſtre Prélat qui s'eſt égaré dans cette honteuſe route, a montré toute la foibleſſe de ſon eſprit, en voulant démontrer celle de l'eſprit humain: la forme didactique de ſon Ouvrage étoit ce qu'il y a de plus propre à en expoſer la caducité: il porte avec lui ſa propre réfutation. C'eſt aſſurément la marque la plus aſſurée d'un eſprit vain, foible, leger, que de donner tête baiſſée dans les écarts du Pyrrho-

niſme, & de ſe déclarer l'Avocat d'une auſſi mauvaiſe cauſe. On comprend aiſément que de pareilles gens doivent douter de tout, puiſqu'ils ne comprennent rien, & qu'ils n'ont que des idées vagues & confuſes de tous les objets de nos connoiſſances. On comprend même comment ils peuvent prétendre que tous les autres acquieſcent au doute univerſel dont ils font profeſſion; ils en jugent par eux mêmes, & font de leur entendement la meſure de tout entendement humain. Cet orgueil quadre fort bien avec leur ignorance: il n'y a de véritable modeſtie, que là où ſe trouve le véritable ſçavoir.

QU'ON ne nous allégue point ici l'érudition, *quelque vaſte qu'elle* puiſſe avoir été, de quelques uns des Auteurs Pyrrhoniens que nous venons de nommer. Il eſt fort poſſible d'embraſſer une foule étonnante de connoiſſances hiſtoriques & critiques; la mémoire, & le génie ſuffiſent pour acquérir une ſupériorité diſtinguée dans ce genre: & nous ne refuſons point ces qualités aux Ecrivains dont il s'agit. Mais c'eſt préciſément cette *polymathie* qui a été un obſtacle invin-

ci-

cible à la Philoſophie, ou du moins, à cet eſprit philoſophique, ſur les caractères duquel j'oſe renvoyer au Diſcours que j'ai mis à la tête du Tome II. du *Triomphe de l'Evidence.*

De quelque côté qu'on enviſage les diſpoſitions & les motifs qui peuvent conduire au Pyrrhoniſme, on n'y découvre rien que de mépriſable & de blâmable, rien qui ne marque un Entendement dépravé, une Raiſon égarée. Dans les uns ce n'eſt qu'une eſpece d'inquiétude d'eſprit: on eſt accoûtumé dès l'enfance à voltiger d'objet en objet, & à ne faire jamais qu'effleurer la ſuperficie des choſes: ce tour d'eſprit augmente néceſſairement avec les années, parce que plus nous avançons en âge, plus nous avons de repugnance pour tout ce qui exige du travail, & ſurtout de la contention d'eſprit; deſorte qu'on arrive à la vieilleſſe ſans avoir acquis aucune maturité de jugement. Dans les autres c'eſt un deſir d'attaquer, de harceler ceux que l'on voit jouïr paiſiblement de la poſſeſſion des Vérités; on ſe plait à troubler leur repos, à les tenir toujours alertes & ſur le qui vive; c'eſt une guerre d'eſcar-

mouche où *l'on* n'a pour objet que de fatiguer *le* parti qu'on regarde comme oppoſé & ennemi. Comme il y a dans la Société des gens qui ne vivent que de quérelles, & qu'on affligeroit en leur interdiſant les procès, on en voit qui portent cette demangeaiſon contentieuſe dans les Sciences, & qui ne ſont jamais plus contens que quand leur main eſt armée contre tous, & la main de tous contr'eux. Enfin *le premier mobile ici comme par tout ailleurs, c'eſt l'amour* propre, toujours accompagné d'orgueil, qui porte à ſe ſingulariſer, & à mépriſer ceux qui ſuivent les ſentiers ordinaires. Nous convenons cependant que l'orgueil de pluſieurs Dogmatiques, qui mêlent les erreurs aux vérités, & qui ne fondent *la créance qu'ils donnent à celles-ci* que ſur des préjugés, a beaucoup contribué dans tous les tems à jetter les adverſaires de l'Evidence dans l'extrémité oppoſée. Mais les perſonnes ſages ont toujours ſû prendre un juſte milieu.

Les inconvéniens dont nous venons de parler, & que traîne à ſa ſuite le doute univerſel, viennent principalement de la fauſſe idée qu'on ſe fait des forces de l'eſprit.

prit humain. Les plaintes perpetuelles à ce ſujet, les exagérations ſur la foibleſſe de nos lumieres & de nos facultés naturelles, ſont un des plus puiſſans obſtacles qui traverſent la culture & les progrès de l'Entendement. Ceux qui font ces plaintes, ont en vuë leur état actuel, qui eſt en effet tel qu'ils le repréſentent. Mais d'où vient cet état; & pourquoi n'en ſont-ils pas ſortis? C'eſt uniquement de l'inaction dans laquelle ils ſont demeurés, de cette eſpece de deſeſpoir de réuſſir, qui leur a lié mal à propos les bras. On ne ſçauroit croire combien la Société ſouffre de cette funeſte illuſion; une foule de talens enfouïs y ſeroient mis en valeur, & ceux qu'on employe iroient beaucoup plus loin, ſi chacun eſſayoit de faire ce qu'il peut, & pour y parvenir obſervoit une gradation d'efforts qui le conduiroient infailliblement à ce terme. Au lieu d'écrire autant qu'on l'a fait ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, il auroit été bien plus raiſonnable & plus utile d'écrire ſur ſon excellence, ſur ſon aptitude à connoitre, ou à découvrir les Vérités qui ſont de ſon reſſort, & ſur tous les moyens propres à rendre cette apti-

tude auſſi grande qu'elle peut l'être. Il ne faut pas confondre cette doctrine avec celle des Théologiens ſur la dépravation & la corruption des lumieres naturelles : ce ſont deux matieres toutes différentes. L'homme avoit perdu la route du Ciel ; & il ſe trouvoit entierement hors d'état d'y rentrer. C'eſt ſur cette impuiſſance qu'eſt fondée la néceſſité de la Révélation, & du grand Ouvrage de la Rédemtion. Nous reconnoiſſons cette miſère naturelle de l'homme, & il ſeroit bien difficile de la méconnoitre, puiſque malgré les ſecours que la Religion nous accorde, il reſte encore tant de preuves de l'état déplorable d'où la Grace nous a tiré, & pouvoit ſeule nous tirer. Mais les Théologiens eux-mêmes ont été trop loin ſur ce ſujet ; ils ont paſſé d'un genre à l'autre, en repréſentant les hommes comme autant d'aveugles à qui la vuë de toutes ſortes d'objets eſt interdite, ou du moins une vuë claire, & quelquefois diſtincte. Les chefs d'œuvre que l'Antiquité Payenne nous a laiſſés dans tous les genres ſont une preuve évidente du contraire ; les Anciens nous ont ſurpaſſé dans tout ce qui dépend du génie & du goût ;

goût; & s'ils n'en ont pas fait autant par rapport aux matieres de diſcuſſion & de raiſonnement, on ſent bien qu'il ne faut l'attribuër qu'à la privation des ſecours que tant d'inventions & de découvertes modernes, la plûpart fortuites, nous ont procuré. L'homme a donc pû dans tous les tems, & peut quand il le veut, déployer toutes les forces de ſon Entendement ſur les objets qui ſont à portée de ſes recherches; & ces forces peuvent le conduire bien au delà de tout ce que l'on en auroit préſumé en les conſidèrant dans leur état naturel, & ſi l'on ne les avoit pas dévelopé & exercé, comme l'ont fait les grands hommes dans toutes les Sciences. Voilà ce qui doit nous déterminer à agir: voilà ce qui confond & anéantit toutes les déclamations contraires.

C'EST encore une maniere de déprimer les forces naturelles, & même de le faire en joignant l'ingratitude à l'injuſtice, que de ſe plaindre des bornes étroites dans leſquelles Dieu a renfermé nos connoiſſances. Ce langage eſt ordinairement celui d'une ignorance ſuperbe, qui veut perſuader qu'elle ſçait tout ce

qu'il eſt donné à l'homme de ſçavoir; & que ce qui eſt au delà, l'Etre ſuprème ſe l'eſt réſervé. Il ne faut point être la dupe de ces vains propos, & en prendre occaſion de tomber dans le découragement. Demeure qui voudra dans l'engourdiſſement & dans les ténébres; celui qui ſçait qu'il exiſte une région plus lumineuſe, & qu'il ne tient qu'à lui d'y arriver, ne négligera rien pour jouïr d'un avantage auſſi précieux.

Si les exemples de ceux qui n'ont tiré aucun parti des forces de leur Entendement, ne prouvent rien, puiſque le défaut vient de leur volonté; tout au contraire les exemples des hommes illuſtres, qui ont acquis une célébrité juſtement méritée, prouvent victorieuſement la poſſibilité de faire valoir nos facultés intellectuelles. L'Aſtronomie phyſique ſuffiroit preſque ſeule pour fournir les preuves que nous cherchons. Quand on voit le chemin que cette Science a fait depuis *Thales* juſqu'à *Newton*, & juſqu'où l'eſprit humain s'eſt enfin élevé dans la contemplation des Corps celeſtes, on ne ſçait ſi l'Intelligence humaine reconnoit des bornes, & s'il y a quelque connoiſ-

ſance

ſance à laquelle on puiſſe deſeſpèrer que ſes efforts la conduiſent. Que ſavoit-on des Inſectes au commencement du ſiècle paſſé; & que n'en ſait-on point aujourd'hui! Que n'a point fait à cet égard la ſagacité d'un ſeul homme, de l'incomparable *Réaumur!* Que faut-il penſer après cela de ceux qui, affectant de déplorer la condition de l'homme, le mettent au niveau des brutes, ou même oſent le placer plus bas, ſous prétexte que l'inſtinct de celles-ci eſt plus aſſuré, & qu'elles le ſuivent avec plus d'exactitude? Il eſt bien honteux pour un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, qu'on y ait débité ſans pudeur les paradoxes les plus extravagans en tout genre; mais ſurtout qu'on ait voulu perſuader à l'homme que ſon bonheur conſiſteroit dans une vie animale, où la plus craſſe ignorance le priveroit de l'uſage de preſque toutes ſes facultés.

Ceci nous conduit à diſtinguer les Sciences des Belles-Lettres, afin de montrer juſqu'où celles-ci ſont favorables ou nuiſibles aux premieres. Par *Belles-Lettres* on entend toutes les connoiſſances qui concernent le diſcours, ſa pureté, ſon élé-

élégance, & *toutes* celles qui ſe rapportent aux *faits*. La Grammaire, la Rhétorique, la Poëtique, l'Hiſtoire, les Langues, les Antiquités, &c. ouvrent un champ auſſi vaſte qu'inépuiſable à ceux qui veulent le cultiver. On a donné de grands éloges à ce genre d'études; & on a été en droit de le faire. Généralement parlant, elles ornent l'eſprit, elles procurent un délaſſement agréable, elles adouciſſent les mœurs. Quand une ſaine Morale prévient tous les abus qui pourroient s'y gliſſer, les Nations au milieu desquelles les Belles-Lettres fleuriſſent, ſont préférables à celles qui les mépriſent. Toutes choſes d'ailleurs égales, il valoit mieux être Citoyen d'Athenes que de Sparte. Mais, au milieu de ces avantages, *il ne faut pas diſſimuler que la* Philoſophie eſt quelquefois léſée, & que ce qu'une Société gagne en bel eſprit, elle ne manque guères de le perdre en bon-eſprit. La ſurface des connoiſſances s'étend, mais par là même leur ſolidité diminuë. Dans tous les ſiècles le trop d'attention aux termes a privé les idées de celle qui leur eſt principalement duë. Celui qui n'ignore rien dans l'art de parler,

ſer, eſt rarement auſſi verſé dans celui de penſer. Les Rhéteurs & les Sophiſtes ont été le fléau de l'ancienne Philoſophie; & je ne ſçai ſi l'on peut dire que l'engeance en ſoit bien détruite. La partie du ſtile occupe trop nos Philoſophes modernes, pour qu'il n'en coute rien à la juſteſſe & à la ſolidité des idées. Je ſai bien qu'il y a une maniere philoſophique de cultiver le ſtile, & que la Grammaire ſous ſon vrai point de vuë n'eſt qu'une Philoſophie élémentaire. Mais ce n'eſt pas dequoi ſe piquent ceux qui dépenſent tout en ornement, & qui croyent avoir écrit des ſentences dignes d'être gravées ſur le marbre & l'airain, lorſqu'ils ont cadencé des périodes, trouvé des tours épigrammatiques, des chûtes frappantes; en un mot, lorſque voulant éclairer l'eſprit, ils n'ont fait que l'éblouïr. Certainement tous ceux qui font un ſemblable uſage de leur eſprit & de leurs talens, n'en font guères de leur entendement: leur façon de penſer, auſſi bien que celle d'écrire, eſt diamétralement oppoſée à la méthode didactique & démonſtrative. Ainſi, malgré tout l'éclat dont brillent certains Ouvrages, malgré leur

leur vogue & les applaudiſſemens dont ils ont toujours joui, on peut dire, ſans exagération, ni mauvaiſe humeur, que ce ſont des Livres propres à gâter l'eſprit, & à priver l'Entendement de l'exercice de ſes fonctions. Ce n'eſt pas penſer que de faire de ſemblables lectures, c'eſt voir, imaginer, ſe ſouvenir.

PARLONS ſans détour. Pour philoſopher avec ſuccès, il faudroit un partage rigoureux entre la Philoſophie & les Belles-Lettres, en vertu duquel la premiere ne fut jamais produite que dans ſa ſimplicité & ſans aucun des ornemens qu'elle peut emprunter des autres genres. Je ſçais qu'on va tout auſſi-tôt crier à la ſéchereſſe, & proteſter que c'eſt le moyen infaillible de périr d'ennui. Mais, pourvû qu'on veuille quitter le ton de plaiſanterie, & parler ſérieuſement, il eſt inconteſtable qu'il faut renoncer à la Philoſophie, entant qu'elle eſt une Science & non un amuſement, ou la traiter avec la rigueur qui vient d'être indiquée. Jamais perſonne n'a penſé à devenir Geométre, Aſtronome, Chymiſte, ou même à apprendre le moindre Art, en cherchant à s'inſtruire de ces choſes dans des

Li-

Livres où l'on n'en parle, pour ainſi dire, qu'en ſe jouänt. Les Mondes même tout ingénieux qu'ils ſont, ne feront jamais un *Halley*, ou un *Bradley*. Il faut de la préciſion, & il en faut autant qu'il eſt poſſible d'en apporter, dans la tractation des Sciences: la moindre digreſſion eſt un écart: tout eſt lié, & tend par la voye la plus courte au but qu'on ſe propoſe. Les théories ne ſont que des propoſitions univerſelles, exprimées dans toute l'exactitude logique, enchaînées & ſubordonnées les unes aux autres, depuis les premiers principes juſqu'aux dernieres conſéquences. Tel eſt le cas de la Philoſophie; ſes droits, ſes prétentions, ſes beſoins, ſont les mêmes: tout ce qui y répugne, n'eſt pas philoſophique. Les exemples ſuivans acheveront d'en convaincre ceux qui pourroient conſerver quelque doute à cet égard.

Supposons qu'on voulût introduire l'uſage des Belles-Lettres dans la Geométrie qui s'en eſt préſervée juſqu'à préſent, le Geométre, lorſqu'il veut définir le triangle équilatéral, ſe contente de dire, que c'eſt une figure compriſe entre trois côtés égaux; & pour démontrer enſuite les pro-

propriétés qui lui conviennent, comme l'égalité des trois angles entr'eux, la biſection du triangle & de ſa baſe par le moyen d'une perpendiculaire qui tombe du ſommet ſur cette baſe, &c. il ne ſe ſert que des termes compris dans la définition. A préſent ſubſtituons à ce Geométre un Orateur, qui enflant les voiles de ſon éloquence vienne nous dire en termes pompeux, que le triangle équilatéral eſt une figure véritablement divine, puiſque c'eſt l'image de l'unité d'eſſence en Dieu, & de la trinité des perſonnes, dont l'égalité eſt marquée par celle des côtés; que la poſſibilité d'inſcrire le triangle dans un cercle, de façon que ſes côtés ſoutiennent des arcs égaux, prouve que l'éternité appartient également aux trois perſonnes Divines; & qu'ainſi cette figure repréſente clairement le plus grand myſtère de la Théologie, duquel découlent tous les autres, comme d'une ſource pure; tout ce verbiage donneroit-il le moindre jour pour une connoiſſance ultérieure des propriétés du triangle? Or il en eſt préciſement de même de pluſieurs définitions étendues, empoullées, chargées d'attributs.

buts inutiles, & ſouvent contradictoires, dont la Philoſophie a été remplie, & qui ont concerné les objets les plus importans, Dieu, l'Ame, la matiere, le mouvement, &c. Juſqu'à ce que ces définitions, & toutes les propoſitions qui en découlent, ayent été rectifiées, & réduites à l'exacte néceſſité, qui n'eſt autre choſe que l'exacte vérité, c'eſt en vain qu'on multiplie les raiſonnemens, les diſcuſſions, les ouvrages. En faiſant de longs circuits, on revient au point d'où l'on étoit parti; on ſe trouve auſſi ſavant, c'eſt à dire, auſſi ignorant qu'on l'étoit auparavant. Et c'eſt ce qui rend excuſable juſqu'à un certain point ceux qui ſe ſont imaginé que toutes les recherches philoſophiques ne menoient à rien. Cette conſéquence eſt ſpécieuſe, quand elle vient à la ſuite de pluſieurs lectures, dont on s'étoit beaucoup promis, & dont on n'a rien tiré.

LA maniere d'apprendre les Sciences influë beaucoup ſur la maniere de les poſſeder, & ſur la perfection de l'Entendement. Il en eſt des Sciences rélativement les unes aux autres comme des propoſitions de l'aſſemblage desquelles réſulte

te une Science en particulier. On ne ſçauroit apprendre celles-ci, ou du moins les comprendre, en les liſant à rebours, en les étudiant au hazard, & ſans s'aſtreindre à l'ordre dans lequel elles ſont diſpoſées, & ſe ſuivent naturellement. C'eſt ce dont on eſt généralement convaincu; & l'on taxeroit de folie quiconque tiendroit une conduite oppoſée. Cependant on n'a pas la même attention à l'égard des Sciences; un goût, qui tient plus ſouvent du caprice que de la raiſon, détermine à en étudier quelques unes plutôt que d'autres, avant celles qui doivent les précéder, & ſans celles qui ſont requiſes pour en avoir de juſtes notions. Combien de gens ſe ſont érigés en Théologiens, ſans être Philoſophes, & ſans vouloir l'être? Combien d'Erudits s'enfoncent dans des diſcuſſions critiques qui demanderoient une connoiſſance des Langues, & une lecture des Originaux, dont ils ſont dépourvûs. Rien n'eſt plus plaiſant que de voir ces avortons de la Littérature citer des Auteurs ſans nombre au bas de leur Texte, & ſurtout y tranſcrire de longs paſſages Grecs qu'ils ont quelquefois bien de la peine à lire.

Mais

Mais on ſçait aſſez juſqu'où va la Charlatanerie des Sçavans. Ils n'auroient pas beſoin d'y recourir s'ils avoient des études ſolides; elles leur fourniroient également les choſes qu'il faut dire & la maniere de les dire. Cet inconvénient ne ceſſera jamais, tant que les Maîtres, les Docteurs & Profeſſeurs, n'auront eux-mêmes aucune idée de cet ordre eſſentiel à la maniere d'enſeigner & d'étudier. *Rollin*, lui-même, qui a donné un excellent Ouvrage ſous ce titre, n'étoit pas aſſez Philoſophe pour inſiſter autant qu'il convient ſur ce grand precepte, & pour le mettre dans tout ſon jour. La routine, l'expérience, le bon ſens, lui ont fait dire ce qu'on peut dire de meilleur ſans le ſecours d'une Philoſophie ſolide; mais on s'apperçoit pourtant que ce ſecours lui a manqué.

C'EST le droit uſage de l'Entendement qui dirige les facultés inférieures dans les recherches expérimentales. Quelque multipliées, quelque variées qu'elles puiſſent être, ſi l'ordre n'en eſt pas le guide & l'ame, elles peuvent n'aboutir à rien, ou tout au plus ſervir à ſatisfaire une vaine curioſité. L'Expérience eſt aſ-

ſu-

ſurément la baſe de toutes nos connoiſſances; mais l'édifice qui repoſe ſur cette baſe, eſt purement intellectuel; & avant que de le conſtruire, il faut que l'Architecte, c'eſt à dire l'Entendement, examine attentivement la baſe, & s'aſſure de ſa ſolidité. Dans tout ce qui appartient aux connoiſſances expérimentales, ce ſont les facultés inférieures qui agiſſent, & l'on ſçait en combien de manieres elles ſont ſujettes à l'erreur. Les ſens reçoivent les impreſſions, l'imagination les reproduit, la mémoire les conſerve; tous ces actes peuvent être altérés en pluſieurs manieres différentes. Il y a outre cela un défaut commun à toutes les Expériences, & qui s'y gliſſe aiſément: c'eſt celui qu'on nomme *vitium ſubreptionis*, & qui a lieu, lorſqu'on s'imagine appercevoir & obſerver des choſes qu'on n'apperçoit ni n'obſerve réellement. C'eſt ainſi qu'on croit ſentir que l'Ame fait mouvoir les membres du corps humain, quoiqu'on ne ſente rien d'approchant, & qu'il ne ſe paſſe rien d'obſervable que la ſimultaneïté des volitions de l'ame & des mouvemens du corps. Il y a dans les Expériences ordinaires de Phyſique une fou-

foule de circonſtances dont la préſence ou l'abſence apporte des changemens, qui ne ſont qu'accidentels, & que l'on prend ſouvent pour eſſentiels; ce qui jette dans l'erreur & dans les contradictions. Auſſi, toutes les Expériences ne donnant pour réſultat que des Inductions, par leſquelles on conclut de pluſieurs cas ſinguliers qui ont conſtamment offert les mêmes phénomenes, que ces phénomenes ſe retrouveront toutes les fois qu'on reïtérera les mêmes Expériences, il faut être extrèmement attentif à ne former ces concluſions que lorſque l'Induction peut paſſer pour légitime, c'eſt à dire, lorſqu'elle eſt auſſi complette que nous ſommes en état de l'obtenir; car il n'y en a jamais de parfaitement complette. Qui eſt-ce qui ſe démêlera d'une tâche auſſi difficile? Qui eſt-ce qui aſſignera les différens degrés de probabilité qui répondent au nombre des cas obſervés & à l'exactitude des obſervations? Qui eſt-ce qui marquera le point fixe de la certitude? L'Entendement ſeul; rien ne peut lui être ſubſtitué à cet égard; c'eſt ſa fonction propre & eſſentielle. De là vient que tant d'Obſervateurs laborieux,

tant de Phyſiciens ingénieux dans l'art de faire des Expériences, ne paſſent pas pour Philoſophes, & ne le ſont pas en effet. C'eſt qu'ils ne voyent que des yeux du corps; & que ceux-ci, quelque perçans qu'on les ſuppoſe, ne peuvent jamais ſuppléer à ceux de l'Ame.

IL n'y a preſque que des *Empiriques* dans le monde, c'eſt à dire des gens qui ont plus ou moins d'expérience, mais fort peu de raiſonnement. Or la plûpart des choſes qu'on qualifie du nom d'expérience, ne ſont que de vieilles opinions, des préjugés enracinés, des idoles de l'imagination auxquelles on rend un culte ſuperſtitieux, & qu'il eſt ſouvent dangereux d'attaquer. N'a-t-on pas vû à la honte éternelle de l'eſprit humain la doctrine des Sortileges & des Sorciers règner non ſeulement pendant pluſieurs ſiècles, mais cauſer des ravages comparables à ceux de la guerre & de la peſte? N'étoit-ce pas l'Expérience la plus univerſelle & la mieux conſtatée, qui ſembloit dépoſer à cet égard. Tout fourmilloit d'eſclaves du Démon, qui lui faiſoient régulierement leur Cour au Sabbat: les Greffes contenoient leurs dépoſi-

poſitions juridiques, parfaitement circonſtanciées, & pleinement atteſtées. A chaque pas on rencontroit quelques victimes prétenduës des Sorciers: le moindre accident ſubit, la moindre infirmité ſinguliere, étoit un maléfice inconteſtable. Tout Village où quelque vieille femme devenoit ſuſpecte n'avoit point de repos qu'il ne s'en fut défait en la livrant au bras ſéculier. Des Provinces entieres ont été dépeuplées par les ſupplices pour cauſe de Magie. Et cependant il n'y a perſonne aujourd'hui, (car je ne compte pas quelques gens groſſiers & du plus bas peuple,) il n'y a, dis-je, perſonne aujourd'hui qui ne ſoit revenu de ces puérilités, & qui ne hauſſe les épaules dès qu'on lui parle de pact, d'enchantement, de poſſeſſion, & d'autres folies ſemblables. Mais le ſouvenir de ces écarts de l'eſprit humain demeure toujours une leçon bien forte & bien humiliante pour ceux qui négligent aujourd'hui de faire l'uſage convenable de leurs facultés & des forces de leur Entendement. Ils ſe mettent dans le cas d'adopter des chimères, de tomber dans des extravagances, qui ne cedent en rien à

celles qu'ils tournent en ridicule ou déplorent dans nos devanciers. Et ſi l'on examine dans bien des occaſions avec quelle facilité le peuple ſe livre aux impreſſions qu'on lui donne, on verra qu'il eſt le même dans tous les ſiècles, & que les lumieres du nôtre n'influent guères ſur lui. Dans une Ville allarmée, par exemple, aux approches de l'Ennemi, d'un inſtant à l'autre on débite les choſes les plus fauſſes, les plus contradictoires; la peur qui groſſit les objets, la multitude des bouches par leſquelles paſſe un même récit, le défaut d'exactitude, ou d'intelligence dans ceux qui le font ou dans ceux qui l'écoutent, donnent cours aux abſurdités les plus palpables, qui diſparoiſſent à la vérité bientôt, mais pour faire place à d'autres. Et ainſi va le Monde en général.

C'EST ſurtout par rapport à la Morale qu'il faut s'accoûtumer de bonne heure à ſubordonner les facultés inférieures au droit uſage de l'Entendement, ſi l'on veut appliquer avec ſuccès l'expérience & les exemples à la pratique. En effet l'éducation ne nous inſtruit & ne nous conduit preſque que par la voye des exemples,

ples, deſorte que s'ils viennent à être défectueux, ou que nous nous méprenions dans leur application, il en réſulte des conſéquences également préjudiciables à la Vertu & au Bonheur. On n'a ordinairement d'autre eſprit que l'eſprit de ſa famille, de ſes maîtres, de ſa profeſſion, de ſa Nation, de la Religion dans laquelle on eſt né. Perſonne ne s'aviſe de penſer, (& la plûpart s'en feroient même un ſcrupule,) que les maximes de cet eſprit, les principes de conduite qu'il nous fournit, ſont des matieres ſujettes à examen, & que nous ne devons nous déterminer qu'après avoir fait cet examen. Au lieu des différentes notions univerſelles & diſtinctes qui pourroient nous guider d'une maniere ſûre, nous nous bornons à ce ſeul axiome, qui bien loin d'en être un, eſt la plus erronée de toutes les aſſertions, c'eſt qu'il faut faire ce que les autres, c'eſt à dire, ceux avec qui nous vivons, font & ont toujours fait. Il eſt manifeſte que de cette maniere la Verité demeure néceſſairement dans le puits où l'on a dit qu'elle étoit cachée, & l'Erreur ſe tranſmet comme un héritage inaliénable de génération en génération.

tion. *Il* régne outre cela dans la Société diverſes fauſſes Maximes particulieres, qu'on peut appeller l'eſprit des différens états, & qui décident ſouverainement de la conduite de ceux qui les ont adoptées. L'Homme de Guerre, l'Homme d'Egliſe, l'Homme de Robe, n'ont point d'autre Bouſſole: & cela rend leur navigation auſſi incertaine que dangereuſe. Mais ce n'eſt pas ici le *lieu de s'étendre ſur cette matiere.*

CHAPITRE XI.

De la communication de la Vérité.

ON ne ſauroit amener tous ceux qu'on veut inſtruire de la vérité à ſa connoiſſance par la voye de la démonſtration; le vulgaire en général n'en connoit ni les régles, ni la force; la conviction n'eſt pas faite pour lui, mais il ſe laiſſe perſuader, il ouvre ſon ame à ceux qui ſavent s'y inſinuer, & ces inſinuations réuſſiſſent à proportion de l'habileté de ceux qui s'en chargent. On croit communément que cela ne demande point d'art,

d'art, ou du moins que celui de la parole ſuffit. C'eſt, dit-on, par les yeux & par les oreilles que le peuple ſe laiſſe prendre: affectez ſes ſens, frappez ſon imagination, ébranlez-le vivement, & vous en ſerez le maître, vous le flêchirez à votre gré; à peu près comme de jeunes Indiens, avec une ſimple baguette, gouvernent le plus grand & le plus fort des animaux, le redoutable Elephant. Cela eſt vrai à quelques égards & juſqu'à un certain point, mais il ne faut pas en faire une propoſition générale & illimitée. On peut ſurprendre en quelque ſorte le peuple, l'entraîner, & dans un premier mouvement le porter à croire des choſes incroyables, ou à faire des choſes auſſi irrégulieres qu'extraordinaires. Mais c'eſt pour l'ordinaire un bouillon qui paſſe, un premier feu qui ſe rallentit: plus le torrent a entraîné ceux qui s'y livrent au delà des bornes de la raiſon, plus il leur eſt aiſé de s'en appercevoir, & de revenir au vrai. Il y a dans tous les hommes un fonds naturel d'intelligence & de raiſon, qu'on peut regarder comme le ſeul terrain ſolide où l'on puiſſe bâtir quelque édifice durable: tout le reſte eſt un ſable

mouvant. Un Déclamateur peut étonner, plaire même & ſéduire : mais l'Auditeur rendu à lui-même, & ſe trouvant dans un état tranquille, s'interroge ſur les cauſes de l'émotion qu'il a reſſentie ; & n'en découvrant aucune, il en a une eſpece de honte, qui devient ſouvent un préſervatif contre les rechûtes. Au contraire, quand on propoſe aux hommes les plus groſſiers des choſes ſenſées, & ſurtout claires, accommodées à leur portée, & fondées, pour ainſi dire, ſur le cri de la Nature & ſur le témoignage de la conſcience, on excite un plaiſir ſecret au dedans d'eux, plaiſir toujours inſéparable de la vuë de la Vérité, qui fixe leur attention, & les conduit par degrés au point où vous voulez les conduire, à un acquieſcement parfait & conſtant aux inſtructions qui leur ont été données. Mais il n'y a que des gens d'une capacité conſommée, & ſpécialement de vrais Logiciens, qui puiſſent conduire l'eſprit humain par cette route. On ſe fait communément de bien fauſſes idées des talens requis, pour enſeigner la jeuneſſe, ou pour diriger les Egliſes de campagne. Pour peu qu'un jeune homme, ſouvent auſſi

auſſi ignorant qu'inconſidéré, ait appris de Latin, & qu'il ait effleuré les autres études qu'on requiert pour de ſemblables poſtes, il en eſt jugé capable, & on les lui confie avec un pleine ſécurité. Cependant il ne faudroit pas à la rigueur moins qu'un *Fenelon*, pour ouvrir l'eſprit d'une jeuneſſe champêtre dont l'éducation eſt précieuſe, (car toute éducation ne l'eſt-elle pas?) ou pour porter la lumiere de la grace dans des ames, au ſalut deſquelles on s'intéreſſe,) & y en auroit-il pour qui l'on ne s'intéreſſât pas?) Le triomphe de l'éloquence & du ſavoir n'eſt pas dans ces Diſcours d'apparat, prononcés devant une Cour brillante, au milieu d'un Auditoire délicat, qui ſeroit tenté de battre des mains, lorſque le Prédicateur a fini: cette éloquence mérite bien plus ſouvent le titre de profane que celui de ſacrée: c'eſt aux ſimples, aux pauvres en eſprit, qu'il faudroit s'efforcer de faire recevoir les Vérités évangéliques, en les propoſant avec cette ſimplicité dont le plus beau modèle nous a été fourni par le Divin Fondateur de la Religion, & par ſes Apôtres. En un mot, & pour abréger, perſonne ne peut

ſçavoir, retenir & réduire en pratique que ce qu'il a compris & dont il s'eſt formé de juſtes idées. Or tous les hommes ſont à cet égard dans le cas de l'Officier de la Reine *Candace*: ils ne ſauroient comprendre les choſes, à moins qu'on ne les leur explique; & il n'y a point de véritable explication que celle qui eſt intelligible & convainquante. Il ne faut pas s'étonner après cela s'il y a ſi peu de lumieres encore dans la région du vulgaire, malgré l'accroiſſement de connoiſſances auquel ce ſiècle eſt parvenu. On mépriſe le peuple; on ne fait pas difficulté de dire, qu'il vaut mieux le tromper que l'éclairer, & que la Vérité n'eſt pas faite pour lui. On lui donne des Conducteurs, qui ſont de vrais aveugles chargés d'en mener d'autres. Ceux qui ont quelque ſupériorité, croiroient l'avilir en changeant de fonctions didactiques. C'eſt ainſi que le Monde vieillit & vieillira ſans ſortir de ſon enfance.

Nous avons rejetté ci-deſſus le mélange des Belles-Lettres à la Philoſophie, quand il s'agit uniquement d'enſeigner celle-ci, & de former des Philoſophes. Mais cette eſpéce d'hommes n'eſt, ni ne

peut

peut être, fort nombreuſe. Le tems néceſſaire pour arriver à de ſemblables connoiſſances manque au gros des humains, que les beſoins de la Société & les leurs propres appellent à cultiver des Arts, à exercer des profeſſions, à vaquer à une infinité d'occupations, auxquelles la Philoſophie n'eſt pas néceſſaire, ſi tant eſt qu'elle ne les traverſât pas eſſentiellement. Je ne ſçai par exemple, ſi l'on trouveroit aiſément à lever une Armée de Philoſophes, c'eſt à dire, d'hommes qui connoiſſant bien la dignité de la nature humaine, l'égalité naturelle de tous ceux qui y participent, la force des liens de l'humanité & de la Société, l'obligation eſſentielle de travailler de toutes ſes forces à ſa perfection & à celle des autres, vouluſſent ſe conſacrer à un métier barbare & deſtructeur, qui rend l'homme le fléau de l'homme & le démon de la Société, & qui étouffe dans peu tous les ſentimens naturels. Ces inconvéniens, je l'avouë, n'ont pas lieu dans les guerres légitimes, indiſpenſables, entrepriſes & ſoutenues pour le ſalut de la Patrie; mais le nombre de ces guerres eſt-il bien grand? Et la Pa-

trie n'eſt-elle pas un beau nom, qui ſert plus ſouvent de prétexte que de motif? Si les Philoſophes s'armoient, ce ne pourroit être que pour déſarmer les autres, réprimer leurs fureurs meurtrieres, & faire régner la Paix. Mais jamais le nombre n'en ſera ſuffiſant pour cet effet. Voilà pourquoi l'on a eu raiſon de dire qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Philoſophes fuſſent Rois, ou les Rois Philoſophes. Un vrai Philoſophe ſur le Thrône n'aura jamais d'autre but que le bonheur de ſes ſujets, & ſentira que ce bonheur eſt inſéparable de la Paix. Il fera donc tous ſes efforts pour la maintenir, ou pour la rétablir, lorſque des cauſes inévitables l'auront troublée. Mais revenons de cette digreſſion.

Les Belles-Lettres, diſions-nous, ſont inutiles pour le ſuccès des inſtructions philoſophiques; elles y nuiſent même, lorſqu'on s'obſtine à les y entre-mêler; la clarté, la préciſion, l'ordre, en ſouffrent toujours. Mais il n'en eſt pas de même lorſqu'on eſt appellé à propoſer des vérités, de quelque ordre qu'elles ſoyent, aux perſonnes qui ne ſont pas ſuſceptibles de conviction, & qu'il s'agit

git ſeulement de perſuader. Alors les ſecours de l'Eloquence, ceux même de la Poëſie, peuvent être mis en œuvre: il faut ſe faire jour juſqu'à l'ame par les chemins les plus propres à y conduire; & comme chaque Nation a ſon génie particulier, il convient de s'accommoder à ce génie, autant qu'on le peut faire raiſonnablement & décemment. Les Orientaux par exemple, ont toujours aimé les ſimilitudes, les paraboles, les expreſſions figurées & allégoriques. Auſſi le Sauveur du genre humain, prêchant au milieu d'eux, n'a-t-il pas dédaigné de s'accommoder à ce goût, & de revêtir la doctrine même du ſalut de ces ornemens qui ne l'altérent en rien, toute perſonne intelligente pouvant demêler dans de ſemblables fictions, l'eſprit d'avec la lettre, & reconnoitre les circonſtances qu'il ne faut pas preſſer. Tout cela eſt utile, quelquefois même abſolument néceſſaire, pour captiver l'attention de ceux à qui on parle: mais il faut éviter l'abus, c'eſt à dire, tout ce qui, bien loin de contribuer à l'établiſſement & aux progrès de la Vérité, y apporteroit des obſtacles. Or il n'y a que le Philo-

ſophe qui ſoit *en* état de connoître ces abus, & *de les* prévenir, en ſubordonnant *toujours* l'uſage des Belles-Lettres à la direction de l'Entendement. Dans quels écarts l'Eloquence de la Chaire & celle du Barreau n'ont-elles pas donné, faute, je ne dirai pas de Philoſophie, mais de bon ſens? Quand on lit certains Sermons, ou Plaidoyés faits il y a plus d'un ſiècle, on a de la peine à comprendre que des Juges ou des Auditeurs ayent pû tolérer un babil auſſi ridicule que l'étoit celui dont on les étourdiſſoit. A ces étranges productions ont ſuccédé de véritables chefs d'œuvre dans l'un & dans l'autre genre; mais, ſi l'on y prend bien garde, cette ſupériorité ne s'eſt pas ſoutenuë, ſurtout à l'égard de la Chaire, & quoiqu'on *ne ſoit pas revenu au point* d'où l'on étoit parti, & qu'il ſoit même impoſſible d'y revenir, le goût ſeul étant trop épuré pour le permettre, cependant on n'a pû ſe préſerver d'une ſorte de décadence. La manie d'eſprit a tout infecté; les Sermons, auſſi bien que les Hiſtoires & les Romans mêmes, ont tiré tout leur prix de la fréquence des éclairs qui y brillent; on ne ſçait plus parler au

cœur,

cœur, & l'on ne s'embarraſſe guères d'obtenir le ſuffrage de la Raiſon. D'où cela vient-il ſi ce n'eſt d'un défaut de Philoſophie? car, quoique tout rétentiſſe du mot, rien n'eſt ſi rare que la choſe. La Rhétorique demeure un amas de préceptes vagues, tant qu'elle n'eſt pas réduite en une théorie formelle, où l'on parte de principes fixes, pour arriver à des conſéquences certaines. A l'aide de ſemblables principes, on tireroit des Belles-Lettres tout le parti qu'on peut & qu'on doit en tirer, en diſpoſant les ſecours qu'elles fourniſſent, de façon que la Vérité ornée & embellie ne fut jamais fardée, défigurée, ou même entierement voilée. Alors les ſens, l'imagination, toutes les facultés inférieures, guidées avec dexterité, n'agiroient jamais que de concert avec les facultés ſupérieures, ſeules capables de les diriger; & par ce moyen on ſeroit en droit de dire que *le vrai ſeul eſt aimable.* C'eſt là le plus haut prix auquel puiſſent atteindre les Belles-Lettres, la ſource des éloges les plus magnifiques dont elles ſoyent ſuſceptibles. Tout ce que leurs partiſans les plus zélés peuvent dire & imaginer en

leur

leur faveur, n'approche pas de la prérogative que nous leur attribuons, c'eſt d'être, lorſqu'on les rapporte à leur véritable deſtination, le véhicule de la Vérité, de l'inſinuer, de l'introduire dans nos Ames, & de ſeconder puiſſamment les efforts que la Raiſon fait pour s'y affermir d'une maniere inébranlable. Rien de plus eſtimable qu'un homme qui fait uſage de l'élégance de ſon ſtile, de la vivacité de ſon imagination, de l'étenduë & de la variété de ſes connoiſſances, de ſes talens oratoires, & même d'un beau feu poëtique dont la Nature l'a doué, pour donner aux Vérités ſalutaires des graces majeſtueuſes, touchantes, raviſſantes. Mais auſſi rien de plus mépriſable qu'un homme qui pervertit & proſtituë l'uſage des mêmes talens & de ſes connoiſſances, pour ſapper la Vérité, la Vertu, la Religion, pour donner cours à des doctrines empoiſonnées, qui autoriſent la licence, les deſordres, les crimes, & dont la funeſte contagion s'étend aux races futures.

Il nous reſte encore, avant que de finir cette importante matiere, quelques caractères à indiquer, auxquels ſont reconnoître

con-

connoiſſables ceux qui ne font pas un droit uſage de leur Entendement, & quelques précautions à ſuggérer, pour ceux qui veulent perſéverer dans ce droit uſage, après l'avoir une fois acquis.

QUICONQUE croit ſçavoir ce qu'il ne ſçait pas, n'eſt point encore maître de ſon Entendement ; & quand même il ſçauroit les vrais moyens de s'en ſervir, il faut néceſſairement qu'il ait négligé de les employer par rapport aux objets dont il s'attribue la connoiſſance, quoiqu'il ne la poſſède pas. Mais en général on peut préſumer que ceux qui ſoutiennent de ſimples opinions avec le même feu & le même ton de certitude que ſi c'étoient des vérités qui leur fuſſent connuës par la voye de la démonſtration, ne connoiſſent pas cette voye, & ne ſont pas en état de diſtinguer les propoſitions incertaines, ou ſimplement probables d'avec celles qui portent le ſceau de l'évidence. La Société, la République des Lettres, fourmillent de gens de cet ordre, pour qui rien n'eſt douteux, & dont toutes les paroles ſont des déciſions. Vouloir les contredire, leur réſiſter, les ra-

ramener, ce ſeroit vouloir nager contre un torrent rapide: le Sage ſe tait, & laiſſe écouler le torrent. Il lui eſt aiſé cependant de confondre ces vains diſcoureurs; & tandis qu'ils ſe vantent d'être en état d'expliquer les choſes les plus difficiles, on peut les réduire au ſilence ſur les plus faciles. Rien n'eſt plus ſatisfaiſant que de les voir embarraſſés, déconcertés, anéantis, lorſqu'ils ont en tête un homme capable de les pouſſer vigoureuſement, & qui ne leur fait aucun quartier. Il eſt bien naturel de prendre quelquefois cette vengeance permiſe, & même néceſſaire, de gens auſſi incommodes, & qui font paſſer tant de quarts-d'heure accablans aux perſonnes raiſonnables.

CE n'eſt pas un moindre ridicule, ni une moindre preuve du défaut d'Entendement, que d'annoncer pompeuſement à la tête de quelque Ouvrage qu'on va porter la lumiere dans les recoins les plus ténébreux, & dire des choſes fort au deſſus de toutes celles qui ont été dites ſur les mêmes matieres, tandis que bien ſouvent on ignore l'état même

me de la queſtion. *Horace* s'eſt moqué de ce début d'un Poëme;

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum;

& l'on a porté le même jugement du premier vers de l'*Alaric* de *Scudery*;

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la Terre.

Le ridicule, pour être moins ſenſible, n'en eſt pas moins réel dans un grand nombre d'Ouvrages philoſophiques, dont les titres & les préfaces annoncent les plus rares découvertes, & les démonſtrations les plus triomphantes, pour ne produire enſuite que des choſes uſées, & des raiſonnemens vagues. Ces derniers tems en particulier ont fait naître en Allemagne une ſorte de Livres dont on n'avoit point encore eu d'exemples. M. *de Wolff* ayant entrepris de rendre la Philoſophie véritablement ſyſtématique, & d'enchaîner entr'elles toutes les propoſitions de cette Science, de la même maniere que le ſont celles des Mathematiques, on vit auſſi-tôt éclorre une foule de Démonſtrateurs, qui, à ſon exemple, voulurent aſſujettir à la méthode

de ſcientifique toutes ſortes de matieres; mais *ils* s'y prirent ſi mal, que le contre-coup penſa frapper la méthode elle-même, & perſuader à ceux qui jugent de tout ſur les apparences, que le Philoſophe qui avoit mis cet uſage en vogue, n'avoit fait qu'introduire un nouveau genre de pédanterie. Ce préjugé ſubſiſte encore dans bien des eſprits, parce que la pareſſe le favoriſe, & qu'on eſt *ravi d'avoir ce prétexte pour ſe diſpenſer* de lire de gros Volumes, qu'on regarde mal à propos comme des Ouvrages obſcurs, difficiles, faſtidieux. Il eſt aſſez connu en général, que quand il a paru dans la Republique des Lettres quelque Ecrit d'un genre nouveau, dont le ſuccès a été brillant, *il pleut, pour ainſi dire*, des Imitations, toutes inférieures à l'Original, & dont quelques unes ſont entierement mauvaiſes. Que de Caractères foibles, ou même faux, ne ſont pas venus à la ſuite des Caractères de *la Bruyère!* Quelles pitoyables copies que celles des Mondes de *Fontenelle!* Si l'on retranchoit des Bibliotheques tous les Ouvrages de cet ordre, on les appauvriroit beaucoup, mais on enrichiroit réellement les Sciences;

ces; car c'eſt autant de tems perdu pour elles que celui qu'on employe à de pareilles lectures. La vraye Encyclopédie ſeroit la réunion de tout ce qui a été dit de vrai, de ſolide, & dégagé de ces éternelles répétitions, & de toutes ces manieres de réchauffer les mêmes idées, qui comme d'épaiſſes brouſſailles, embarraſſent les avenuës du ſçavoir. Un excellent Livre dans chaque genre, ſuffiroit: & celui qui le poſſéderoit ſeroit ſuffiſamment inſtruit. Mais les choſes ne changeront point, ni ne peuvent changer; & peut-être eſt-il avantageux à certains égards qu'elles reſtent ſur le même pied. Comme les mêmes alimens ne conviennent pas à tous les corps, de même tous les eſprits ne s'accommodent pas d'une nourriture égale. Il n'eſt pas plus poſſible de les ramener tous à une même façon de penſer, que de faire réuſſir ce fameux Projet de la Langue univerſelle, dont tant de Savans diſtingués ſe ſont occupés.

Si ceux qui prétendent ſçavoir ce qu'ils ne ſavent pas, donnent à connoitre qu'ils n'ont pas appris à faire uſage de leur Entendement, il faut à plus forte raiſon

por-

porter le même jugement de ceux qui défendent des erreurs, & qui s'obſtinent à les ſoutenir malgré les réfutations ſolides qu'on y oppoſe. On ſçait aſſez combien les Controverſes ſont interminables; au bout des Diſputes les plus longues & les plus animées, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, chacun reſte dans ſon opinion, & s'y affermit néceſſairement plus que jamais. Cependant il faut que *tout* au moins l'*un des deux Adverſaires*, (car quelquefois ce ſont tous les deux,) ſoit dans l'erreur: & s'il y eſt, ce ne peut être que par un défaut d'Entendement. Il eſt vrai que cela ne ſuppoſe pas toujours dans l'errant une incapacité réelle de connoître: quantité de motifs acceſſoires entrent *dans l'opiniâtreté avec* laquelle on réſiſte au Vrai. L'eſprit de parti, ou de ſecte, renferme ſeul un amas de préjugés, qui forment, pour ainſi dire, autour de l'ame une barrière impénetrable. Quand il s'agit ſurtout de Religion, on ſe croit obligé de la maniére la plus inviolable, à maintenir celle dans laquelle on eſt né; & lors même qu'elle renferme les erreurs les plus palpables, on craint de ſe rendre coupable de ſacrile-

ge

ge en les reconnoiſſant, & en les avouant. La Philoſophie d'*Ariſtote* a été pendant longtems regardée dans le monde ſur le même pied, & avec la même vénération que ſi elle étoit deſcenduë du Ciel. Nier ce qu'*Ariſtote* avoit affirmé, étoit un véritable attentat: il n'y avoit d'autre reſſource que d'interprêter, & pour l'ordinaire de tordre les paroles de ce Philoſophe, que leur obſcurité rendoit en effet ſuſceptibles d'explications fort différentes, & ſouvent contradictoires. Il y a aujourd'hui bien des défenſeurs du *Newtonianiſme* dans le même cas. Attirés par la nouveauté & par la célébrité de cette doctrine, ils l'ont adoptée ſans examen, & l'enſeignent ou la défendent de même. On a beau éclairer les hommes; ils aiment toujours mieux agir par paſſion que par principes. Ainſi, quoique l'entrepriſe d'extirper toutes les erreurs, ne fut pas réellement impoſſible, elle ne ſera pourtant jamais exécutée.

AJOÛTONS que la Diſpute par elle-même échauffe les eſprits, les aigrit, & en les alienant de ceux qui conteſtent nos opinions, les aliene par là même du Vrai, s'il ſe trouve dans la doctrine de nos

nos Adverſaires. La fauſſe gloire ne permet pas de reconnoître qu'on a tort; c'eſt un bandeau qui dérobe la lumiere à nos yeux; ou, ſi nous ne pouvons nous empêcher de l'appercevoir, cette découverte ne ſert qu'à nous irriter, & bien qu'intérieurement confondus & convaincus, nous n'en montrons que plus d'ardeur & d'animoſité. Or, dans ce dernier cas, quoique la Vérité ne *nous* ſoit pas *inconnuë*, *nous* ne faiſons pas un meilleur uſage de notre Entendement que dans le premier, c'eſt à dire, dans celui où nous défendons l'erreur, parce que nous la prenons pour la Vérité. Au contraire nous abuſons encore davantage de cette lumiere naturelle ſi précieuſe, & nous tombons *dans le péché philoſophique*, ſi je puis l'appeller ainſi, le plus grand de tous, en parlant contre notre propre conſcience, en combattant volontairement la Vérité une fois connuë. C'eſt ce qu'on appelle, quand il s'agit de Vérités révélées, *le péché contre le St. Eſprit.*

Nous pouvons encore mettre au nombre de ceux qui ne font pas un uſage complet de leur Entendement, ceux qui dé-

défendent comme certaines des choſes qui le ſont effectivement; mais qui ne le ſont pas pour eux, parce qu'ils n'en connoiſſent pas les preuves par la voye démonſtrative, & qu'ils n'ont fait qu'en charger leur mémoire, ou les adopter ſur la foi d'autrui. Les Savans ordinaires ſont dans ce cas; toute leur doctrine eſt d'emprunt; ils paſſent leur vie à propoſer les opinions dont ils ſe ſont imbus; ſi elles ſe trouvent vrayes, c'eſt un bonheur fortuit, dont on ne doit point leur tenir de compte. Ils n'ont jamais appris à diſtinguer la perſuaſion de la conviction: & ſans celle-ci la certitude n'a jamais lieu. On peut reconnoitre les Savans de cet ordre à la nature des preuves ſur leſquelles ils fondent leurs dogmes, & à la maniere dont ils en font l'énumération. C'eſt quelque choſe de bien ſingulier, par exemple, que la prétenduë demonſtration de l'exiſtence de Dieu dans les cours ordinaires de Théologie. On y trouve comptées & numérotées pluſieurs preuves qui n'ont aucune liaiſon entr'elles, & dont la plûpart ſont la foibleſſe même. Qu'on jette ſeulement les yeux ſur l'endroit de la Théo-

logie de M. *Pictet* où cette matiere eſt traitée; & l'on y verra l'entaſſement dont je parle pouſſé au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cependant la Vérité & la bonne cauſe ſouffrent extrèmement de cette maniere de les défendre: leurs Adverſaires en prennent de grands avantages, & ſe croyant en droit de mettre de niveau toutes les preuves qu'on leur offre ainſi pêle mêle, *ils en concluent* à la ruïne du Dogme, en faveur duquel on les allégue. C'eſt donc rendre un ſervice important à la Religion, à la Philoſophie, & à toutes les Sciences, que de les délivrer de tous les mauvais raiſonnemens, qui y ſont en vogue, & de rectifier *ceux qui ne ſont défectueux que* par le tour & la forme qu'on leur donne. Il en eſt comme d'une place forte: ſi l'on embraſſe une étenduë de terrain plus grande que celle qu'on eſt en état de défendre, il faut céder, au lieu qu'en ſe bornant aux poſtes ſoutenables, on peut s'y maintenir. Nous ne ferons pas ſeulement mention des preuves & des raiſonnemens dont le commun des Prédicateurs forment le tiſſu de leurs Sermons. Leur décri va ſi loin qu'on dit proverbia-

le-

lement d'une choſe avancée en l'air, qu'elle eſt bonne *per la predicà*; & un habile Théologien de *Iena*, nommé *Danzius*, ne les a pas mal nommés des *argumens homilétiques*.

HEUREUX celui qui poſſede un Entendement droit, & qui s'eſt tellement affermi dans ſon uſage, qu'il peut eſpèrer d'en conſerver la poſſeſſion, auſſi longtems que ſes facultés naturelles ne tomberont pas dans la décadence que les maladies ou l'âge peuvent cauſer. L'homme n'a point de tréſor plus précieux que cette rectitude intellectuelle. Il doit donc être infiniment attentif à ſa conſervation, & pour cet effet éviter tout ce qui pourroit répandre quelque obſcurité dans ſes idées, ou l'écarter de la ſaine méthode. Les Livres où les régles de cette méthode ſont négligées, ne doivent point faire ſon occupation ordinaire: un coup d'œil fugitif ſuffit pour l'inſtruire de leur contenu, à moins qu'il ne les liſe dans le deſſein de les examiner, & d'en obſerver les défauts. Généralement parlant, ce ſont les mauvaiſes lectures, c'eſt à dire, celles des Livres écrits ſans ordre ni préciſion, qui

gâtent *l'eſprit*, comme ce ſont les lectures dangereuſes, celles des Livres contraires à la décence & aux mœurs, qui gâtent le cœur. Le mal eſt encore plus grand, quand on ne rencontre pour guides dans le chemin de la Vérité, que des gens en qui l'Entendement, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eſt encore à naître. Quelles idées peuvent avoir de la Religion des Chrêtiens, des Catechumenes, *qui* ont pour Paſteur *quelque idiot* d'Eccleſiaſtique, dont le plus grand talent conſiſte à coudre mal-adroitement des lambeaux qu'il recueille de part & d'autre, & qu'il débite néanmoins avec autant d'emphaſe que s'il *étoit* inſpiré! Quel fruit peuvent retirer de ces précieuſes années *de leur vie qu'ils ont* conſacrées aux études académiques, ceux qui les ont faites ſous des Profeſſeurs dont les leçons ne ſont qu'un galimathias empoullé, ou des compilations ſans jugement?

L'AMAS de longues citations dont quantité de Livres ſont chargés, eſt rarement un préjugé favorable au jugement de leurs Auteurs. L'Art d'écrire pour bien des Auteurs n'eſt que l'art de copier & d'enfiler plus ou moins artiſtement ce qu'on

qu'on a copié. Quand ces citations entrent dans le Texte même, il en réſulte une bigarrure inſupportable; & lorſque ſous un Texte court elles occupent les trois quarts des pages, c'eſt preſque toujours un vain étalage d'érudition. Le fameux Dictionnaire de *Bayle* n'eſt rien moins qu'exemt de ce défaut. Mais il s'eſt gliſſé depuis peu une façon de compoſer qui donne préciſément dans l'extrêmité contraire. Des gens qui ſe piquent d'une ſupériorité qui ne leur convient point, ou du moins qui ne s'étend pas juſqu'où ils veulent la pouſſer, prétendent qu'on peut & qu'on doit écrire l'Hiſtoire & en général tout ce qui concerne les matieres de fait, ſans autorités, ſans garans, en préſentant les choſes ſous le point de vuë le plus ſpécieux, ou le plus agréable, au lieu de ſe livrer à une foule de diſcuſſions dont il n'importe guères que le réſultat ſoit vrai ou faux. Il exiſte des Ouvrages hiſtoriques de ce genre, dont les Auteurs ont cru pouvoir faire des chefs d'œuvre en joignant à une lecture ſuperficielle des ſources les plus communes, leurs préjugés, leurs écarts, leurs ſaillies, en affirmant ou niant avec

une hardieſſe, qui ſeroit mieux appellée *impudence*, tout ce qu'il leur plaît d'adopter ou de rejetter. C'eſt en vain qu'on leur montre à chaque page des preuves inconteſtables d'ignorance ou de mauvaiſe foi: ils répondent par de nouveaux traits d'effronterie, & vont toujours leur train comptant bien qu'il ne manquera pas de dupes pour donner cours à leurs Ouvrages. Cependant ils *ne peuvent en effet en impoſer qu'à* des dupes: leurs fictions, fuſſent-elles propoſées beaucoup moins groſſièrement, ne deviendront jamais des Vérités, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui eſt prouvé, dans quelque genre que ce ſoit.

DE tous les ſoins & de toutes les précautions *que nous avons indiqués* dans ce Chapitre, il réſulte, quand on s'en eſt bien acquitté, & qu'on n'a rien négligé pour la culture & la perfection de ſon Entendement, le caractère le plus eſtimable le plus digne de l'homme, le plus eſſentiel au Philoſophe, c'eſt celui d'eſprit ſolide. Toutes les autres ſortes d'eſprit ſont peu de choſe en comparaiſon de celui-là; & ſans lui elles ſont pour l'ordinaire pernicieuſes, ſoit à celui qui les poſ-

poſſede, ſoit à la Société dans laquelle il vit. Les deux principaux effets de la ſolidité, ſont de ne chercher jamais à en impoſer aux autres; & de ne s'en laiſſer impoſer par perſonne. En effet il y a néceſſairement quelque défaut dans l'Entendement de ceux qui donnent contre l'un ou l'autre de ces écueils. Vouloir en impoſer aux autres, c'eſt préférer nos petits intérêts, cette miſérable *gloriole*, qui eſt l'idole de tant de mortels, aux intérêts de la Vérité, aux avantages infiniment précieux que les hommes peuvent retirer de l'accroiſſement de leurs connoiſſances. S'en laiſſer impoſer par les autres, c'eſt leur abandonner un gouvernail dont nous ne devons jamais nous deſſaiſir, tant que nous avons à cœur de faire une navigation heureuſe ſur l'Ocean de ce Monde, & d'arriver au port vers lequel nous devons tendre, c'eſt à dire, à la poſſeſſion éternelle de la Vérité & de la Vertu. La poſſeſſion de ces deux Thréſors eſt indiſſolublement unie: quiconque ſe propoſe l'acquiſition de l'un en négligeant celle de l'autre, n'a aucune idée de ces Thréſors mêmes, ni des vrais moyens de les acquérir; il s'occupe

pe d'une entrepriſe impoſſible. Mais les hommes n'ont que des vuës courtes & confuſes: ils voudroient démembrer ce que la Nature & ſon Divin Auteur ont rendu inſéparables; ils ne penſent qu'à jouïr, ſans bien ſçavoir, ni de quoi, ni comment. La Religion a été donnée d'enhaut, pour les remettre dans la véritable route, & leur diſpenſer les ſecours ſans leſquels ils ne peuvent y marcher. Ceux *qui connoiſſent tout* le prix de la Religion, & qui en font l'uſage auquel elle eſt deſtinée, ſont inconteſtablement les meilleurs de tous les Philoſophes; mais réciproquement, on n'eſt jamais mieux affermi dans ces ſalutaires diſpoſitions que quand on eſt effectivement Philoſophe, *quand on s'éleve* autant au deſſus du vulgaire par une raiſon éclairée que par une piété ſincère.

Fin du Tome premier.